

## Scénariothèque

Cette scénariothèque est constituée de projets d'œuvres ayant obtenu l'une des Bourses Brouillon d'un rêve de la Scam (documentaire, radio et podcast, journalisme, photographie et dessin, écritures et formes émergentes, impact, littéraire).

Ces dossiers permettent de donner un aperçu des éléments attendus pour bénéficier d'un soutien mais n'ont pas pour vocation de constituer des formats types. Ils sont une invitation à découvrir les œuvres terminées.



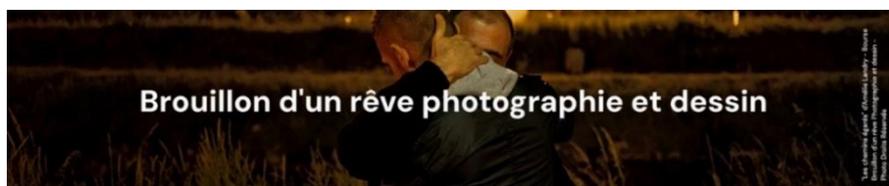
pages 2 à 48



pages 49 à 61



pages 62 à 90



pages 91 à 124



pages 125 à 157



pages 158 à 162



pages 163 à 195



# Brouillon d'un rêve documentaire

## *Devant - Contrechamp de la rétention*

un film documentaire d'Annick Redolfi

2024, 78', Iskra

Projet soutenu en 2015

[Disponible gratuitement sur ISKRA](#)

## *Éclaireuses*

un film documentaire de Lydie Wisshaupt-Claudiel

2022, 90', Les Productions du Verger

Projet soutenu en 2017

[Disponible sur Tënk](#)

## *Little Palestine, journal d'un siège*

un film documentaire d'Abdallah Al-Khatib

2021, 88', Films de Force Majeure

Projet soutenu en 2017

[Disponible sur Arte](#)



# Devant

Contrechamp de la rétention

Un film de Annick Redolfi

*Brouillon d'un rêve*

# Résumé

*"Tant qu'un homme pourra mourir de faim à la porte d'un palais où tout regorge  
il n'y aura rien de stable dans les institutions humaines."*

*Eugène Varlin*

Devant le Centre de Rétention Administratif de Vincennes, un abri en bois dégingué, une simple planche clouée en guise de banc : l'accueil des visiteurs. Passage obligé pour venir rencontrer un retenu, l'accueil est bien plus qu'un simple lieu d'attente. Il est celui d'une parole qui naît, s'échange, l'espace où s'exprime la révolte face à l'absurde que constitue l'enfermement des étrangers dits « clandestins », le contrechamp d'un univers carcéral interdit d'accès et soustrait au regard citoyen.

# Lettre de présentation

A l'attention du Jury de Brouillon d'un Rêve

Chers Auteurs,

J'ai l'honneur de solliciter auprès du Jury de Brouillon d'un Rêve de la Scam une aide à l'écriture pour l'oeuvre intitulée « Devant – Contrechamp de la Rétention- ».

Voici deux ans que je porte ce projet. Deux ans de rencontres avec des hommes et des femmes qui vivent la rétention dans leur chair, dans leur histoire intime et dans notre histoire collective. Deux ans pendant lesquels j'ai interrogé leurs parcours, leurs espoirs, leurs visions d'un avenir de plus en plus incertain. Alors que les frontières se renforcent, que les esprits et les cœurs se ferment toujours plus à la différence et à l'Autre, que de plus en plus de murs nous séparent, je suis convaincue que nous pouvons changer les regards, à commencer par le notre, en donnant la parole à ceux qui ne l'ont jamais, ceux qui sont invisibles parce qu'ils ont besoin de se cacher. C'est dans l'espoir de vous toucher et de bénéficier de l'aide de Brouillon d'un Rêve pour m'aider à réaliser ce film que je vous invite à lire les pages qui suivent.

Je vous remercie de l'intérêt que vous porterez à ce rêve.

Annick Redolfi

## Note d'intention

*"Commencerions-nous donc à nous habituer à cette expression, le sans-papiers? Non pas à ce que quelqu'un soit sans-papiers, ce qui peut arriver à tout le monde, mais que quelqu'un devienne et soit tenu pour un sans-papiers, un être sans-papiers, un sujet sans-papiers, comme si l'être sans-papiers définissait et épuisait la définition de son être dans la société, dans une société qui se sent autorisée à le pourchasser impunément dès lors que son être est un être sans-papiers, dans une société xénophobe qui se sent autorisée à l'exclure, à l'expulser, à le priver à son tour des droits élémentaires?" Jacques Derrida*

Mon attachement à la cause des « sans papiers » plonge ses racines dans les débuts de son existence même. En voici les événements marquants.

Quand je suis arrivée à Paris en 1994, j'habitais le 18ème arrondissement, pas loin de l'église Saint-Bernard. En 1996 la porte de l'église est défoncée à coups de haches par des CRS déterminés à expulser ceux qui s'y étaient réfugiés : des étrangers en situation irrégulière au regard de la législation du séjour sur le territoire français. L'image a choqué, mais la France a accepté et l'événement marquait le début d'une véritable chasse aux « sans papiers ». Dorénavant on résume ce qui n'était avant qu'une situation administrative par un nouveau mot, une nouvelle catégorie sociale : les « sans papiers ». La politique migratoire se durcit, la lutte des sans papiers s'organise.

Peu après j'ai réalisé un reportage sur la délation des étrangers en situation irrégulière que pratiquaient certains fonctionnaires dans certaines mairies, des mairies dirigées par des élus de droite. Des personnes étaient arrêtées et envoyées en prison parce qu'elles ne possédaient pas un titre de séjour en règle alors qu'elles étaient venues effectuer des démarches qui ne nécessitaient aucun document de ce type. C'était le cas d'Evelyne, jeune femme haïtienne qui a passé trois mois en détention à la prison de Fresnes, dénoncée par un fonctionnaire de mairie zélé du 18ème arrondissement alors qu'elle était allée inscrire ses enfants, nés sur le territoire français, à l'école. Révoltée par son histoire, je fus très vite rappelée à la nécessité d'une certaine objectivité par mon directeur de rédaction : s'en tenir aux « faits », sans émotion. Ce fut l'occasion de ma première confrontation avec ce qu'on appelait « l'objectivité » journalistique et surtout celle de la réaffirmation personnelle de mon désir de devenir documentariste car seul le documentaire me permettrait, mieux, me demanderait d'affirmer mon point de vue.

Quelques années plus tard, le terme de « sans papiers » étant hélas rentré dans le vocabulaire comme une évidence, j'ai participé avec un photographe et un rédacteur à un film collectif sur le « Ministère de la Régularisation de Tous les Sans Papiers » installé rue Baudelique, toujours dans le 18ème arrondissement. Afin de continuer la lutte globale pour la régularisation, trois mille femmes

et hommes « sans papiers » s'étaient installés dans un bâtiment désaffecté de la Caisse Primaire d'Assurance Maladie après avoir été expulsés par la CGT de la Bourse du travail. C'était la première fois depuis Saint Bernard que cette lutte retrouvait un élan national. Une année de résistance dans ce lieu, à nouveau brisée par une expulsion de l'immeuble en 2010. Je me souviens des mots d'Anzoumane Sissoko, porte-parole de la coordination parisienne de la lutte: « *Avant on nous considérait comme des clandestins, puis on nous a appelé les sans-papiers, maintenant nous devons être considérés pour ce que nous sommes : des acteurs du développement.* »

Depuis la lutte continue, plus discrète, au quotidien, ponctuée d'événements collectifs comme la Marche du Grand Paris, qui passait devant le Centre de Rétention Administratif (CRA) de Vincennes, ce fameux Centre de Rétention qui me taraude depuis l'année où il a brûlé.

C'était en 2008. J'écoutais la radio quand j'ai appris la nouvelle, elle m'a traversé comme une épée : comment des hommes en viennent-ils à mettre le feu à leur prison au risque d'y laisser leur peau ? A quelle extrémité de désespoir en sont-ils arrivés ? Comment avons-nous pu les oublier depuis toutes ces années, à croupir dans des prisons qui ne disent pas leur nom ? Comment les ai-je oubliés moi-même, moi qui me suis toujours dit sympathisante de leur cause? Où est ce centre de rétention, si proche de chez moi mais que je n'ai pourtant jamais vu ? Je n'étais même pas capable de situer correctement cette prison pour étrangers. Le centre est parfaitement invisible aux yeux du monde, habilement enclavé dans l'école nationale de police à travers bois et verdure, une tumeur localisée dans un corps sain.

Et là, subitement, le centre de rétention existait aux yeux du monde. Pas pour longtemps hélas, il y a eu un procès, les « coupables » ont été jugés et emprisonnés. Et puis les choses ont repris leur cours « normal » et le centre est retombé dans l'oubli. J'ai lu le récit des événements qui ont provoqué l'incendie : la mort d'un retenu et la colère de ses compagnons d'infortune qui s'est embrasée comme une traînée de poudre. Les faits et leur enchaînement étaient racontés à travers les échanges téléphoniques entre ceux de l'intérieur et ceux de l'extérieur qui soutenaient leur lutte. Les témoignages rendaient enfin visible une réalité qui ne l'était pas.

Un Observatoire du CRA de Vincennes a été créé par des citoyens soucieux de témoigner de cette réalité invisible. J'ai lu les compte rendus des visites qu'ils faisaient aux retenus, découvrant à la fois les conditions de rétention et les parcours improbables de tous ces migrants. J'ai décidé alors de les accompagner dans leurs visites et je suis devenue observatrice à mon tour.

J'ai rencontré des hommes aux visages tristes, marqués, angoissés, souvent bien plus jeunes que ce qu'ils ne paraissaient tant ils étaient rongés par le malheur. Des hommes résignés, d'autres révoltés. Des êtres humains qui ont accompli des voyages insensés pour venir jusqu'ici, en quête d'un avenir meilleur et d'un rêve simple : vivre. Des hommes qui fuient un passé douloureux ou un présent dangereux. Des hommes qui ont traversé des déserts et des mers, qui ont pris des risques incommensurables et accompli des sacrifices inimaginables. J'ai été confrontée à ces histoires exprimées sans haine, parfois avec fatalisme, toujours avec détermination. Malgré tout ce qu'ils avaient subi et subissaient encore dans le centre de rétention, ces hommes étaient prêts à recommencer quoi qu'il arrive, même s'ils étaient expulsés, même s'il fallait repartir à zéro, risquer sa peau encore une fois.

Je me souviens tout particulièrement d'un homme. Nous venions d'entrer dans la pièce de l'abri Algeco qui sert de parloir. A peine nous étions nous salués que le retenu fondait en larme. Cela m'a fait très mal. J'étais désemparée, je me sentais impuissante. Je ne pouvais rien faire d'autre que l'écouter, tenter de le reconforter. Cet homme disait avoir 33 ans mais il en faisait bien dix de plus, avec ses yeux cernés de noir, son visage triste et las, les rides sur son front. Quand il a tendu vers moi ses mains en parlant de son métier, j'ai vu qu'il disait vrai à la peau lisse de ses doigts longs, fins, sans doute habiles d'électricien. Ce jeune marocain était déjà un homme usé par la vie. Une vie très dure menée depuis 12 ans en Europe, de l'Italie à la France, pour survivre : trouver du travail au noir, dormir sur les chantiers. Comble de l'ironie, il a été arrêté au commissariat parce qu'il a eu la faiblesse de croire que justice lui serait rendue quand on lui a volé son portefeuille. *« Je n'ai rien fait de mal »* répétait-t-il, une phrase souvent entendue pendant les visites. Bien sûr, c'est à lui que le mal est fait. Mais ce qui minait cet homme par-dessus tout, ce n'étaient pas les jours perdus, la privation de liberté, mais l'angoisse de l'expulsion. A ses yeux, rien de pire ne pouvait lui arriver. *« Rentrer comme ça, sans rien, c'est pas possible. Ma famille vit là-bas. J'envoie de l'argent à mes parents, ma femme et notre fille qui a 3 ans. Je ne l'ai vu qu'une fois, elle avait 1 ans. J'ai même payé le mariage de ma soeur l'an dernier, 1200 euros. Chez nous c'est la solidarité de la famille. Alors passer au centre de rétention 30 jours, 45 jours ou même plus, ça m'est égal, mais je ne peux pas retourner au pays comme ça, sans rien. »* J'ai compris à cet instant qu'aux yeux de la plupart de ces hommes enfermés sans avoir commis de crime, la pire injustice qui pouvait leur être faite était celle d'un retour au pays en situation d'échec, comme un hors la loi.

De toutes ces visites effectuées, ces demi heures de tranches de vie échangées, le visage dur de la rétention s'est dessiné en moi. Je ne me souviens pas toujours des parcours individuels, mais le destin collectif de ces hommes s'écrit à travers toutes leurs histoires. Je me souviens de certaines choses qui m'ont tout particulièrement frappées, comme :

Les retenus qui connaissent des chiffres par cœur : la date de leur arrestation par la police, le nombre de passages en centre de rétention, celui des jours volés à leur vie d'homme libre, la date du départ de leur pays, du nombre d'années passées sans voir leur famille.

Le surnom donné au Juge des Libertés et de la Détention : *« bonjour, 20 jours »*, car il ne lui faut pas plus d'une minute pour sceller le sort des retenus en les condamnant à 20 jours de rétention.

Le retenu à qui l'infirmière du centre a proposé du Valium quand il demandait du Spasfon parce qu'il souffrait terriblement du ventre suite à une opération ratée de l'appendicite, et qui a été obligé d'avaler une bouteille de shampoing pour être envoyé aux urgences d'un hôpital où là, enfin, on lui a donné du Spasfon.

Celui qui comparait son passage au centre de rétention de Turin avec celui de Vincennes : *« là-bas un jour c'est comme 30 secondes, ici un jour c'est 24 heures. »*

Les retenus très jeunes, coiffés et habillés à la dernière mode et que l'on verrait mieux sur les bancs de la fac.

Les retenus très âgés, dont on ne saisit pas comment ils peuvent être encore *« sans papiers »*.

Les visages sereins malgré toute l'injustice subie.

Les visages tourmentés de ceux que l'angoisse de l'expulsion ronge sans trêve.

Les yeux shootés de ceux qui avalent le Valium pour supporter.

Les retenus qui s'en remettent à Dieu seul.

Ces hommes déjà victimes du pire, guerres, misère, faim, peur, solitude, qui subissent la dureté d'un

enfermement carcéral comme si cela faisait partie du jeu, jeu malsain du « sans papiers » auquel ils n'ont d'autre choix que jouer.

Certains policiers qui, en nous raccompagnant à la sortie, avouent en forme d'excuses que surveiller des étrangers enfermés dans des centres de rétention, ce n'est pas le sens du métier qu'ils ont choisi.

Je me souviens des rencontres faites devant le centre, à l'accueil des visiteurs. Des discussions qu'on a eu, des émotions retenues ou exprimées par les proches des retenus, fiancées, amis, collègues, fils ou cousins. Ils portaient tous les histoires de leurs compagnons, l'enfermement de leurs proches les touchaient dans leur histoire intime. Dans ce lieu singulier, ils partageaient avec d'autres le poids de cette souffrance individuelle qui se faisait alors collective. Je me souviens de cette jeune femme que j'ai rencontré plusieurs fois, assise à la même place, venant visiter chaque jour son ami enfermé, pendant les 45 jours qu'aura duré sa rétention. D'hommes et de femmes à l'air inquiets, enfermés dans leur malheur mais qui ouvraient leurs cœurs et leurs vies dès que le premier contact avait été établi.

J'ai alors décidé de faire un film pour témoigner de cette réalité. Pour décrire la mécanique inhumaine de la rétention à l'oeuvre dans le silence et l'indifférence croissante de la société.

Mais comment faire un film sur un centre de rétention sans pouvoir y entrer? Aucune caméra n'est autorisée à rentrer dans ces lieux interdits au public. Je me suis heurtée comme maints autres cinéastes et journalistes au refus catégorique des autorités. Or rien ne m'interdit de filmer *à l'extérieur* ceux qui vont visiter les retenus *à l'intérieur*. L'accueil des visiteurs, face au centre mais extérieur à lui, est un lieu de vie et de parole fascinant. En y effectuant des repérages filmés, j'ai testé les limites du pouvoir et de la volonté administrative face à une caméra s'intéressant à la rétention, tant que je reste en contrechamp.

J'ai aussi pu constater à quel point la présence d'une caméra était favorablement accueillie par les visiteurs. Ils ont saisi avec une grande liberté cette opportunité de s'exprimer, de raconter leurs histoires et celles de leurs proches enfermés, de livrer ce qu'ils avaient sur le cœur, leur vision d'un pays qui se ferme, d'hommes et de femmes exploités, d'une inégalité croissante entre les peuples et les individus. Le simple fait d'être là avec ma caméra créait un espace de parole public dans lequel les visiteurs évoluaient avec une aisance étonnante, s'emparant du dispositif comme de la chose la plus naturelle qui soit. Cet accueil morne et désolé prenait soudain l'allure d'une agora où chacun pouvait prendre la parole. A tel point que lorsque deux jeunes policiers ont interrompu mon tournage pour effectuer un relevé d'identité sur ma personne, tous les visiteurs se sont interposés pour exprimer le droit que nous avons en tant que citoyens de nous exprimer sur ce qui se passait là, de l'autre côté de la barrière qui nous séparait du centre de rétention. A quoi les policiers ont répondu qu'ils n'avaient aucune objection tant que je filmais en contrechamp, exprimant même de la sympathie vis à vis de ma démarche.

Le processus du film s'est mis en place. Si le regard documentaire est posé sur les retenus, l'objectif de la caméra est lui tourné vers ceux de l'extérieur, les visiteurs, proches, familles, amis, observateurs. A travers leurs regards, leurs histoires, leurs révoltes se dessine au fil des jours et des saisons une cartographie humaine de la vie au Centre de Rétention de Vincennes, une vision en contrechamp de la rétention.

# Traitement

Le dispositif filmique est basé sur les situations qui se présentent à l'accueil des visiteurs et les rencontres que j'y fais. Dernier espace public avant de pénétrer dans le centre de rétention, il est le lieu charnière entre extérieur et intérieur, la frontière. Juste devant. L'endroit où ceux de dehors peuvent porter la parole de ceux de dedans. Chaque visiteur est une fenêtre qui s'ouvre sur l'intérieur fermé.

Le tournage se déroule sur plusieurs mois afin de saisir une grande diversité de profils de retenus et de visiteurs, mais aussi de saisir des événements qui ne se font que dans une temporalité plus longue. Au fil des visites, des personnages reviennent, visiteurs assidus de leurs proches enfermés, des enjeux se nouent. Je m'attache à certains d'entre eux, aux cas de certains retenus. Pendant le temps du tournage, des retenus sont libérés, d'autres sont expulsés.

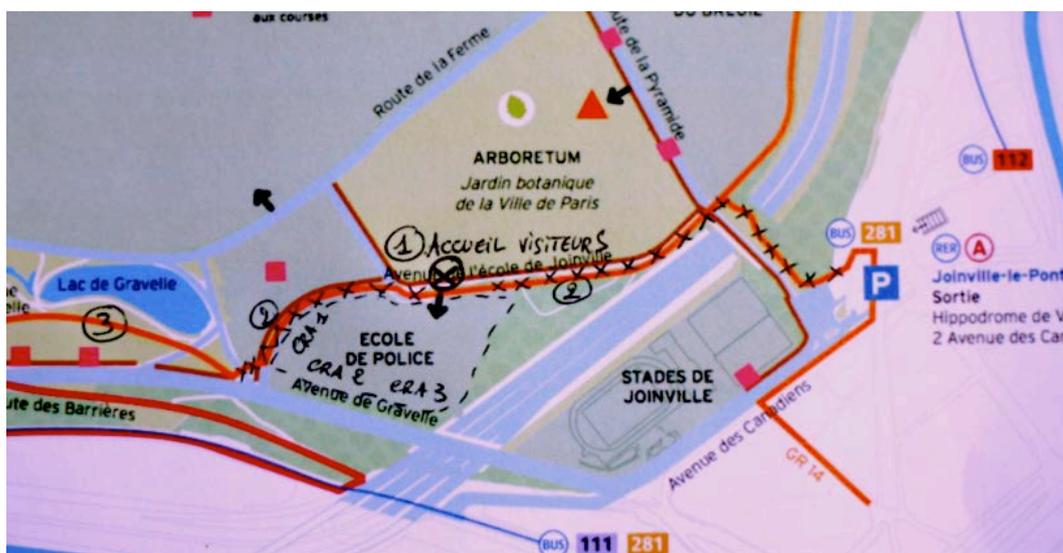
Je filme face à l'abri en bois qui sert d'accueil aux visiteurs. Dans mon dos, de l'autre côté de la petite route qui passe là, l'entrée de l'École de police que je n'ai pas le droit de filmer: une barrière qui se lève à intervalles réguliers pour laisser passer les véhicules et les officiels en visites, et la guérite Algeco qui sert de poste de garde où les visiteurs se présentent pour demander une visite. Ce hors champ interdit d'image est néanmoins sensible. A l'image, on sent l'espace « derrière » par les mouvements des visiteurs qui sortent du champ ou y entrent au gré de leurs allers et venues vers le centre pour effectuer leur visite ou quand ils en sortent. Au son, le hors champ visuel n'est pas hors champ sonore, on entend les échanges entre policiers et visiteurs, quand on appelle leurs noms car leur tour de visite est arrivé, ou encore par les bruits du passage fréquent dans ce lieu où circulent les policiers de l'école.

Sous l'abri, ou sur les bancs à côté, les visiteurs attendent, seuls ou accompagnés. Ils discutent ou se taisent. Ils échangent leurs histoires, des informations, des conseils, ils expriment leur peine, leur colère, leur révolte. Ils sont de la famille d'un retenu, mère, épouse, soeur ou frère, fille ou fils, cousin. Ils sont des amis, des collègues venus soutenir leur copain enfermé. Elles sont les petites amies, les fiancées, parfois les futures femmes des retenus. Ce sont aussi des observateurs citoyens, indignés, résistants, qui assurent une veille permanente sur ce lieu dont ne filtre quasiment rien. Je suis parmi eux. Avec ma caméra je ne viens plus comme une visiteuse mais comme une cinéaste qui pose son regard sur ces visiteurs. Je les approche, les écoute, les interroge. Ils se livrent, échangent, interpellent.

Quand ils sortent de leur visite, je les invite à raconter leur entrevue avec leurs proches, leur ressenti. C'est souvent la première fois qu'ils viennent là, ils sont touchés dans leur histoire familiale intime, dans leur vie quotidienne, dans leur futur proche. Dans ce lieu refuge qu'est l'accueil, il peuvent se livrer.

C'est ici également que sortent les retenus libérés qui n'ont pas été expulsés. Je les invite à leur tour à témoigner : de leur parcours, de la rétention, des conditions de vie dans le centre, de leur vision du présent à reconstruire, de leur avenir.

### Plan de la zone du Bois de Vincennes où se situent Ecole de police et Centre de rétention (CRA 1, 2, 3)



- 1- Accueil des visiteurs (face à l'entrée de l'école de police)
- 2- Chemins et routes qui longent l'école de police
- 3- Bois du lac de Gravelle

Le point d'ancrage du film est là. Un accueil dans lequel j'englobe les espaces alentours, les chemins et les routes qui longent l'école de police, le bois du lac de Gravelle. Tout cet espace constitue la scène élargie d'un extérieur libre, en opposition au centre de rétention fermé. Il est l'espace du possible. Dans le film, il est le contrechamp de la rétention. Le champ, le centre de rétention lui-même, est créé par la narration des visiteurs, mais également par l'image et le son.

A l'image, je restitue la carceralité de cet univers matérialisée par des grillages sous haute surveillance. Je crée le champ de la rétention en filmant les grilles, les toits avec barbelés, les doubles cages qui enferment les retenus dans les cours extérieures et les caméras de surveillance omniprésentes. Je saisis les multiples points de vue en contournant l'ensemble de la Redoute de

Gravelle, cet ancien fort qui enferme entre ses remparts école de police et centre de rétention. Le CRA de Vincennes est composé de trois bâtiments correspondant chacun à un centre (CRA 1, CRA 2 et CRA 3).

Au son, le centre de rétention est sensible à travers les conversations téléphoniques avec les retenus, que les visiteurs appellent avant la visite pour les prévenir du temps d'attente, ou parce qu'ils ne peuvent pas entrer quand il y a trop de monde ou qu'une visite de consulat bloque tout.

Le téléphone, c'est le dernier lien avec l'extérieur pour les retenus. Ils ne peuvent garder leur portable que si celui-ci n'a pas de caméra, strictement interdite dans le centre. Sinon ils leur restent les cabines téléphoniques dans le centre de rétention.

C'est aussi le seul lien avec l'intérieur quand on est dehors, le moyen qu'utilisent les observateurs pour pouvoir rencontrer des retenus. Ils appellent au petit bonheur la chance les cabines jusqu'à ce qu'un retenu réponde et lui demandent s'il souhaite une visite. Ces échanges téléphoniques sont mis en relation avec les images extérieures du centre de rétention. Ainsi le OFF matérialise le champ de la rétention et renforce l'interdit qui le frappe.

Des questions demeurent, tant sur ma place de cinéaste à l'accueil des visiteurs que sur la pertinence de mon dispositif.

Quelle sera ma place avec une caméra à l'accueil dans la durée? Il ne s'agit pas de créer une sorte de bureau de réclamations mais un lieu -et un lien- d'écoute, de discussion et de réflexion sur la rétention dans notre société à travers la réalité quotidienne des retenus et de leurs proches. Comment ma position va-t-elle évoluer au fil des semaines ?

Et quelle sera la réaction dans la durée des autorités responsables du centre de rétention ? Va-t-on m'opposer un risque de trouble à l'ordre public et me demander de cesser de filmer? Devrai-je déplacer le dispositif plus loin ? Devrai-je faire autrement ?

# Synopsis

Voici quelques scènes vécues comme autant de fils d'une trame rêvée.

## *Le jour de la visite du consul algérien*

La visite s'effectue au centre de rétention selon un rituel immuable. Les visiteurs se présentent à la guérite des policiers de garde munis d'une pièce d'identité, donnent le nom du retenu qu'ils viennent rencontrer. Et puis il vont attendre de l'autre côté de la route sous l'abri en bois, sobrement baptisé par une pancarte: « accueil des visiteurs ». Ce jour-là, le policier de garde annonce une visite de consulat et une heure et demi d'attente. L'accueil des visiteurs se remplit et le consul ne sort toujours pas au bout de 3h30. Les visiteurs débordent sur les bancs à côté et sur les chemins alentours. La tension de l'attente est palpable. Derrière chaque homme, chaque femme ici présent un drame humain se joue.

Je retrouve une jeune femme qui vient tous les jours depuis deux semaines, fidèle à son compagnon enfermé. Elle me confie qu'il parle de moins en moins : « *Il a déjà refusé de partir une fois. Hier il a même pleuré.* »

Un homme mûr se renseigne sur le fonctionnement de la visite. Il vient voir un ami musicien arrêté trois jours plus tôt. « *Un très bon musicien* », précise-t-il. Voilà dix ans qu'il vit en France, il avait un titre de séjour périmé et devait régulariser sa situation, mais il n'avait pas d'adresse fixe. « *Il n'a pas répondu à un courrier du tribunal, il a déconné. C'est moi qui m'occupe de ses papiers maintenant, j'essaye de retrouver toutes les traces de sa présence* ». Odile, une observatrice que j'accompagne ce jour-là, l'encourage: « *Le courrier du tribunal par exemple, c'est une très bonne preuve* ». Et puis il répète plusieurs fois: « *On les met dans un bois pour ne pas les voir. Cachez-moi cette horreur...* » Il est écoeuré.

Un jeune homme arrive. Il raconte qu'il vient voir son frère. Tous deux travaillent à la Tour Eiffel, ils vendent des bibelots aux touristes, symboles d'une France qui cherche à les expulser coûte que coûte. Lui a un titre de séjour en règle établi au Portugal, mais pas son frère.

Une dame raconte qu'elle vient voir son futur mari. Elle est inquiète car la police doit faire une enquête pour leur mariage : « *Va-t-on me poser les mêmes questions qu'à la mairie ?* » Un visiteur lui répond : « *Oui, à une époque on ne faisait pas ça mais ça a changé, le progrès...* »

Une nouvelle jeune femme vient d'arriver. Elle vient voir son mari qu'elle a épousé il y a trois semaines. En l'absence provisoire de récépissé, il s'est fait arrêté. Il a vu le Juge des Libertés et de la Détention (JLD) qui lui a collé 20 jours mais dit qu'il sera libéré après son temps de rétention. On se

demande pourquoi le garder 20 jours, puisque cet homme fraîchement marié a vocation à rester ici et à devenir français. Mais on n'a pas de réponse. Odile l'a voit prête à fondre en larmes, elle s'assoit à côté d'elle, pose sa main sur son épaule, la jeune femme laisse alors éclater son désespoir. Elle explique qu'avec toutes ces histoires de papiers elle a fait une fausse couche. Et depuis que son mari est au centre de rétention, elle est sous traitement pour dépression.

L'absurde fonctionne à fond ici. Toutes ces tranches d'histoires esquissées dans ce petit espace des visiteurs dessinent le visage d'une France inhumaine, injuste, arbitraire.

### ***Témoignage d'un visiteur***

Un visiteur sort d'une visite avec A., son ami. *« Il a 33 ans, c'est un gars solide »,* confie-t-il. *« Même à son 27ème jour de rétention, il garde le moral. Il m'a raconté qu'il avait été arrêté à la station de métro Barbès. Il était sorti avec des amis pour une soirée dans le quartier de Pigalle. En rentrant chez lui, il s'est arrêté à une station pour acheter des cigarettes. Quand il est redescendu dans le métro, il a vu deux personnes en train de se bagarrer, les flics en ont profité pour arrêter tout les gens qui étaient là. Un prétexte pour faire un contrôle au faciès bien sûr... On lui a demandé ses papiers, il a dit qu'il ne les avait pas et les flics l'ont emmené en garde à vue: 24 heures! Et de là, on l'a conduit au centre de rétention. Ça fait 3 ans qu'il est en France, c'est la première fois qu'il est arrêté. »*

Le visiteur poursuit son récit et raconte que A. est arrivé ici par bateau en 2010. 180 personnes sur l'embarcation, 6 jours sans manger. Il est passé par la Sicile. Il a un métier, chauffagiste, et travaille régulièrement, au noir le plus souvent, parfois avec des fiches de paie. Son ami explique comment il a fait, avec une fausse pièce d'identité mais avec son véritable nom, ce qui lui permet d'avoir des fiches de paie à son nom, de cotiser pour les impôts et d'espérer un jour atteindre les 18 fiches de paies avec lesquelles il espère obtenir une carte de séjour. A. lui a confié que ses employeurs arabes l'embauchent toujours au noir, parfois certains ne le payent pas. *« Comment ils peuvent nous faire ça, eux? »,* s'est-il insurgé.

Il lui a aussi parlé du centre. Il est plein à bloc. *« Dès qu'un retenu s'en va, un autre prend sa place. »* La machine tourne à fond. L'ambiance n'est pas bonne avec les agents de la GEPSA, la société de services en charge du ménage et de la restauration. La nourriture est très mauvaise, du poisson tous les jours, parfois un peu de viande, *« mais ce n'est pas halal »*. Il a parlé d'une grève de la faim qu'il a entamé avec quelques retenus, mais qui n'a pas duré car il y avait une inégalité entre ceux qui reçoivent des visites et donc quelque chose à manger, et les autres. C'était donc plutôt une grève des repas. *« Les policiers étaient très gentils avec eux, ils voulaient qu'ils aillent manger »*. Une grève de la faim peut déclencher une révolte.

*« Ils sont à deux ou à quatre dans les chambres. Côté douches et WC ça laisse à désirer. Mais le pire c'est qu'il n'y a rien à faire là-dedans, déjà que tu angoisses à l'idée d'être expulsé. Il y a une télé au réfectoire et une table de ping pong dans la cour grillagée. Et encore, il faut d'abord demander les raquettes et les balles aux policiers. Après on s'étonne qu'il y ait des bagarres qui éclatent là-dedans ! »*

*« Il a vu le consul algérien deux fois. A. n'est pas algérien mais il a donné un faux nom et une fausse nationalité. La première fois il n'a pas parlé au consul, la seconde il lui a parlé en français, parce que s'il avait parlé en arabe le consul aurait deviné d'où il venait. Nous on parle beaucoup plus vite que les Algériens. »*

Son ami lui a parlé des autres retenus. *« Il n'y a presque que des Arabes ici »*. Il ne comprend pas la politique de la France. *« Il y a un homme algérien, ça faisait 12 ans qu'il vivait et travaillait en France, il a deux enfants, on l'a arrêté à la préfecture où il allait pour renouveler son titre de séjour, on l'a conduit ici et dès le lendemain il était expulsé dans son pays! »*

### **Conversation sous l'abri**

Un jeune homme et sa mère rendent visite à leur proche.

Le fils : *« Mon oncle est marocain. Il est détenu depuis 16 jours. Il a été attrapé en situation irrégulière, mais il est en France depuis 2004, il a toutes les preuves de sa présence ici. Il a fait une demande de papiers à la préfecture qui n'a pas été prise en compte, mais on a les preuves nécessaires, une promesse d'embauche, et pourtant il est là. C'est lamentable. C'est quelqu'un qui est venu tout simplement pour trouver un avenir meilleur, comme tout homme. Au tribunal administratif, il a été jugé en 15 minutes sans que le juge ne vérifie les preuves de sa présence ici depuis 10 ans, ce juge il a bâclé l'avenir d'un homme en un claquement de doigts. »*

La mère : *« Ils ont jugé la vie d'une personne en une minute comme ça, sans connaître cette personne, sa situation, son ancienneté, s'il est bien ici. Mon frère il est pas trafiquant, il est honnête, il travaille, il attend la régularisation, il a une attestation de dépôt, normalement la préfecture doit pas faxer la photocopie du passeport pour qu'ils le reconduisent à la frontière. Et mon frère il est là, il sait même pas ce qui se passe dans son dos. »*

Le fils: *« Le pire, ce qui me choque le plus, c'est qu'il a été sincère avec la France, il a donné son identité, il a pas menti, mais voilà ils ont pas voulu l'entendre. La plupart des gens qui sont là-dedans... »*

Un autre visiteur s'approche et s'intéresse à la conversation.

Le visiteur: *« Ben ils cherchent à cacher leur identité pour ne pas être expulsés. »*

Le fils: *« Et ils ont parfaitement raison ! Mais mon oncle, le pauvre, il a été sincère et ça a joué contre lui. Maintenant on attend les 15 prochains jours, il va passer devant le consul et devant un juge qui vont décider de son avenir. »*

La mère: *« Le problème de mon frère c'est qu'il a une fille ici. Sinon son destin c'est son destin. Mais il a une fille qui vient de naître avec une Française de pure souche. C'est ça qui le touche, laisser sa fille derrière lui. »*

Le fils : *« Sincèrement des camps comme ça, ça devraient pas exister. Ce qui est malheureux c'est que c'est avec nos impôts qu'ils ont construit ce centre. C'est comme si ils nous avaient pris en traître. Quand je vois des routes qui sont bien faites, je suis fier d'avoir payé mes impôts, mais quand je vois des murs comme ça. C'est la première fois que je vois un centre de rétention, j'en ai la chair de poule. »*

La mère: *« Nous on considère la France comme notre deuxième pays d'origine, on se sent pas des étrangers ou des immigrés. »*

Le fils: « *Pour moi si on a le teint basané ça passe pas. Mon arrière grand-père il a chassé les nazis, je suis fier d'être français.* »

La mère: « *On vient ici pour les droits, pas pour l'argent. Les droits : être écouté, être entendu, être bien traité.* »

Le fils: « *La seule chose qui cloche à l'heure actuelle, c'est même pas les religions, que vous soyez musulman, chrétien, juif, c'est l'argent, l'argent qui dirige le monde, le pouvoir. Ce sont les pauvres qui sont là.* »

Le visiteur: « *Non seulement les gens sont mal traités là-bas à l'intérieur, mais est-ce que vous avez vu là où on doit attendre pour rendre visite aux gens qui sont là-dedans, vous avez vu l'accueil ? C'est marqué là : « accueil ».* »

Il montre la pancarte cloué sous l'abri.

Le fils: « *Vous pensez que c'est supportable ça? Regardez notre gabarit regardez !* » Il va s'asseoir sur la planche qui sert de banc et qui se tord dangereusement sous son poids en grinçant. « *Vous appelez ça « accueil » ? Moi j'appelle ça une cage.* »

Le visiteur: « *Ca ça veut dire que tous ceux qui viennent ici ne sont pas considérés. Et qu'ils ne sont pas les bienvenus. Je pense que c'est la non considération de la personne. On considère personne, ni nous qui sommes dehors et encore moi ceux qui sont là-dedans. Ca ça fait très mal. Des fois ça pousse à dire des choses qu'on n'a pas envie de dire. Il y a une haine qui s'est créée au fond des êtres humains et cette haine là, il faudrait que les gens sachent d'où elle vient. Il y a des gens qui sont là-dedans qui ne devraient pas être renvoyés chez eux.* »

Il me regarde et m'interpelle. « *J'aimerais bien que vous montriez au moins la « salle d'attente ». Je ne sais pas si en Afrique il existe un bureau où on reçoit un Français dans ces conditions là. Ici on s'en fout de l'étranger, on s'en fout de ceux qu'on va renvoyer et on s'en fout de ceux qui sont là. Et quand ils renvoient les gens, est-ce qu'ils vont voir qu'est-ce que ces gens-là deviennent de l'autre côté? Ils savent pourquoi les hommes viennent ici, alors qu'il essayent plutôt de changer cette situation.* »

Le fils: « *Toutes les personnes qui sont ici, si elles sont venues là, c'est pour vivre, là-bas au pays il y a pas d'avenir. Tout être humain a droit à sa chance.* »

### ***Témoignage d'un observateur***

Ils sont une dizaine d'observateurs, beaucoup de femmes, la plupart sont retraités, tous engagés. Citoyens révoltés par la rétention, ils ont trouvé une brèche dans le système pour être les témoins d'un lieu soustrait au regard citoyen: le droit de visite. Ils sont dans le film comme les autres visiteurs: des passeurs entre l'intérieur et l'extérieur. La différence est qu'ils ne sont pas impliqués dans l'histoire intime des retenus, mais ils le sont dans une histoire collective.

A l'issue de chacune de leur visite, toujours effectuée à deux observateurs, ils font un compte rendu qu'ils mettent ensuite sur leur blog. Au fil de ces visites, les observateurs parlent de leur engagement, de leur regard sur la France et l'Europe d'aujourd'hui qui cadennasse ses frontières, créant une effroyable machine à expulser et à briser des vies. « *Notre action est politique. Nous ne cherchons pas à améliorer les conditions de la rétention, mais à supprimer la rétention* », déclare Jacqueline.

En sortant du centre ce jour-là, Jacqueline exprime sa colère légitime: « *J'en veux à Hollande, j'en veux aux socialistes, à la classe politique au pouvoir. C'est la guerre aux pauvres. Et pour ne pas dire que c'est la guerre aux pauvres, on déclare la guerre aux Roms, aux sans papiers.* »

Elle rapporte le récit qu'elle vient d'entendre dans le huis clos de l'espace visiteur, replaçant l'histoire individuelle de ce retenu dans l'histoire collective.

« *K. Z. est algérien, il est au CRA depuis 36 jours. L'itinéraire que nous raconte ce retenu, qui analyse parfaitement sa situation, illustre une fois de plus les aberrations d'un système qui conduit des individus ordinaires venus tout simplement chercher du travail à la délinquance, à la déchéance sociale, à un désespoir infini au fur et à mesure que se ferment toutes les portes, le séjour au CRA n'étant qu'une nouvelle impasse.*

*Pourtant si K. Z. n'a pas fait d'études du fait de la pauvreté de sa famille, il a fait l'apprentissage de la menuiserie, depuis son plus jeune âge, dans un atelier de son pays d'origine. Il nous montre d'ailleurs de façon émouvante ses doigts pleins de cicatrices pour justifier ce bagage dont il dispose et qu'il pensait monnayer dans un pays du nord de la Méditerranée. Mais il n'a trouvé que des petits boulots au noir; une journée de temps en temps sur un chantier pour 40 euros.*

*Il était à la rue où pour supporter l'échec, l'isolement, il a sombré dans l'alcool, le shit. Une descente aux enfers qu'il ne commente pas mais qui le conduit en prison pour 6 mois, où au moins il a pu se sevrer. Mais à la sortie, il est conduit au centre de rétention pour être expulsé. Manifestement il sera relâché au 45ème jour et retournera à la rue en attendant d'être à nouveau arrêté et enfermé sans aucune solution pour sortir du cercle de l'enfer des sans papiers... Il a déjà été mis en rétention trois fois en Espagne, une autre fois en France.*

*Cependant il tient à nous afficher sourire et optimisme, il ne faut pas perdre la face, on sent bien que les derniers lambeaux de sa dignité en dépendent! C'est sans doute aussi ce souci qui explique qu'il n'a plus de contact avec sa famille au pays: comment avouer de tels échecs? Comment faire comprendre qu'il se heurte à un système implacable, qu'il n'est pas entièrement responsable de ce qui lui arrive? Une fois de plus, nous quittons un retenu avec un sentiment d'impuissance totale, nous contentant de lui fournir notre liste habituelle de lieux d'accueil. »*

### ***Deux observateurs suivent le cas grave d'un retenu totalement isolé***

Ce jour-là Jacqueline et Guy sont particulièrement révoltés par la situation du retenu à qui ils viennent de rendre visite.

« *M. B. en est à son 24ème jour dans le centre de rétention. Contrairement à la grande majorité des cas, c'est un homme assez âgé qui s'est présenté à nous. Il a 50 ans, semble las, fatigué.*

*Il a fait deux tentatives de suicide au CRA, la dernière il y a 2 jours par absorption de lames de rasoir et de morceaux de verre. Il a été hospitalisé à l'Hôtel-Dieu. D'après un de ses amis que nous avons contacté, le médecin psychiatre de l'hôpital avait demandé son hospitalisation: demande refusée, mais par qui? Le procureur? Et retour en rétention exigée! Ce même ami nous a pourtant dit l'extrême fragilité psychologique de M.B., d'autres tentatives de suicides ayant eu lieu précédemment.*

*M.B. est en France depuis 35 ans! Il est algérien et est arrivé en France en 1978, à 15 ans. Quand il trouve, il travaille dans la restauration, en cuisine ou serveur en salle ou au bar. Ses différents*

*patrons n'ont jamais voulu lui donner la moindre fiche de paie: "Déjà que je t'aide, tu veux prendre la porte ou quoi?" Ses tentatives, sans aucune aide, de demandes de régularisation se sont heurtées au mur de mauvaise volonté et de fausses indications de la préfecture de Paris. A la demande de l'administration, il avait fini par obtenir de son consulat un passeport. Quand il l'a présenté à la préfecture, le manque de visa lui fut opposé.*

*Il est désespéré, dit vouloir mourir. Ses frères et sœurs l'ont depuis longtemps rejeté. Il souffre du ventre, une radio de contrôle avait été demandée par l'hôpital mais pas effectuée. Il ne sait pas où dormir en sortant, il est parfois hébergé chez des connaissances, dort aussi dans les cimetières, « là où la police ne vient jamais » nous a-t-il dit, il se réfugie à la bibliothèque du centre Pompidou. Visiblement il a besoin d'un soutien et d'un suivi médical psychologique. »*

Quelques jours plus tard, les deux observateurs, inquiets, reviennent voir M.B. à qui le JLD a remis d'office 20 jours. L'injonction de soin faite par le tribunal n'a pas été suivie, le retenu est toujours dans le centre et risque l'expulsion à tout moment.

Deux semaines plus tard, ils apprennent par un parent du retenu qui téléphone d'Alger que M.B. attend dans le centre une ambulance, encadré par les policiers. On est en train de l'expulser. Le soir, un autre coup de fil leur annonce que M.B. est arrivé en Algérie, couvert de sang.

Jacqueline confie: « *Je suis écoeurée, la politique du chiffre tourne à plein. Il va falloir afficher des expulsions en nombre d'ici la fin de l'année pour rassurer les électeurs...* »

### ***Témoignage de M.D., retenu libéré***

Un homme sort du centre en boitant. Ce retenu a été enfermé 45 jours, durée maximale de la rétention en France.

*« J'ai 50 ans et je suis ivoirien. Ca fait 10 ans que je suis en France. C'est la deuxième fois que je fais de la rétention. La première c'était au CRA de Bobigny en 2010, j'y avais passé 15 jours.*

*Cette fois j'ai été arrêté dans un parc, j'attendais pour un rendez-vous à l'hôpital Lariboisière. Comme j'étais fatigué, je m'étais allongé sur un banc, c'est à cause de ça que les policiers m'ont repéré et m'ont demandé mes papiers. A l'hôpital on devait me retirer des broches et des plaques qu'on m'a mis dans la jambe gauche il y a un an. Une voiture m'avait renversé, et s'était enfuie... J'ai aussi été opéré il y a quelques années de kystes au poumon et au rein. »*

Il soulève son pull et montre la grande cicatrice qu'il a sur le côté gauche. Puis il sort de son sac un dossier plein à craquer. Il veut prouver qu'il dit vrai et bénéficie bien de l'AME (Assistance Médicalisée d'Etat). Et puis il sort d'autres papiers, des petits bouts de papier tout usés comme autant de preuves de sa vie en France.

*« J'ai vécu aux Etats Unis entre 1988 et 1993. Puis je suis retourné en Côte d'Ivoire ouvrir deux magasins de produits de beauté. Mes magasins ont été détruits pendant la guerre civile. J'étais menacé parce que je suis musulman, alors je me suis réfugié au Mali. Je suis arrivé en France en 2003 avec un passeport malien et un visa, que j'ai payé, transport compris, 8000 €. J'ai déposé une demande d'asile qui a été refusée.*

*Depuis 10 ans, je travaille au noir. Je survis. Je suis hébergé dans la cuisine d'un foyer de travailleurs aux Ullis, j'ai un ami là-bas. Je n'ai pas de famille, pas d'enfants, juste un cousin qui vit ici, un ingénieur. Mais lui, il est plus blanc que blanc! Ce n'est pas la peine d'aller le voir.. »*

Il parle des conditions de la rétention, de la difficulté de rester serein dans un tel lieu. Il trouve que certains retenus sont trop énervés.

*« J'ai peur d'être renvoyé en Côte d'Ivoire, je ne me sens pas en sécurité là-bas. Heureusement l'assistante sociale du centre de soins où j'ai été après mon opération me garde toutes les preuves de mon séjour en France depuis 2010. »*

### ***Témoignage OFF de M.T., retenu expulsé***

J'avais rencontré M.T. au centre. C'est lui qui m'avait contacté car il avait vraiment besoin de parler. « *De tous les trucs chellous qui se passent avec les policiers* » et de sa situation, il en était alors à son 31ème jour et n'en pouvait plus. Ce jeune homme de 24 ans était terrorisé à l'idée d'être expulsé vers l'Algérie, car il avait déjà reçu la visite du consul algérien. Et bien qu'il ne lui ait pas parlé, le consul l'avait reconnu comme ressortissant de son pays. Un premier vol lui avait été notifié mais avait finalement été annulé et reporté. La semaine suivant notre rencontre, j'appris par un autre retenu que M.T. avait finalement été expulsé par un second vol. Je le contactais alors en Algérie pour connaître la suite de son histoire.

*« Je suis arrivé en France il y a 4 ans. Je suis passé par la Turquie, j'ai beaucoup marché à travers l'Europe. J'ai quitté l'Algérie pour trouver du travail, mais aussi à cause du « climat politique ». Là-bas j'ai été arrêté avec trois amis parce qu'on avait mangé pendant le ramadan. On avait 18 ans et on a fait 3 mois et demi de prison. Au début on en avait pris pour 3 ans, pour faire un exemple et pour nous faire peur. Je suis musulman mais je mange du porc, je bois du vin.*

*En France je vivais en banlieue parisienne avec ma petite amie qui vient de Slovaquie, elle a des papiers en règle. Je faisais les marchés. Quand on s'est rencontré à Vincennes, c'était mon 4ème passage en rétention. Chaque année, je me suis fait arrêter au mois de mars. D'ailleurs j'ai rêvé quelques jours avant ma dernière arrestation que j'étais en prison! Je l'avais dit à ma copine, mais elle disait que ce n'était qu'un rêve. J'étais sûr que ça allait se reproduire. La première fois j'ai été enfermé au centre de rétention de Metz, l'année suivante à Vincennes, puis l'année d'après au Mesnil-Amelot, et puis Vincennes à nouveau... Parce que je voyageais sans ticket de métro.*

*Dans le centre je ne mangeais quasiment rien, je n'avais pas le moral. L'ambiance est très dure, il y a des policiers qui tapent les retenus, mais ils font attention aux caméras, ils cachent les numéros d'identification de leurs uniformes.*

*J'ai refusé le premier vol, ça s'est bien passé, on m'a ramené au centre. Mais pour le second vol, on ne m'a pas prévenu. Les policiers font exprès pour pas qu'on se rebelle ou qu'on ait le temps d'avalé quelque chose. Ils sont venus me chercher pendant la nuit. J'avais en tête d'avalé quelque chose, je gardais du shampoing sur moi au cas où mais je n'ai pas eu le temps de l'avalé, j'étais endormi quand ils sont arrivés. Ils m'ont mis les menottes aux mains et m'ont attaché les chevilles. Et puis ils m'ont conduit à l'aéroport. Tout s'est passé très vite. »*

Jeudi 21 août 2014, Abdelhak Goradia, retenu au Centre de Rétention de Vincennes, est mort par asphyxie dans le fourgon qui l'emmenait du centre à l'aéroport Roissy Charles de Gaulle pour être expulsé vers l'Algérie. C'était son deuxième vol.

## Filmographie

« **Le dernier choix** » aborde la question du droit de décider de sa mort en cas de maladie incurable et de souffrance insupportable et confronte les points de vue médicaux, éthiques, philosophiques, juridiques et politiques en France, en Belgique, aux Pays Bas et en Suisse.

*123 minutes, France 5, 2012*

« **Je vais enfin pouvoir être** » raconte le parcours de cinq jeunes qui ont décidé de repasser leur bac dans un lycée du soir à Nantes, une structure pédagogique originale où la question de la place de l'individu dans la société est centrale.

*52 minutes, France 3 Bretagne, France 3 Pays de la Loire et France 3 "Case de l'Oncle Doc", 2011*

« **Les Médicamenteurs** » ou le parcours du médicament raconté en animation et décodé par les acteurs du système de santé français. Un documentaire écrit par Brigitte Rossigneux et Stéphane Horel, co-réalisé avec Stéphane Horel.

*52 minutes, France 5 et Public Sénat, 2009*

*Etoile de la Scam 2010, Sunny Side of the Doc 2010, Festival A nous de voir 2009*

« **Je ne suis pas né pour jouer la capoeira, j'ai été envoyé** » nous embarque dans la vie de brésiliens afro-descendants qui perpétuent la lutte de libération de leurs ancêtres esclaves, la capoeira Angola, dans un présent marqué par quatre siècles d'esclavagisme. Co-réalisé avec Selma Durin.

*90 minutes, Festival Cine Luso Nantes 2009, Festival du Film Documentaire et de Fiction Latino-américain de Bruxelles 2010, Festival Nuits Documental 2011*

« **Marie fait son baluchon** » raconte l'histoire de Michel, documentariste atteint d'Alzheimer, et de Marie, « baluchonneuse » québécoise lumineuse, qui remplace Edith, l'épouse de Michel, à son domicile pendant six jours.

*52 minutes, France 5, 2006*

*Festival International du Film de Santé de Liège 2008*

« **Proche, si proche** » filme le quotidien de celles et ceux qui luttent pour vivre avec la maladie et la dépendance d'un proche.

*52 minutes, France 5, 2005*

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve documentaire septembre 2017

Date d'envoi : samedi 20 mai 2017 18:15

Titre de l'œuvre La Petite Ecole

Durée de l'œuvre 01:30:00

Résumé Chaque matin, Marie et Juliette accueillent dix enfants réfugiés dans leur Petite Ecole bruxelloise. Fondatrices de ce projet pédagogique singulier, elles offrent un cadre transitoire d'apprentissage des codes de l'école, que ces enfants n'ont souvent jamais connue et qu'ils rejoindront bientôt. Le film invite à une immersion dans l'intimité de cet apprentissage mutuel et des questionnements qu'il suscite. Il propose une réflexion sur l'école et sur le reflet qu'elle nous offre sur notre société

Genre de l'œuvre Documentaire de création unitaire

URL vers les éléments  
visuels/sonores

Mot de passe

Projet soutenu par le  
CNC Non

Civilité et prénom nom  
des auteurs Madame Lydie Wisshaupt-claudel



# LA PETITE ECOLE

un film de Lydie Wisshaupt-Claudé

**BROUILLON D'UN RÊVE - septembre 2017**

# A l'attention du jury

Bruxelles, le 18 mai 2017

A l'automne 2015, ce qu'on nomme la « crise migratoire » explose dans les grandes villes européennes. A Bruxelles, ville où je suis installée depuis 15 ans, les réfugiés arrivent toujours plus nombreux chaque jour. Et je suis, comme nombre d'entre nous, frappée par la violence des situations et par le manque d'infrastructures d'accueil. Comme ailleurs, l'Etat semble dépassé, mais aussi démissionnaire.

Face à cela, les initiatives spontanées de citoyens se multiplient. Touchée par ces mouvements, j'explore diverses initiatives autour de moi et découvre celle de Marie et Juliette. Ces deux enseignantes et amies bruxelloises ont spontanément organisé des cours de français dans un parc, pour des enfants et leurs familles qui y campaient, en attente de papiers et de logement. Elles prolongent l'expérience en mettant en place quelques mois plus tard, la *Petite Ecole*, structure bénévole, indépendante de l'Etat et dédiée aux enfants qui n'ont pas encore de place dans une école ordinaire à Bruxelles.

De la question des réfugiés et de l'accueil qui leur est leur fait, je suis progressivement passée à la question de l'école, de la pédagogie. Et, de ce lien soudain réalisé entre l'expérience douloureuse de l'exil et la passion des deux jeunes femmes pour l'apprentissage naît alors l'envie d'un film.

Je décide d'entrer en contact avec Marie et Juliette. Les premières rencontres attestent bien de la difficulté d'aborder la question de faire un film dans leur école naissante. Mais j'ai aussi l'intuition d'avoir rencontré deux personnages très forts. Deux femmes liées par une amitié intense, même dans l'adversité et la fatigue. Alors je réécris, leur parle de ce que j'entrevois de passionnant dans leur tentative. Nous nous rencontrons à plusieurs reprises et mes intuitions se confirment. Je découvre des personnalités puissantes. Des femmes obstinées, endurantes, belles. Et des enfants incroyablement vivants, aimants, résilients, passionnés de la vie et assoiffés d'apprendre.

Originaires de Syrie, de Guinée et d'ailleurs, les dix enfants qui composent la classe sont en Belgique, dans des situations très précaires et parfois encore sans papiers. La misère, la guerre, l'exil... La violence dans tous les cas : voilà ce que leurs parcours ont en commun. L'école ayant été absente de leur vie jusque là, il s'agit de leur proposer un cadre transitoire, où ils ont l'occasion de s'initier aux codes de celle qu'ils vont rejoindre ici dans peu de temps.

Apprendre à apprendre en quelque sorte.

Je rêve d'un film qui nous plonge dans la réalité de cette école, qu'elle nous apprenne des choses, à nous aussi.

*Killing Time*, mon film précédent, m'avait attirée au cœur du désert californien. Cette fois, c'est le cœur de ma propre ville qui s'impose à moi. Inscrire mon travail documentaire dans des rues déjà si familières est pour moi inédit. Nouer profondément les liens qui permettront que le film adienne, penser sa forme et ses possibles récits, voilà aujourd'hui les tâches qui m'incombent. Et elles s'annoncent passionnantes.

En vous remerciant de l'attention que vous porterez à ce projet, je vous souhaite une bonne lecture.

# RÉSUMÉ

Chaque matin, Marie et Juliette accueillent dix enfants réfugiés dans leur Petite Ecole bruxelloise. Fondatrices de ce projet pédagogique singulier, elles offrent un cadre transitoire d'apprentissage des codes de l'école, que ces enfants n'ont souvent jamais connue et qu'ils rejoindront bientôt.

Le film invite à une immersion dans l'intimité de cet apprentissage mutuel et des questionnements qu'il suscite. Il propose une réflexion sur l'école, et sur le reflet qu'elle nous offre sur notre société.



# SYNOPSIS

Il est 9 heures. Zineb, Walid et les autres enfants sont présents et à l'heure, sautillants et enjoués. La circulation est dense sur le boulevard. La porte se ferme, la classe peut commencer. Marie et Juliette accueillent tous les matins dix enfants réfugiés, majoritairement syriens, dans leur Petite Ecole, composée de trois pièces au rez d'une ancienne maison au centre de Bruxelles.

Le film propose de s'immerger au coeur de la démarche pédagogique à l'oeuvre dans cette classe éphémère, où il s'agit avant tout d'apprendre à apprendre.

Les enfants ont des parcours douloureux, souvent traumatiques. Pour eux, qui n'ont parfois jamais tenu un crayon en main, tout est neuf, à la fois passionnant et difficile. Oscillant entre rituels quotidiens et improvisation permanente, Marie et Juliette inventent, au jour le jour. Et avec eux.

Ce matin, trois grands se concentrent sur le tracé de boucles sur des lignes, avant qu'elles ne deviennent des lettres. Zineb a enfilé le costume de fée clochette et passe sa matinée dans les livres. Alya, elle, a choisi la peinture. Des couleurs reviennent, celles du drapeau syrien. Des formes aussi : ces petites maisons volantes au milieu des nuages. Mohamed, lui, s'est réfugié dans la petite cour. Quand la tension monte, c'est le lieu du repli. Il se concentre sur le petit atelier bois et tente de canaliser son énergie...

La classe est un refuge. C'est un espace de liberté et d'autonomie. Il y a ces matinées où les choses se passent plutôt bien. Et les autres, où rien ne passe, où tout casse. Le papier déchiré, le sable renversé, les cris et les coups. Le refus des autres, le refus de tout.

Le cercle qui clôture la matinée de classe est l'occasion de se rassembler et de parler de ce qui a été - ou pas. De faire le point. L'occasion d'observer les corps, les mains et les regards communiquer, puisque la langue ne le peut pas encore. Yara traduit pour Alya, qui elle n'a pas les mots pour dire mais se réfugie chaque jour dans les bras de Marie.

Les situations dont nous sommes témoins sont toutes, à un niveau ou à un autre, révélatrices. De leur difficultés à eux, évidemment. Mais de celles des enseignantes aussi. Celles qui ont des outils, mais qui ont conscience qu'ils ne suffisent pas si on ne les questionne pas. Et qu'il faut sans cesse en trouver d'autres. Alors, l'école pour ces enfants, oui mais laquelle ?

Une fois la classe vide et au calme, les enseignantes font le point. Ce qui résiste, chez eux et chez elles. Comment cela les remue, elles. Juliette se replonge, presque frénétiquement dans ses multiples lectures, philosophiques, sociologiques, littéraires. Marie observe l'espace, le repense, agence et trie les dessins, les regarde encore une fois. Ils disent tant...

Les semaines passent. C'est confirmé, Yara rentre à la « vraie » école après les vacances de février. Juliette l'accompagnera pendant les premiers jours. La classe de la Petite Ecole, elle, s'ouvrira à de nouveaux arrivants. Comme déjà plusieurs fois dans l'année. A chaque fois, il s'agit de se redécouvrir, se rencontrer, apprendre à se comprendre. Et à s'aimer.

# NOTE D'INTENTION

*Seul peut éduquer celui qui sait ce qu'aimer veut dire*

Pier Paolo Pasolini

## LE SUJET

### HISTORIQUE DE LA PETITE ECOLE

Avant que cette histoire ne commence, Marie et Juliette ont toutes les deux la quarantaine et enseignent en école secondaire à Bruxelles. Elles mènent en parallèle depuis plusieurs années un travail de recherche pédagogique, notamment autour de la question de l'art à l'école et de son enseignement.

Pendant l'été 2015, elles rencontrent dans un parc un groupe de femmes réfugiées syriennes, appartenant à la communauté Dom, les « gitans du Moyen-Orient », toujours sans logement. Elles entament la conversation. Cherchant une manière d'aider ces familles, les enseignantes proposent d'installer une bibliothèque dans le parc. Les femmes répondent à la négative en souriant, une manière de dire que ces livres ne serviront pas vraiment. L'une d'elles les interpelle alors : « Tu es prof ? Viens plutôt enseigner le français à mes enfants ! » Alors que la douceur de l'été le permet encore, Marie et Juliette rassemblent bras volontaires et matériel et durant plusieurs semaines, elles dressent les tables d'une école éphémère dans le parc pour ceux qui le souhaitent. Jusqu'à 60 enfants se joignent aux ateliers d'initiation à la langue française.

L'automne arrive. Les tables sont repliées, mais Marie et Juliette n'en démordent pas : ce qui vient de se passer doit se prolonger. Car l'expérience de l'été leur montre qu'il y a un réel besoin, et qu'il est structurel. Souvent pour des raisons administratives, de nombreux enfants réfugiés n'ont pas accès aux places existantes dans le circuit belge des classes passerelles pour primo-arrivants et restent longtemps sans école. Les enseignantes décident alors de pérenniser le projet.



De plus, cette première expérience s'est révélée particulièrement enrichissante pour les deux femmes. Elles savent que, s'il y a bien une nécessité de scolarité pour ces enfants, il s'agit avant tout de réfléchir au type de scolarité que l'on souhaite leur offrir.

Après plusieurs mois de lectures, de recherches et de préparation, la *Petite Ecole* ouvre finalement ses portes en février 2016, hébergée temporairement dans des locaux associatifs. Tout s'invente, semaine après semaine. Juliette et Marie coordonnent la structure naissante, en cumulant leur temps plein de professeures en école secondaire. Elles fédèrent de nombreux bénévoles. L'école accueille alors une vingtaine d'enfants et les journées se structurent entre initiation au français le matin et activités artistiques l'après-midi.



La première année se termine, l'été laisse le temps de la réflexion. Les enseignantes prennent conscience de la nécessité de faire évoluer la forme de l'école, pour mieux coller aux besoins immédiats si spécifiques des enfants. Les journées entières sont trop longues face à leur capacité de concentration limitée : l'école accueillera désormais les enfants le matin uniquement.

Elles décident également de limiter l'équipe à deux enseignantes, voyant qu'il est difficile pour les enfants de nouer des liens de confiance avec des adultes qu'ils voient trop peu souvent. Enfin, l'accueil se limite désormais à 10 enfants, de 6 à 12 ans.

Après plus d'un an de travail bénévole, l'équipe obtient de détacher deux mi-temps d'enseignantes pour le projet. Cette première forme de reconnaissance permet de consolider la structure et d'alléger les emplois du temps des enseignantes, qui continuent de prêter leurs heures dans le secondaire. Fin 2016, l'école trouve enfin un lieu idéal où s'installer, un ancien commerce au cœur de la ville. L'équipe retrouve ses manches. On déblaie, on repeint, on meuble les trois pièces. La salle de classe est là, en place, lumineuse, bruxelloise. Elle m'apparaît alors comme un décor idéal, et je rêve enfin plus concrètement d'un film.

## LES ENFANTS

La classe est composée d'enfants de plusieurs nationalités. Malgré la diversité des origines et des langues, on retrouve des difficultés similaires. Les familles sont dans des situations administratives très complexes. Certains sont passés par des centres d'accueil. D'autres sont hébergés par le Samu social. Ils n'ont pour la plupart pas encore vu le bout de leur régularisation. Pour autant qu'ils l'obtiennent... Ce qui précède leur arrivée en Belgique n'est pas toujours connu en détails. Mais tous ont vécu la violence de l'exil. Que le voyage ait été court ou long, il a été douloureux. Auparavant, il y a souvent eu la confrontation à la guerre, des personnes chères perdues en route. Même tus, à première vue invisibles, les traumatismes sont nombreux.



Pour l'essentiel, les enfants qui composent la classe font partie de milieux très modestes dans leur pays d'origine. Pour exemple, les Doms de Syrie ont toujours connu les discriminations et la misère. La route de l'exil a, pour ces familles, pris le chemin du Maghreb, puis l'Europe du Sud. Elle a duré des mois, parfois des années. La longue route, comme on l'appelle, est réservée à ceux qui n'ont jamais pu se payer les services de passeurs. Et pour Yara, Zineb ou Amin, enfants de ces familles-là, l'école est depuis toujours inconnue, au mieux oubliée. Elle ne fait en tous cas pas du tout partie de leur vie.

Et les voilà dans une société où l'éducation est une priorité et un droit absolu, et où l'école est censée « sortir » les êtres de la pauvreté, les « émanciper ».

Alors, comment pallier cette différence fondamentale ? Comment la conscientisation de la chose scolaire va-t-elle pouvoir se faire, pour ces enfants ? L'enjeu est donc de les familiariser à un système, avant même de leur enseigner quoi que ce soit.

Concrètement, les difficultés se traduisent par une capacité de concentration très limitée, une graphie peu développée, une difficulté à gérer la frustration. Les enfants sont en demande d'affection et de reconnaissance constante. Curieux insatiables, ayant une immense volonté d'apprendre et preneurs de toutes les activités, on sent cependant une grande tension dans les corps. Alors, si une activité permet, un temps de contenir cette tension, elle ressurgit brutalement, tôt ou tard. Alors on jette, on frappe, on déchire...

Ces enfants ont, au vu du système scolaire dans lequel ils s'appêtent à rentrer, tous les troubles qui risquent de les mettre rapidement en marge. Dyslexie, dyscalculie, troubles de l'attention... Alors on travaille le silence, l'écoute et le geste. La bulle matinale permet à Rahma de trouver des méthodes pour canaliser sa colère, à Mohamed de préciser ses gestes en enfilant encore ce matin de minuscules perles sur un fil clair.

## AU QUOTIDIEN

La Petite Ecole propose un dispositif expérimental, transitoire, entre la guerre, l'exil et l'école, ici. Ce qui doit s'inventer en classe est intrinsèquement lié à leurs parcours. Les enseignantes la définissent avant tout comme un outil pédagogique. La priorité n'est donc plus nécessairement l'acquisition de la langue, mais plutôt la revalorisation, l'écoute. « Et sans parler la même langue, on se comprend. Ça, c'est merveilleux », me dit Marie.

Le rapport au temps au sein de l'école n'a rien à voir avec celui auquel les enfants sont habitués. L'apprentissage commence par la ritualisation des activités, la constance du lieu et des gens. Pour les enseignantes aussi, il faut apprendre à gérer le temps autrement, en privilégiant ce qui se vit plutôt que ce qui s'acquiert. Il s'agit donc moins de voir comment ces enfants vont réussir à tracer les B et les E mais bien de voir qu'il s'habituent à l'exercice, et qu'avec le temps, ils demandent d'eux-mêmes à le faire.

Le défi passionnant de ce terrain d'expérimentation pédagogique, c'est que chaque jour, tout se rejoue. Ni Marie et Juliette, ni les enfants ne savent dans quel disposition le groupe va s'accorder le matin quand ils se retrouvent. Il faut s'adapter, faire le point, apprendre de la veille et recommencer. Les enseignantes sont sans cesse poussées dans leurs retranchements. Sachant en plus que la classe est éphémère, que le groupe se renouvelle en partie en cours d'année, à mesure que les enfants ont rejoint l'école *ordinaire*, l'adaptation est constante.

Bien que Marie et Juliette s'inspirent de pédagogues tels que Deligny, Montessori ou encore Freire, elles ont surtout des années d'enseignement derrière elles. Juliette va même plus loin : quelque soit la pédagogie, soit-elle alternative ou novatrice quand elle apparaît, elle se meurt si on la fige dans le temps. Elles partent avant tout de leur expérience du réel, du présent, pour inventer les méthodes qui conviennent le plus aux enfants.

Marie voit un enjeu central dans leur passage par la *Petite Ecole*. (Re)valoriser les enfants pour ce qu'ils sont et ce qu'il savent, notamment à travers tout leur bagage (expériences, linguistique, culturel), cela fait partie des priorités, car par la suite, à l'école traditionnelle ou dans la société, ce ne sera pas tout le temps le cas. Il faut donc trouver les outils, avec eux, qui leur permettent d'être en confiance, de mobiliser et reconnaître leurs savoirs. L'occasion pour les enseignantes - et le spectateur - de se nourrir aussi de la découverte de tous ces bagages culturels et linguistiques.

Marie et Juliette accompagnent les familles, souvent isolées et démunies face aux démarches administratives, dans la recherche de places et l'inscription des enfants dans les écoles bruxelloises. Depuis quelques mois, l'équipe s'est également agrandie pour mettre en place une école des devoirs, qui accueille les anciens élèves de l'école désormais dans le cursus scolaire ordinaire, ainsi que d'autres enfants du quartier. Les idées ne manquent pas pour faire évoluer la structure : recherche de fonds pour pérenniser le projet, collaboration avec un centre de santé mentale, résidences d'artistes en classe...

Dans cette course, nous vivons avec Marie et Juliette la fatigue, le manque de temps, de distance, de moyens, le manque de tout... Dans la créativité mais aussi face à l'adversité, l'histoire d'amitié qui lie les deux femmes est autant au cœur du film que la vie de l'école. Réunions, échanges autour des enfants, confidences... Une fois vide et calme, la salle de classe se prolonge en espace de recherche, de lecture, d'invention. L'occasion de prendre le temps d'une pause, d'une réflexion et d'un regard sur ce qu'elles ont créé, de voir ce qui grâce à elles existe, pour toujours, dans la vie des enfants.



# LE POINT DE VUE

Le film propose de nous plonger dans l'expérience de la démarche pédagogique, à travers l'observation de la vie de la classe. Il raconte le quotidien du groupe, ses apprentissages, ses difficultés, ses mises à l'épreuve et ses moments de magie. Marie et Juliette repensent sans relâche la forme et le fonctionnement de l'école. Cette-dernière s'adapte et se réinvente au rythme des départs et des arrivées des enfants. Combatives et créatives, elles nous invitent sur un terrain d'observation passionnant.

J'imagine un film qui nous plonge en immersion dans la classe, et par l'observation fine des situations, nous dévoile les enjeux qui s'y jouent. Sans avoir recours aux interviews ou à la voix-off explicative, le film doit pouvoir, à travers ses choix formels, provoquer l'attention, mobiliser la réflexion.

## SITUATIONS

Le film se construira à partir de situations diverses, observées dans la classe et en dehors. Il me faut trouver pour chacune d'entre elles une écriture cinématographique, qui permettra d'en révéler la force et d'en apprendre plus que ce qu'on en voit.

Au coeur de ces situations, bien évidemment, il y a d'abord les enfants. Ces enfants réfugiés, qui tentent de se reconstruire à travers l'apprentissage. Ces enfants, dont l'histoire est déjà lourde, et qui sont dans un mouvement de résilience permanent. A différents degrés, tous trouvent dans cette école des outils pour projeter plus sereinement leur vie, désormais ici.



Les enfants créent une relation inédite avec Marie et Juliette. Au travers de situations toujours en lien avec l'école et la recherche, je souhaite raconter leur combat à elles, leur courage et leur ténacité, et témoigner de l'initiative, qu'elles portent à bout de bras depuis le début. Il s'agit également de montrer l'autocritique dont elles sont capables, elles qui remettent en doute en permanence leurs choix, que cela se passe sereinement ou dans le conflit. Au-delà de tout ça, c'est une histoire d'amitié, profonde et inébranlable.

Les situations s'agencent toujours autour du lieu qu'est l'école, et qui témoigne de la nécessité de réinventer en permanence notre rapport à la pédagogie et aux enfants. Une école particulière, inscrite au cœur de Bruxelles, cette ville qui nous est familière et que les enfants doivent apprivoiser. Le film s'attachera donc à porter, lui aussi, un autre regard sur la ville, à travers la perception que les enfants en ont, tantôt riche et extraordinaire tantôt inconnue et anxiogène.

A mesure que j'observe, je me rends compte qu'à travers ces situations, c'est aussi et surtout l'impulsion créatrice de Marie et Juliette que je cherche à capter, à représenter à travers une forme cinématographique. Parce qu'elle me pose des questions sur ma propre implication dans ma vie, dans ma capacité à créer moi aussi du commun. Je souhaite que le film puisse faire partager avec le plus grand nombre cette action collective, sauvage, hors de toute institution, une action spontanée, qui s'organise en dehors des règles habituelles. Une expérience qui cherche, dans la création même du groupe et dans la confrontation de ses forces diverses, la preuve sans appel de notre condition commune et de la nécessité de nous rassembler, de nous nourrir les uns des autres et de construire ensemble.

## LANGAGES

L'école est à quelques rues de chez moi. Pourtant, y entrer c'est se plonger dans un ailleurs. Même si le français est la langue qu'on y enseigne, les sonorités variées des mots qui résonnent entre ces murs élargissent largement le champ de la communication. Dans ce même espace, on se parle en arabe, en domari, en peul... Les enseignantes sont alors de fait, elles aussi, en apprentissage permanent.

Il y a les mots, mais comment fait-on quand on n'a pas les mêmes ? Quand le langage parlé fait défaut, la communication se fait autrement. Il faut être attentif à d'autres choses, mieux se regarder pour se comprendre : les regards, les mains, les gestes et les postures. C'est ce que chacun doit apprendre à faire dans le groupe, et c'est en partie ce que le film va tenter de capter, en cherchant la beauté qui s'en dégage. Ce langage spécifique des images permettra de dépasser ce que d'habitude on attend des mots pour comprendre.

Les activités des enseignantes avec les enfants s'attachent souvent aux cinq sens. Cela rend propice les situations où l'on pourra observer les mains manipuler toutes sortes de choses et de matières, bien au-delà de la feuille et du crayon, et les corps bouger, danser, se travestir (danse, théâtre...) et raconter des histoires. Les enseignantes ne posent pas de question sur l'histoire de chacun. Elles en savent d'ailleurs peu. Ce qu'elles apprennent, c'est parfois par hasard, au détour d'une phrase anodine ou d'une réaction, dans le contenu d'un dessin, pendant un atelier théâtre... L'observation des détails est cruciale pour voir tout ce que donnent les enfants sans dire. Pour les comprendre, elles doivent y être en permanence attentives. Le film s'attachera à faire la même chose.

Dans *Killing Time*, mon film précédent, j'avais fait le choix de souligner ce que racontaient les corps sans dire un mot pour exprimer la douleur, le vague à l'âme des soldats rentrés d'Afghanistan. Dans le même esprit, je souhaite que la caméra ici aussi accompagne les corps et les regards, épouse les gestes, s'attache subtilement à tous ces détails que les enfants donnent et à l'image des enseignantes qui les observent avec tant de finesse, d'affection et de bienveillance.

## FILMER LE GROUPE

J'ai le désir de filmer un groupe pour la force d'évocation politique qu'il contient. J'ai l'envie de me projeter dans la force de l'union des êtres, de leurs interactions et initiatives communes. Sur cet aspect, je me sens dans la continuité de *Killing Time*, à travers lequel j'ai aussi voulu dessiner un portrait de groupe, celui de jeunes Marines de retour de la guerre. Ici, le groupe existe d'une toute autre manière, certes. Cependant, l'intérêt pour ce qui se dégage de l'ensemble me semble plus pertinent que l'évocation des parcours individuels, tout comme j'avais souhaité privilégier la figure du groupe, et dépasser l'anecdote particulière - si forte soit-elle - des soldats.

A la *Petite Ecole*, le groupe est multiforme, son nombre et ses membres varient au fil du temps. Il se démultiplie en plusieurs sous groupes, des groupes d'âge, parfois les enfants sans les adultes, parfois l'inverse. Si l'on décide d'accompagner plus en détails les avancées de Mohamed dans sa graphie, ou de suivre l'arrivée de Yara dans sa nouvelle école, ça n'est que pour parler au nom de ce que vivent tous les autres. Et si le film s'attache aux gestes précis d'Adoul qui peint, isolé un temps dans le cadre, il ne l'est jamais dans la pièce. Hors-champ, la présence des autres est constante. L'école est un lieu qui crée du commun, qui fait de l'ensemble. Le film s'attachera à faire de même.

## CADRES

Il ne s'agit pas tant d'offrir une école à ces enfants, mais bien de savoir quelle école leur proposer. A leurs yeux, le cadre social dans lequel ils doivent s'inscrire ici - et donc le cadre scolaire - peut être perçu comme violent, car inconnu et pas encore apprivoisé. Il leur est difficile d'y entrer. Cela nous rappelle à quel point il n'a rien de naturel. Alors, par où commencer, pour changer les choses, si ce n'est en questionnant précisément le cadre ? Le fait qu'ils soient à ce point-là en dehors, poussent les enseignantes à repenser sans cesse quel cadre proposer. Car il en faut un, ils l'attendent.



L'école devient un laboratoire, dans lequel les frontières habituelles bougent. Elle se dessine à l'horizontale, elle est un lieu où la parole et les besoins des enfants sont priorités en permanence. Plutôt que de se focaliser sur des acquis de lecture, d'écriture ou de calcul, les enseignantes tentent avant tout d'amener les enfants à écouter, regarder, délier leurs mains, manipuler. Et plutôt que de canaliser ou d'imposer, elles proposent. Dans la classe, on parle moins d'apprentissage que d'expériences en commun.

Et les enfants prennent possession du lieu. Ils y sont chez eux. Je souhaite mettre en avant la manière dont chacun occupe l'espace comme il l'entend. Ils s'y meuvent, dansent sans entrave, courent, s'embrassent ou se disputent. Marie et Juliette sont là pour superviser, accompagner. Pas besoin d'autorisation ni de surveillance. Après avoir choisi un bac d'activité, chacun s'installe où il le souhaite. Yara qui a décidé de peindre ce matin déchire elle-même la grande feuille du rouleau, la fixe au mur, enfile sa blouse préférée, mélange ses couleurs... Elle a désormais pris possession de cet espace comme du sien. Les choses sont naturelles.

Ce contexte particulier nous présente une relation prof-élève différente de nos références habituelles. Le rapport affectif que les enfants de la *Petite Ecole* nouent entre eux et avec les enseignantes est très fort, bien au-delà de ce qu'on imagine « convenable » dans une école traditionnelle. La beauté des échanges, la proximité des corps aussi, sont autant d'éléments passionnants à décrire à travers le film, pour questionner plus loin l'école et les rapports humains habituels qu'on y a établis.

Filmer cette proximité représente un enjeu. Comment s'approcher de ceux qu'on filme, sans s'interposer ? On a vu par le passé des films sur l'école, dans lesquels la distance s'impose. Il faut rester en dehors, ne pas s'immiscer dans la relation que le maître a avec ses élèves. Dans le cas de la *Petite Ecole*, nous avons la chance d'assister à un dispositif pédagogique, qui rompt avec ce rapport classique. Le mouvement permanent dans la classe, la multiplicité des activités simultanées, ainsi que les rapports affectifs qui se nouent nous offrent cette possibilité. Pour autant que ma place dans la classe - et celle de l'équipe - soit établie et devenue naturelle. J'y reviendrai.

## ESPACES

Le cadre de l'école délimitera pour l'essentiel le cadre du film. C'est essentiellement au sein des trois pièces qui la composent, ainsi que dans la petite cour arrière que nous allons observer le groupe. Plafonds hauts, mosaïques anciennes au sol, vieux parquet, ancien feu ouvert... Cette école a tout d'un intérieur bruxellois typique. La longue salle de classe centrale, inondée de lumière, donne sur le boulevard. C'est le lieu principal des activités. Une pièce intermédiaire fait office de bibliothèque, meublée de hautes étagères de livres et de jeux. Juste derrière, une petite salle dédiée à la peinture. A côté, la salle commune, munie d'une longue table pour partager la collation. Au fond, la toute petite cour. Une dernière porte : la cuisine, réservée aux adultes. Une sorte de salle des profs, refuge possible pour qui a besoin de souffler.



Ces enfants ne sont pas habitués à être « enfermés » des heures durant. Ce lieu peut donc, à leur arrivée, leur sembler oppressant. Mohamed, nouveau venu, n'arrive jamais à se poser, à se concentrer. Il tourne en rond, étouffe. Il perd son calme, est submergé par ses émotions. Au fil des semaines, en prenant ses repères, il est de plus en plus soulagé d'arriver le matin, heureux de réussir à se concentrer le temps d'avoir feuilleté toutes les pages d'un livre. On comprend à demi-mot que l'extérieur n'est pas sécurisant. La vie au foyer avec ses parents est difficile. La rue l'agresse. L'école devient le lieu où tous se sentent protégés, soutenus. La salle de classe devient une bulle protectrice, qu'on a parfois du mal à quitter. Elle devient un autre « chez-eux », notion cruciale dans leurs parcours de vie. Ces murs sont donc aussi garants d'une mise en confiance, et leur offrent un plaisir de l'habitude, du rituel des retrouvailles.

Les murs de la classe sont également un espace d'expression, de liberté. C'est là qu'on y trouve les dessins et les peintures, là qu'on archive les travaux du mois et qu'on observe les progrès notables des uns et des autres. Les lettres qu'on apprend à tracer, la carte du monde pour apprendre à voir d'où l'on vient et la route qu'on a fait jusqu'ici... Je souhaite vraiment souligner ce qui s'affiche sur les murs, ce qui s'y peint, sans oublier le grand tableau noir à l'ancienne vers lequel on se tourne pour apprendre à écrire la date.



L'école va par moments s'agrandir, comme pour rappeler que les murs sont destinés à s'ouvrir et non à se fermer. Et c'est sur Bruxelles qu'ils s'ouvrent. Les enseignantes ont à cœur de proposer aux enfants des activités extérieures, afin de prendre possession de la ville, de ses espaces naturels, mais aussi ses codes et sa géographie. Les sorties au parc sont fréquentes et donnent lieu à des récoltes diverses. On prolonge l'étude des arbres, des feuilles, des plantes. Elles deviennent supports et motifs. Parfois la sortie est plus lointaine, moins sécurisante à mesure qu'on s'éloigne des paysages familiers, une visite au musée par exemple. L'occasion de révéler l'importance que prennent Marie ou Juliette dans la vie de ces enfants, qui s'en remettent véritablement à elles.

Bruxelloises, toutes deux le sont. Et c'est véritablement dans la ville que s'inscrivent le projet et le film. Cette ville, elles l'aiment et la parcourent, la ratissent pour trouver les places dans les écoles. Elles accompagnent les enfants pour les inscriptions et pour leur premier jour d'école. Elles se retrouvent chez l'une ou chez l'autre, au parc ou au bistrot, rentrent ensemble en prolongeant la discussion... Mais le film ne s'attache pas à suivre leur univers intime, ni le leur ni celui des enfants. Quand la caméra sort de la classe, c'est toujours pour accompagner le groupe ou rester en contact avec la problématique de l'école.

## EN IMMERSION

Vouloir faire un film en immersion, c'est avant tout prendre le temps, de la rencontre, du repérage et du tournage. Comme pour mon film précédent, j'ai conscience que cet enjeu est crucial.

Il y a d'abord le temps de la relation, à mettre en place, avec les enseignantes, et avec les enfants. Marie et Juliette accueillent aujourd'hui ma présence, avec curiosité et grand intérêt. Comment ce projet de film va aussi leur être utile ? Elles me proposent pour l'heure de réfléchir ensemble à une manière d'inclure ma présence en classe sur le long terme, afin que le film s'y glisse progressivement. Nous avons lancé un travail de réflexion autour d'un possible atelier à mettre en place avec les enfants, autour de la question de l'image, du récit, de la fiction. Me voici donc invitée, dès ce mois d'avril, à participer à un premier séminaire de recherche avec elles.

A partir de cette expérience, j'espère tisser des liens de confiance tels que ma présence devienne suffisamment naturelle pour tous, pour pouvoir observer la classe sous toutes ses facettes, à l'intérieur, puis dans la ville. Observer la pertinence de ce qui se joue au-delà des mots. Eprouver par moi-même ce qui traverse les enfants, les enseignantes. Mieux les connaître, elles aussi, et leur permettre de mieux me connaître moi. Sans cet échange, rien ne se fera, car je sais combien c'est la qualité de notre relation qui rendra le film possible. C'est cela aussi qui permettra, une fois venu le temps du tournage, la proximité de la caméra aux corps.

Ce sont toutes ces pistes de travail qu'il faut mener de front pour pouvoir développer une écriture juste et adaptée, pour être capable de distinguer les scènes pertinentes des aspects plus quelconques du quotidien. Dévoiler les moments charnières de la vie de l'école, pour éviter le déjà-vu. Prendre le temps de comprendre pour pouvoir anticiper. Tout cela me permettra d'écrire un film cohérent, épousant la tentative des enseignantes, au sens que lui donne Fernand Deligny et à laquelle elles se réfèrent. Elles, qui cherchent en permanence, face à cet irrésolu fondamental qu'est l'expérience de la vie, de l'aléatoire du réel.

# ETAT D'AVANCEMENT

Je vois Marie et Juliette régulièrement. Nous dialoguons beaucoup, et cela m'aide à affiner ma recherche et le travail de documentation sur le sujet. Le fait de participer à un séminaire de réflexion autour des outils pédagogiques qu'elles cherchent à mettre en place me permet d'entrer au cœur des réflexions qui les animent et de percevoir aussi les dynamiques de groupe, entre elles et avec les autres intervenants de l'école.

La prochaine étape est de pouvoir passer plus de temps, en classe. Même si la période de tournage effective que j'imagine ne se lancera pas avant le cours de l'année prochaine, je souhaite durant les deux mois qui viennent (mai et juin 2017) passer du temps dans la classe, afin de voir plus précisément ce qui y est en jeu, et à travers quelle écriture cinématographique les situations vont pouvoir apparaître. J'imagine également dans ce temps-là amorcer des repérages filmés, qui seront un support de discussion, notamment avec le chef-opérateur Colin Lévêque, qui a travaillé sur *Killing Time*, et qui a accepté de me suivre sur ce nouveau projet. Nous avons tous deux à cœur de chercher une forme pertinente, à la hauteur du sujet.

Je souhaite profiter de l'été pour avancer l'écriture d'un dossier de production, qui sera étayé pendant l'automne. Au cours des premiers mois de l'année scolaire, je travaillerai à ce que ma présence devienne habituelle pour les enfants. Pour ce faire, plusieurs pistes sont en réflexion avec Marie et Juliette, notamment le projet d'atelier dont j'ai parlé plus haut. Une fois cette confiance et cette habitude établies, il sera temps d'intégrer progressivement l'équipe du film (chef-opérateur et ingénieur du son).

Je profiterai de la rentrée de janvier, avec l'arrivée probable de nouveaux élèves, pour entamer le tournage à proprement parler. Ce-dernier s'étalera sur les mois qui suivront, et ce jusqu'au mois de juin. Je pense avoir besoin de cette fenêtre de travail pour pouvoir engranger une matière qui s'étale dans le temps. Temps nécessaire pour relater la diversité des situations, l'évolution des relations et des comportements, et pour se laisser la chance de couvrir des événements clés de l'année scolaire.

Le film étant tourné à Bruxelles, il m'a semblé naturel de proposer aux producteurs qui m'avaient accompagné en Belgique pour *Killing Time*, les Productions du Verger, de produire *La Petite Ecole*. La collaboration avec Joachim Thôme et Jérôme Laffont, s'était très bien passée et nous avons eu envie repartir ensemble dans cette aventure. A ce stade de production, nous avons des demandes d'aide à l'écriture en cours ici à Bruxelles. Concernant la France, des recherches de coproduction sont en cours.

L'octroi de la Bourse Brouillon d'un Rêve me permettrait de pouvoir dégager le temps nécessaire à l'écriture et à la préparation, qui pour ce film s'étale vraiment sur plusieurs mois. Valoriser ce travail préparatoire et pouvoir m'y consacrer pleinement, passer du temps en classe et avec les enseignantes, sans avoir à mener de front une autre activité professionnelle rémunérée. Le budget permettra également de louer le matériel nécessaire aux repérages, en amont des aides à la production, que nous demanderons l'an prochain.

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve Documentaire janvier

Date d'envoi : vendredi 20 septembre 2019 16:08

Titre de l'œuvre Yarmouk, Journal d'un assiégé

Durée de l'œuvre 01:30:00

Résumé Je suis né à Yarmouk, petite agglomération de la banlieue de Damas en Syrie, qui a abrité un camp de réfugiés palestiniens de 1948 à 2018. Le régime de Bachar Al-Assad, qui y voyait un refuge de rebelles et un noyau de résistance, décida en 2013 de l'assiéger : encerclant le camp, il interdit le passage de quoi que ce soit. Privé de nourriture, de médicaments, d'électricité, d'eau, Yarmouk se retrouve coupé du reste du monde. Raconté de l'intérieur, à partir d'images filmées entre 2011 et 2018.

Genre de l'œuvre Essai cinématographique

URL vers les éléments  
visuels/sonores



Mot de passe



Projet soutenu par le CNC Non

Civilité et prénom nom des  
auteurs Monsieur Abdullah Alkhatib

Représentation auteur(e) Non

Société de production Films de Force Majeure

Ancien lauréat - Délai de  
carence respecté n'a jamais été lauréat



# *Yarmouk, Journal d'un assiégé*

Un film écrit et réalisé par Abdallah Al-Khatib



## *Sommaire*

Présentation du projet	1
Synopsis	2
Note d'intention	3
Éléments visuels	9
Avancement du projet	10



# *Mesdames, Messieurs les membres du jury,*

*« Le siège est un long emprisonnement, fait d'attente et d'ennui, qui ne pose pas de limites aussi claires que les barreaux d'une prison : il s'étale comme un désert écrasé de chaleur en plein été. Le siège est un chemin qui conduit à la folie et au suicide, et le seul moyen d'en réchapper, c'est de trouver une idée qui vaille la peine de vivre. »*

J'ai écrit ces phrases un jour, au tout début du siège de Yarmouk, sans me rendre compte que je formulais une de mes motivations les plus importantes pour documenter les événements, et au bout du compte, faire un film à partir de ces archives accumulées au fil des années. Il s'agissait pour moi de documenter les effets du siège sur les habitants, à la fois au niveau psychologique et social : comment cela transforme la nature humaine, bouleverse nos vies, projette celles et ceux qui le vivent loin de leurs vies ordinaires, dans des réalités plus dures et plus brutales.

Je suis loin d'être la seule personne à avoir pris une caméra et arpenté les rues du camp. En revanche, j'étais une des rares à refuser de faire circuler ces images sur Internet ou dans les médias sans un texte et un point de vue permettant de contextualiser les histoires que je filmais. C'est pourquoi j'accorde beaucoup d'importance à l'écriture de ce projet et à la voix-off qui assurera ce rôle dans le film.

Je pense à ce film depuis six ans. Durant ces six années, j'ai moi aussi vécu le siège, la guerre, les déplacements, ce qui m'a empêché de trouver le temps et les ressources pour transformer mes rushes en un film. Il fallait aussi l'énergie mentale et le recul, sans doute, pour voir comment un film pouvait émerger de ces images d'abord conçues comme une documentation. J'ai fini par comprendre que ce serait un film d'archives, porté par mon point de vue, subjectif et assumé, dans la mesure où j'en serais le narrateur. Un documentaire simple, sobre, développé uniquement à partir d'une caméra, de sensations, et d'une motivation vitale. Ce film est ma modeste tentative pour loger le souvenir du camp de Yarmouk dans la conscience du monde. Ce film, d'une certaine manière, est une cicatrice.

Ma grand-mère m'a dit un jour : *« Si tu cesses de te souvenir des morts, si tu ne continues pas à parler d'eux, ils meurent une deuxième fois. »* C'est donc aussi pour que les amis que j'ai perdus pendant la guerre et le siège ne meurent pas une deuxième fois que je veux faire ce film. Pour qu'on se souvienne d'eux : comment vivaient les gens de Yarmouk, ce qu'ils firent durant le siège, combien ont perdu la vie à Yarmouk, ou torturés à mort dans les prisons du régime syrien, ou assassinés par l'État Islamique.

Les gens qu'on a assassinés à Yarmouk ne sont pas seulement des nombres fugaces accompagnant des images de famine, de bombardement, ou de victimes de sniper. Ce sont des gens. Avec des noms, des histoires, des vies privées, des espoirs, des désirs et des aspirations.

Je ne m'en cache pas, ce film est aussi un moyen de retrouver une stabilité psychologique que j'ai perdue pendant la guerre. C'est un moyen de protéger ma mémoire de l'oubli. Et mon esprit, de la folie.

Enfin, ce film est bref message des habitants du camp de Yarmouk, au sud de Damas, capitale de la Syrie. Ils ont résisté au siège jusqu'à la fin. Et ils n'ont pas disparu avec lui.

Je vous souhaite une excellente lecture, et vous adresse mes salutations respectueuses.

***Abdallah Al-Khatib***

# Synopsis

Yarmouk, une petite agglomération dans la banlieue sud de Damas en Syrie, a abrité un camp de réfugiés palestiniens de 1948 à 2018.

Dès le début de la révolution syrienne en 2011, il fit l'objet de bombardements ordonnés par le régime de Bachar Al-Assad, qui y voyait un refuge de rebelles et un noyau de résistance. Ces bombardements étaient toutefois limités par la résonance internationale de la question palestinienne.

C'est pourquoi, en 2013, le régime changea de stratégie et mit en place un siège : il encercla le camp et interdit de façon de plus en plus radicale le passage de qui que ce soit et de quoi que ce soit. Dans un sens comme dans l'autre. Progressivement privé de nourriture, de médicaments, d'électricité, d'eau, Yarmouk se retrouva coupé du reste du monde.

En 2015, le camp tombe sous le contrôle de l'État Islamique, avec l'accord tacite du régime syrien. Celui-ci finira par le détruire complètement en 2018 avec l'aide de la Russie.

Au fil de ces événements, les habitants du camp en ont été chassés, déplacés de force vers d'autres régions de la Syrie ou fuyant vers l'étranger.

\*

Je m'appelle Abdallah Al-Khatib, et je suis né à Yarmouk en 1989. J'y ai vécu jusqu'à mon expulsion par l'État islamique (Daesh) en 2015, puis mon exil (forcé par le régime syrien) vers l'Allemagne en 2018. Entretemps, j'étais parvenu à rester à la périphérie du camp.

Entre 2011 et 2015, j'ai documenté la vie quotidienne du camp, en particulier pendant le siège. Ses habitants qui, devenus activistes par la force des choses, se mobilisaient pour faire face aux bombardements, aux déplacements forcés, et surtout à la faim, en leur opposant l'agriculture, le travail social, les études, la musique, le théâtre, l'amour et la joie. Avec pour but principal d'aider les enfants et les personnes âgées à supporter la situation.

Le film s'appuiera en particulier sur 3 personnages : moi-même, ma mère Oum Mahmoud, et le vieil Abu Rafat. Trois personnalités différentes, de trois générations différentes, dont les vies ont été irrémédiablement transformées par la guerre et le siège.

De femme au foyer mère de 6 enfants, Oum Mahmoud est devenue assistante sociale et infirmière ; de professeur d'anglais, Abu Rafat est devenu porte-parole officiel des habitants de Yarmouk ; quant à moi, d'employé de l'ONU, je suis devenu photographe, documentariste, animateur pour enfants.

À partir de ces personnages, le film racontera, de l'intérieur, l'expérience du siège. Quatre années de vie à Yarmouk, que je tâcherai de raconter avec le plus de justesse et d'humanité possible.

# *Note d'intention*

## **A PROPOS DE YARMOUK**

Certains ont appelé le camp de Yarmouk la capitale de la diaspora palestinienne. C'est que ce prétendu camp, qui s'étendait au sud de la capitale syrienne, Damas, ne se résumait pas à des tentes (ni, plus tard, à des pierres). Yarmouk était et reste aussi une idée, aussi résistante à l'explication qu'à la mort. L'introduction du film tentera néanmoins de la faire comprendre aux spectateurs.

Avant la révolution, le camp de Yarmouk était un lieu de créativité et d'amour, une sorte de réservoir d'énergie humaine. La plus grande concentration de Palestiniens en dehors de la Palestine.

À partir de 2011, avec le début de la révolution syrienne, le camp a servi de refuge à des milliers de Syriens déplacés, dont de nombreux activistes et des membres de l'Armée Syrienne Libre. En 2012, le régime syrien s'est alors mis à bombarder le camp à l'aide de ses tristement célèbres « MiG »<sup>1</sup>, puis a mis en place un siège particulièrement dur à l'encontre de ce qui restait d'habitants dans le camp.

Le siège dura trois ans et demi, avant que le camp soit envahi par l'État Islamique en 2015, et la majorité des habitants chassée hors du camp, vers la Ghouta orientale, à l'est de la capitale, sans que le régime syrien intervienne. En 2018, avec l'appui des forces russes, le régime syrien a mené une campagne de bombardements particulièrement destructeurs, chassant l'État Islamique tout en achevant de détruire complètement le camp.

Aujourd'hui, le camp est un amoncellement de gravats et de rêves brisés, les rêves de ses habitants bombardés, assiégés, et déplacés, alors qu'ils considéraient le camp comme leur deuxième patrie.

Car pour moi, Abdallah Al-Khatib, comme pour la plupart de celles et ceux qui vivaient à Yarmouk, le camp était la Palestine jusqu'au retour de la Palestine. Il était notre « petite Palestine ».

## **AU CŒUR DU FILM : LE SIÈGE, OU LA FAIM COMME ARME DE GUERRE**

À ce titre, il faut comprendre que Yarmouk avait un statut très particulier en Syrie, ce qui empêchait le régime de Bachar Al-Assad de traiter le camp avec la même impunité que d'autres zones en Syrie : d'une part, Yarmouk a longtemps été le « gage » que la Syrie prenait position au sein du monde arabe sur la question israélo-palestinienne ; d'autre part, la cause palestinienne bénéficiait d'une attention internationale dont le régime ne pouvait faire abstraction. Il fallait donc une stratégie plus silencieuse et progressive pour venir à bout de celles et ceux qui avaient choisi de rester à Yarmouk en dépit des bombardements. Ainsi vint l'idée d'imposer un siège destiné à les affamer.

---

1. Avions de chasse utilisés par l'armée du régime syrien. Le mot est entré dans le langage courant des Syriens. (NdT)

Peut-être que le siège débuta lorsque toutes les routes furent bloquées, et tout accès au camp interdit. À moins que ce ne soit lorsque les boulangeries et les magasins furent contraints de fermer, et que disparurent de Yarmouk toute nourriture et tout médicament. Difficile à dire car au début, en dépit du bon sens, tout cela ne semblait guère empêcher les gens de continuer à vivre leur vie au quotidien. Comme si ces mesures draconiennes n'étaient pas vraiment dirigées contre nous. Tous les matins, on se mettait tranquillement en route, obligé de se rendre à l'extérieur du camp pour obtenir les cinq portions de pain plat réglementaires et la portion de légumes autorisée par foyer (un à deux kilos).

Avant de pouvoir passer le poste de contrôle (ou checkpoint), on devait subir un exercice d'humiliation imposé par les gardes, qui étaient tous masqués. On avait fini par surnommer ce checkpoint, symboliquement et ironiquement, le « Rafah Crossing Number 2 »<sup>2</sup>.

Cela continua ainsi pendant quelques mois. Jusqu'au premier jour de Ramadan 2013.

Ce jour-là, comme à l'accoutumée, les chefs de famille étaient sortis du camp pour aller acheter de la nourriture. Sauf que cette fois, les services de sécurité du checkpoint leur interdirent de revenir dans le camp. Un décret avait été promulgué : le camp devait être intégralement fermé. Aucune exception ne serait tolérée. Il était également interdit de faire entrer le moindre aliment, le moindre médicament.

Les hommes (dont mon père) et les femmes restés coincés à l'extérieur supplièrent en vain. Ils ne réussirent pas à convaincre « Rafah Crossing Number 2 » de laisser entrer qui que ce soit. Certains avaient laissé leurs enfants seuls dans le camp, le temps d'aller chercher de la nourriture à l'extérieur.

Le jour suivant, l'électricité et l'eau furent coupées. Le camp était désormais coupé du reste du monde. À l'intérieur se trouvaient 30 000 personnes, pour la plupart des personnes âgées et des enfants.

Et c'est ainsi que, parce qu'un fonctionnaire du régime en avait promulgué le décret, le camp de Yarmouk se transforma. D'une petite ville civilisée, respirant le même air que la Damas de l'époque, il devint un territoire isolé et flottant hors du temps. Peu à peu, les besoins vitaux les plus basiques des habitants les renvoyèrent à une époque antérieure au Moyen Âge. Avant le décret, j'étais un étudiant en sociologie travaillant sur les sociétés post-modernes. Avec le décret, je suis devenu au contraire un témoin de l'effondrement d'une société.

Pour les gens de Yarmouk, le mot « siège » se mit à revêtir un nouveau sens symbolique. D'une certaine manière, il désignait à présent le fait d'être détaché de la réalité. Petit à petit, les gens cessèrent de parler du renversement du régime et de la construction du monde nouveau. On ne pensait plus aux maisons détruites, aux foyers perdus. À la place, tout le monde ne parlait que d'une seule chose, y mettant toute sa certitude et sa conviction : nous vaincrions le siège. Comme s'il s'agissait de vaincre une créature mythologique nommée « Le Siège ». Et peut-être s'agissait-il effectivement de cela.

J'étais aussi optimiste et enthousiaste que les autres. Au début du siège, je répétais souvent ce vers fameux de Mahmoud Darwich : « *Assiège ton siège de folie, de folie, et de folie* »<sup>3</sup>. Je devais réaliser plus tard que cette folie serait bien plus qu'une métaphore. Une distance de plus en plus grande se creusait chaque jour entre nous et la réalité tangible. Et la folie, à chaque fois, remplissait ce vide symbolique.

Quelque chose en moi s'était persuadé que notre victoire sur le siège constituerait une révision symbolique de l'histoire. Qu'il ne s'agissait pas que de Yarmouk. Que ce siège prolongeait ceux de Tel

2. Référence au check-point entre l'Égypte et la Bande de Gaza. (NdT)

3. Poème de Mahmoud Darwich sur le siège de Beyrouth de 1982, *Eloge de l'ombre haute*, que l'on peut trouver dans *Nous choisirons Sophocle et autres poèmes* (Actes Sud, trad. Elias Sanbar). (NdT)

al-Zaatar<sup>4</sup> et de Beyrouth<sup>5</sup>. Un peu comme ces anciens du Camp qui, 60 ans plus tôt, avaient déjà été forcés de quitter la Palestine lors de la « Nakba »<sup>6</sup>, et qui annoncèrent spontanément que, quoi qu'il arrive, ils refuseraient de quitter Yarmouk. Pour eux, le camp était devenu leur « Petite Palestine », en attendant le retour en Palestine.

C'est ainsi que s'est constitué le langage symbolique des habitants du camp afin de résister au siège. Tous les moyens étaient bons pour narguer l'ennemi. On alla jusqu'à organiser des tournois de foot alors même que les gens s'évanouissaient de faim. Comme si le plus important était d'ignorer ostentatoirement la mort, de refuser de pleurer devant son ennemi. En réponse, le régime syrien déposait des corbeilles pleines de pain, juste devant l'entrée, à l'extérieur du camp. Un acte d'un sadisme incroyable face aux efforts que celles et de ceux de l'intérieur mettaient à conserver une forme de joie.

Toutes les images qu'avaient fait naître dans mon imagination les récits des camps de Tel al-Zaatar et de Beyrouth prenaient vie sous mes yeux, à Yarmouk. Les chiens affamés qui se mirent à manger les chats. Les hommes qui commencèrent à chasser les chiens et les chats pour se nourrir. La nuit, les cris des enfants affamés nous empêchaient de dormir. Les gens quittaient parfois leurs maisons, furieux, fuyant la faim, seuls ou en groupe, pour aller là où se tenait jadis le marché aux légumes. On pouvait les voir déambuler dans ces rues aujourd'hui vides, voûtées, affaiblis par la faim, hantés par le souvenir de l'époque où elles débordaient de nourriture.

On peut fuir un missile, se cacher dans un abri anti-aérien. Mais on ne peut pas fuir la faim. Il n'y a pas d'abri pour ça.

Alors les habitants se mirent à cueillir des herbes comestibles. À cuisiner les cactus. Car le siège vous forcera à manger n'importe quoi : du cactus, du pain pourri, l'herbe du bétail, l'herbe que même le bétail refuse de manger. Vous apprendrez à éviter de marcher sur quoi que ce soit ; car, qui sait, vous pourriez avoir à le manger dans quelques jours.

Au cours du siège, il m'est souvent arrivé de penser que nous avions touché le fond. Quelle surprise de découvrir que le jour suivant pouvait être encore pire. La mort devint une de nos visiteuses les plus assidues, et aller au cimetière, un rituel quotidien auquel les habitants du camp s'étaient habitués. Chacun pensait qu'il serait celui qui mourrait le lendemain.

Le siège devint le fidèle compagnon des habitants. Au point qu'ils cessèrent de se demander comment s'en débarrasser. Ou si c'était simplement possible. Chacun apprit à faire avec le siège. Comme s'ils coexistaient avec lui. Nul ne savait que, ce faisant, ils lui résistaient – chacun à leur manière.

C'est cette expérience du siège, et en particulier de la faim, qui sera au cœur du film.

Pour éviter tout chantage à l'émotion, toute victimisation, et encore pire, toute excitation d'une curiosité malsaine, je veux traiter ce sujet avec une forme de simplicité, d'attention, de douceur et de frontalité visant à mettre en valeur la persistance de la vie et la dignité des gens de Yarmouk.

---

4. En 1976, l'armée et des milices libanaise assiègent puis perpètrent un massacre dans un camp de réfugiés palestiniens au nord-est de Beyrouth, avec l'appui du régime syrien. (NdT)

5. Siège mené par les forces israéliennes dans le cadre de l'invasion du Liban en 1982. (NdT)

6. Nom que les Palestiniens donnent à l'exode de la population arabe palestinienne de 1948 suite à la création de l'État d'Israël. En arabe, « Nakba » signifie « Catastrophe ». (NdT)

## UNE VOLONTE DE VIE ET DE DIGNITE

Il faut dire que personne ne songeait pas à ce qu'au 21<sup>e</sup> siècle, on puisse encore utiliser la faim comme principale arme de guerre. Il y eut au départ de la surprise et de l'émotion. Et de ce fait, les médias accordèrent beaucoup d'attention au sort des civils assiégés à l'intérieur du camp et s'effondrant de faim les uns après les autres. Mais le lent et pénible passage du temps fit son ouvrage : l'attention médiatique s'est tarie, et le regard du monde « civilisé », détourné de Yarmouk.

Mais l'histoire que je veux raconter ne s'arrête pas à celle d'un camp où tous les droits humains ont été violés, où l'eau est devenue la rançon de la pluie creusant des cavités dans le sol, où le mot « repas » a fini par désigner quelques grains de riz et de blé récupérés au fond d'un pot. Ce film n'est pas qu'une chronique quotidienne d'êtres humains mis à nu par la faim. C'est aussi et surtout le témoignage d'une volonté fondamentale de vie et de dignité, envers et contre tout.

On a souvent eu tendance à réduire les habitants du camp à de simples chiffres, ou à les représenter comme des victimes se rendant peu à peu face à la machine de mort qui les assiégeait. C'est pourtant à l'inverse que se comportèrent la majorité des gens de Yarmouk : ils ne se sont pas rendus, n'ont jamais renoncé face au siège. Ils continuaient d'avoir leur vie privée, leurs joies et leurs contrariétés, leurs éclats de rire et leurs disputes. Ils ont refusé d'abandonner leurs espoirs et leurs rêves, jusqu'à la fin.

C'est pourquoi il est important que le film, au lieu d'adopter le ton historique d'une chronique de guerre, se concentre plutôt sur le quotidien de gens ordinaires, hommes et femmes.

## LES PERSONNAGES

Parmi eux, je vois trois personnages principaux : ma mère Oum Mahmoud, Abu Rafat, et moi-même. J'ajoute à cela les enfants du camp, qui formeront une sorte de personnage collectif, très présent et palpable, mais sans que l'un d'eux s'impose par rapport aux autres. Je ne pense pas que cette individualisation-là soit souhaitable, ni même possible.

**Ma mère, Oum Mahmoud**, a été brusquement séparée de son mari par le siège : passé à l'extérieur pour trouver de la nourriture, il fit partie de ceux à qui on interdit de rentrer dans le camp, avant d'être arrêté. Avant le siège, comme beaucoup d'autres femmes, ma mère était femme au foyer. Elle ne voulait rien d'autre qu'élever et éduquer ses six enfants. Mais tout à coup, sa vie a pris une toute autre tournure.



Elle a d'abord été Oum Mahmoud l'infirmière. Celle qui se levait chaque matin pour faire la tournée des blessés du camp, leur apportant son humour mais surtout de la nourriture et des mé-

dicaments tant que ce fut encore possible. Face au siège qui visait à anéantir toutes relations sociales, ma mère et les femmes du camp qui s'étaient mises à travailler faisaient office de béliers symboliques contre le siège. C'était la première fois que les gens voyaient à quel point elles étaient fortes. Malgré le poids du patriarcat, elles disaient et faisaient tout ce qu'elles voulaient, sans la moindre crainte ni timidité. Par exemple, ma mère n'a pas hésité face à la pression sociale lorsqu'elle a dû se mettre à la moto pour parcourir le camp et s'occuper des personnes âgées disséminées un peu partout à Yarmouk.

Car, assez vite, elle eut l'idée de créer une organisation prenant soin des personnes âgées du camp, les survivants de la génération de la Nakba, expulsés de Palestine 70 ans plus tôt. Les anciens avaient ce don incroyable de donner espoir, et refusèrent obstinément de quitter leur maison du camp de Yarmouk. Ils avaient retenu cette leçon amère : ceux qui quittent leur maison ne peuvent jamais y revenir.

**Abu Rafat** était l'un d'entre eux. Il faisait partie de ces personnes capables de vous faire rire et pleurer en même temps. Il avait traversé la Nakba, la Naksa<sup>7</sup>, le siège de Beyrouth, et toutes les tempêtes qui s'étaient abattues sur plusieurs générations de Palestiniens et de Palestiniennes. Portant en lui les strates de ces différentes époques révolues, Abu Rafat était la concentration de tout ce qu'être un réfugié palestinien avait pu signifier au fil des décennies. Il était aussi un des rares visages rayonnant de promesses de vie et de joie dans les ténèbres mortifères qui recouvraient peu à peu l'entièreté du camp. Avec Abu Rafat, on riait jusqu'à en pleurer, et on pleurait jusqu'à en rire.



**Quant à moi, Abdallah Al-Khatib**, il ne s'est pas passé un jour sans que je ne songe à terminer mes études de sociologie et obtenir mon diplôme universitaire. Quand la révolution et ses espoirs ont surgi, jamais je n'aurais pensé que j'aurais par la suite tant de rôles différents à assumer : agriculteur, professeur de philosophie, clown, citoyen journaliste, photographe et documentariste.

Ce dernier rôle vint à moi le jour où mon ami Hassan, réalisateur et metteur en scène de théâtre, fut arrêté au checkpoint séparant Yarmouk de Damas,

puis torturé à mort par le régime<sup>8</sup>. Je ne pouvais faire autrement qu'utiliser sa caméra à mon tour : avant de mourir, il l'avait mise en lieu sûr, chez moi. J'ai donc décidé de reprendre le flambeau et de continuer ce qu'il avait commencé : filmer et documenter la vie dans le camp en temps de siège.

7. Nom que les Arabes donnent au nouvel exode d'environ 300 000 Palestiniens en 1967 suite à la victoire israélienne à l'issue de la guerre des Six Jours. Mot arabe signifiant « défaite ». (NdT)

8. Hassan est par ailleurs un des personnages principaux du film d'Axel Salvatori-Sinz, *Les Chebabs de Yarmouk*. Il joue également un rôle important dans *194. Us, Children of the Camp* de Samer Samaleh.

C'était comme si on m'avait confié une mission sacrée : documenter les épreuves des gens de Yarmouk, leur douleur, leur faim, leur humiliation, et leur peur. Filmer la façon dont leur désir de liberté s'est peu à peu transformé en désir de pain, puis en désir d'une tranche de pain.

Le siège m'a appris à filmer et à écrire dans le but d'enregistrer la situation et la souffrance des habitants de Yarmouk. Filmer le jour, écrire la nuit : tel était mon devoir afin de ne rien perdre de ces épreuves. C'était en même temps mon moyen à moi pour ne pas perdre la raison.

Le siège m'a fait porter un masque de clown pour faire rire **les enfants du camp**, mais aussi pour pouvoir apprendre d'eux la merveilleuse spontanéité de la vie que j'étais chaque jour sur le point d'oublier. Au fil des jours sans fin, le siège drainait votre visage de tout optimisme et lui substituait le désespoir. Devenu un « grincheux », vous piquiez des colères pour les choses les plus insignifiantes. À ce stade, le seule antidote était d'aller en vitesse là où se retrouvaient des enfants pour jouer, et observer leur rire, la façon dont ils se moquaient du siège. Les filmer et vous filmer vous-mêmes avec eux ; rire avec eux et les laisser rire de vous ; puis rentrer chez vous et vous écrier « Soyons optimistes ! »

Sans se faire d'illusion pour autant : une bonne partie de rigolade ne rassasie pas un enfant. Elle ne le garde pas en vie. La bonne humeur calme la faim, la tient en respect... mais elle ne parviendra jamais à la réduire au silence. La seule chose qui puisse apaiser un enfant affamé, c'est la nourriture.

## DES PARENTHÈSES INATTENDUES

Le siège donnait parfois lieu à des phénomènes contradictoires, des parenthèses inattendues qui ponctueront le film. Par exemple, le taux de mariage augmenta de façon apparemment illogique étant donné le contexte. Mais, pour les gens ordinaires de Yarmouk, le mariage était devenu une façon d'exprimer leur désir de vivre face à la mort qui les encerclait. En secret, le mariage exprimait sans doute aussi le désir secret des hommes et des femmes assiégés de rassembler les pertes et les déceptions quotidiennes et de les enterrer ensemble sous un lit d'amour.

Le film montrera aussi des soirées passées à chanter et à danser, chaque fois dans une maison différente, entre deux bombardements, deux faims, deux morts. Il montrera également le piano de Yarmouk, que nous avons monté sur roues et fait circuler dans le camp, accompagné d'un groupe de jeunes gens chantant, jouant et filmant dès que la destruction marquait une pause. Des images que nous mettions ensuite sur YouTube dans l'espoir que le monde regarderait et écouterait. Que cela puisse contribuer à mettre fin au siège. À nous empêcher de mourir. Mais rien de tout cela n'arriva.

Le film sera comme un voyage à travers les contradictions des celles et ceux qui ont fait tout leur possible pour résister au siège. Certains par obligation morale, d'autres par simple instinct de survie. Le film tentera ainsi de révéler la véritable lutte qui se joue sans cesse dans la vie des assiégés : entre la vie et la mort, entre son propre intérêt et celui de la communauté, entre la reddition et la résistance.

Pour cette raison, le film montrera aussi les personnages dans leur intimité et dans leur quotidien dans les ruelles étroites de Yarmouk. La caméra faisant alors office de microscope révélant les changements qui ont bouleversé en profondeur la vie des personnages du film.

## LA FIN DE YARMOUK

Le film se terminera sur la fin du siège et le déplacement forcé des habitants du camp en 2018.

Le 1er avril 2015, l'État Islamique avait pris le contrôle du camp, gardant certains des habitants à l'intérieur (ma mère par exemple), expulsant les autres à l'extérieur. La plupart (dont moi-même) demeura cependant aux portes du camp.

En mai 2018, le régime syrien et son allié russe ont lancé une offensive afin de chasser du camp l'État Islamique, pouvant ainsi compter sur le plein assentiment de la communauté internationale. L'affrontement fut d'une violence extrême, et ne cessa que lorsque le camp de Yarmouk fut complètement détruit. Des dizaines d'innocents furent tués. Les autres furent déplacés dans diverses régions de Syrie.

Ma mère est partie pour Yalda, en banlieue de Damas, après que son ami Abu Khalid, conducteur d'ambulance, a été tué. Pendant ce temps, les combattants de l'État Islamique étaient escortés à Sweida, dans le sud de la Syrie, dans des bus climatisés affrétés par le régime d'Al Assad.

Quant à moi, j'ai fait partie des nombreuses personnes déplacées du sud de Damas et escortées par la police militaire russe jusque dans le nord de la Syrie. J'ai ensuite poursuivi mon chemin jusqu'en Turquie. Mon voyage s'est terminé dans un camp de réfugiés en Allemagne, puis dans la ville de Munich, exilé de ma terre et de ma langue, et d'où j'écris ces brèves notes.

Il y a peu, ma mère m'a rejoint en Allemagne.

Abu Rafat, lui, est toujours à ce jour aux portes de ce qui fut le Camp de Yarmouk.

## *Éléments visuels*

*Un échantillon de ce qui a été filmé à Yarmouk est proposé ci-dessous. Il y a 5 parties (clicables sur la page Vimeo) :*

- 1. Les trois personnages principaux*
- 2. Premiers bombardements de Yarmouk*
- 3. Le début du siège*
- 4. Le « checkpoint de la mort » entre Damas et Yarmouk*
- 5. Le siège se durcit (c'est la partie la plus longue, principalement consacrée à la faim)*

**Lien :** 

**Mot de passe :** 

# *État d'avancement du projet*

Avec le soutien de [Bidayyat for Audiovisual Arts](#) (lien vers la plateforme basée au Liban et dirigée par le producteur et réalisateur syrien Mohammad Ali Atassi), j'ai pu exfiltrer les centaines d'heures de rushes issues de mon travail de documentation filmée pendant le siège de Yarmouk.

J'ai déjà effectué un long travail de dérushage, de classification, de regroupement, avec une première monteuse pendant 6 mois (Raya Yamisha, en Turquie et au Liban), puis avec le monteur franco-syrien Qutaiba Barhamji (en Allemagne). Nous sommes encore loin d'une continuité narrative, mais grâce à ce travail j'ai pu prendre le recul nécessaire et cela m'a permis d'écrire le présent dossier, qui existe également sous une forme plus longue (incluant une continuité narrative et un début de voix-off).

Traduit en anglais (car j'écris en arabe), ce dossier a été envoyé à plusieurs financeurs internationaux par Bidayyat. Nous attendons les réponses actuellement. Entretemps, Bidayyat a obtenu deux aides de la part du Doha Film Institute et de l'AFAC (Liban), mais elles sont pas encore débloquées.

Début 2019, [Films de Force Majeure](#) s'est engagé pour coproduire le film en France. Jean-Laurent Csinidis a traduit ce dossier en français, et il a été déposé auprès du CNC (FAI, aide à l'écriture) et de la Scam. Pour la première fois, nous nous sommes rencontrés à quatre cet été en Allemagne, Ali, Qutaiba, Jean-Laurent et moi-même, pour concrétiser cette collaboration.

\*

Mon objectif principal pour la suite est **l'écriture de la voix-off**, qui sera un élément déterminant du film, en termes narratifs et artistiques. Cette voix-off sera celle d'un narrateur (moi-même) et offrira une continuité à travers la myriade d'événements et de micro-événements que j'ai documentés pendant quatre ans. C'est à travers elle que la simple chronique deviendra un récit, et que sera apporté le contexte nécessaire à la compréhension des histoires racontées dans le film. Le ton sera capital, car elle doit transporter le spectateur à un niveau qui dépasse le sensationnel et le misérabilisme. Elle doit avoir une dimension existentielle, littéraire, poétique, profondément humaine.

Pour l'écrire, je puiserai dans les notes que j'ai prises à Yarmouk pendant le siège, puis à partir du moment où j'ai quitté la Syrie. L'écriture de cette voix-off passera nécessairement par la suite de ma confrontation avec les images. Un travail long et complexe, souvent douloureux, qui nous conduira à de multiples questionnements éthiques ayant un impact direct sur l'écriture du film.

Conscients de la difficulté de cette voix-off, je souhaite faire des essais de montage pendant l'écriture elle-même, sur la base de rushes de quelques minutes. Je veux éviter une voix-off purement informative, ou destinée à combler les manques de la matière (ce qui a souvent pour effet de les souligner).

Je n'exclus pas de demander conseil à des écrivains de langue arabe que je connais et respecte afin de m'aider à avancer dans ce travail.

C'est essentiellement pour mener tout cela à bien que je souhaiterais utiliser la bourse.

# Brouillon d'un rêve radio et podcast

## *L'Affaire des piqueurs de fesses*

une série radiophonique de Julie Beressi  
2024, 2 épisodes (26' & 28'), France Culture  
Projet soutenu en 2023

[Disponible sur France Culture](#)

## *7 femmes, 4 murs, 1 toit, une maison afghane : Kaboul 2022*

une oeuvre sonore de Mathilde Weibel  
2025, 59', France Culture  
Projet soutenu en 2023

[Disponible sur France Culture](#)

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve Sonore

Date d'envoi : samedi 5 novembre 2022 00:05

Titre de l'œuvre Complètement piqué.e.s

Durée de l'œuvre 03:00:00

Résumé 1819 : 400 jeunes femmes sont violemment piquées dans les rues de Paris. 2022 : une vague de panique secoue l'Hexagone, 2100 personnes sont piquées avec des seringues lors de soirées festives. Pourquoi ces gestes se répètent-ils ? Pourquoi les victimes sont-elles surtout des femmes ? Qui sont ces piqueurs ? Des pervers ou des terroristes ? Et ce geste... fétichisme, complot ou avertissement à l'encontre des jeunes fêtards ? Je veux en savoir plus. Et déclare ouverte la chasse aux piqueurs...

Genre de l'œuvre

URL vers les éléments  
visuels/sonores

Mot de passe

Civilité et prénom nom des  
auteurs Madame Julie Beressi

Représentation auteur(e) Non

Ancien lauréat - Délai de  
carence respecté oui

## « Complètement piqué.e.s »

@ Julie Beressi

### Lettre de présentation du projet à l'attention du jury

Avez-vous été intrigué.e.s à l'été 2022 par ces affaires de piqueurs dans les lieux festifs ? Par ces mystérieux individus (hommes ou femmes) armés de seringues qui piquent des jeunes femmes (essentiellement), mais ni ne les volent ni ne les violent ?

Moi, j'avoue que ce fait divers a vivement piqué mon intérêt. J'ai trouvé cette affaire tout autant effrayante que palpitante. J'ai été à la fois glacée par la violence du geste et le traumatisme qu'ont dû éprouver les victimes, et fascinée par le flot d'images que l'acte de piquer a déclenché dans mon cerveau. J'ai été projetée dans l'Histoire, dans la fiction, dans la littérature, dans mes propres fantasmes aussi. Et là, en vrac, j'ai pensé à ces femmes des XVIe et XVIIe siècles qu'on piquait pour prouver qu'elles étaient des sorcières, au serial piqueur parisien du XIXe siècle, au serial contaminateur du sida des années 90 avec ses seringues et ses messages « Vous venez d'être infectés par le VIH ». J'ai pensé à Histoire d'O et aux fesses de Pauline Réage, à la pique du picador, au poison de Mithridate, aux morsures des loups-garous...

Les joues rosies par l'excitation de trouver des réponses, j'ai décidé d'enquêter sur cette histoire et sur les vagues de peurs et d'interprétations collectives qu'elle déclenche. Je vais endosser mon imperméable de détective privée et je voyagerai dans le temps - présent, passé, futur - à la chasse aux piqueurs et à leurs motivations. Qui sont-ils ? Pourquoi ces gestes se répètent-ils au fil des siècles ? Pourquoi les victimes sont-elles surtout des jeunes femmes ? Est-ce un geste fétichiste ? L'injection d'un poison réel ou métaphorique ? Un rituel de sorcellerie ? Ou un simple avertissement à l'encontre des jeunes fêtards d'aujourd'hui ?

### Note d'intention et de réalisation

À la chasse aux piqueurs, donc.

L'alerte est venue d'Angleterre, de Suisse, d'Australie, du Canada. Une vague de piqûres dans les lieux de fête sème la peur et l'incompréhension. Arrivée en France au printemps 2022, l'affaire se poursuit jusqu'à l'automne avec 2100 plaintes déposées. Elle se propage de Nantes à Toulon en passant par Béziers et bien plus tard, à Paris ce qui est plutôt étonnant. Étonnant également le fait que ces phénomènes soient peu relayés ou repérables sur les réseaux sociaux comme si ces auteurs vivaient sur une autre planète, loin des outils et du quotidien du XXIe siècle. Circonstances troublantes : ces attaques sont rarement liées à des tentatives de viol ou d'extorsion. Mieux : les examens sanguins qui ont pu être réalisés dans la foulée des agressions ne révèlent pas grand-chose du contenu injecté aux victimes, la plupart du temps des jeunes femmes parfois mineures.

Ces piqûres - si elles n'ont pas pour but d'injecter une substance dangereuse dans les corps – sont-elles des piqûres d'angoisse et de peur, une forme particulière de sadisme ? Pourquoi faudrait-il effrayer les jeunes filles qui partent en soirée ? Quel est le message ?

Construit comme un thriller, « Complètement piqué.e.s » est un podcast à tiroirs et à rebondissements qui insiste sur les impasses de l'enquête et l'impossibilité à retrouver les coupables. Il passe au crible les théories rationnelles et celles qui le sont moins. Il sème le doute en distillant de vieilles histoires de possession, de loups-garous, d'armée des morts, en replongeant dans la nuit de l'Internet et celle du Paris du XIXe siècle.

Au final, qui sont ces piqueurs ? Hommes ou démons, pervers ou terroristes ? Sont-ils organisés ? Piquent-ils pour effrayer ou punir, ou encore - folle hypothèse - pour modifier le système immunitaire de leurs proies dans le but de créer une nouvelle humanité ?

Les « piqué.e.s » que je vais rencontrer sont aussi des jeunes personnes d'aujourd'hui piégé.e.s par la crainte et la culpabilité. Au-delà du thriller, ce podcast sera aussi le portrait des soirées d'aujourd'hui et d'une jeune génération, tiraillée entre peur et désir, qui s'affiche libre, mais doit sans cesse surveiller ses arrières. Entre libertés sexuelles, nouvelles drogues et excès d'alcool, c'est la fête qui vire à l'angoisse.

« Complètement piqué.e.s » se découpera en **6 épisodes de 30'** chacun.

**Ma voix sera le fil narratif de la série** : je m'interroge, je cherche des pistes, je vais interviewer des victimes, familles des victimes, enquêteurs, procureurs, avocats, associations de prévention, entreprises de sécurité, historiens, philosophes...

Pour éviter de me faire piquer sur les chemins de l'Histoire, des légendes et du futur, **je suis accompagnée d'un acolyte "garde du corps" masculin** (incarné par un comédien ou un écrivain). Des saynètes à 2 voix, un duo en mode ping-pong, pour faire décoller le récit et le suspense vers des pistes moins rationnelles et vers mes propres angoisses.

Et pour aérer, dater le récit au sein des épisodes, j'ajouterais **des archives (journaux télévisés, éditions spéciales...)** et **des extraits de films de fiction ou de séries**.

Je commencerai mon enquête sur une plage de Toulon à la rencontre d'une des victimes et de sa famille, et je poursuivrai mes recherches dans les bureaux de la police nationale. Très vite, je comprends que dans ce méli-mélo d'hypothèses, la police – si elle cherche à retrouver un fil logique - doit surtout réduire les risques d'une panique générale... Les enquêteurs, en effet, ont peu de réponses : piqûres d'aiguilles, de seringues, ou objets contondants ? Quels sont les produits injectés ? En tout cas pas des produits provoquant une soumission chimique. Et pourquoi y a-t-il si peu de délits connexes ? Est-ce un effet copycat (contagion mimétique) ? Ou la volonté de faire peur au jeune public de la fête et de la nuit ? Personne ne comprend. Alors plus les recherches se poursuivent, plus les épisodes avancent, plus je me tourne vers des pistes moins rationnelles, vers des récits légendaires, paranormaux ou d'anticipation.

## Synopsis détaillé

### Épisode 1 : « Panique sur le dance-floor, un parfum de faits divers »

3 juin 2022, Toulon. Sur les plages du Mourillon, 16 000 personnes assistent à l'enregistrement de l'émission de TF1 « La chanson de l'année ». Les fans dansent et chantent à tue-tête devant les stars de la variété française... et puis c'est la panique, des personnes sont piquées avec des seringues, un agent de sécurité est hospitalisé. 14 plaintes seront déposées à l'issue du concert. Un jeune homme de 20 ans est mis en examen. Récit d'une ou plusieurs piqûres permettant de creuser cette ambiance de peur qui va peu à peu s'installer durant l'été dans les lieux de fête.

ITW d'une ou deux victimes, des proches (parents, amis), de la police, enquêteurs, agents de sécurité, responsables d'établissements, associations de prévention en milieu festif.

ARCHIVES journaux télévisés...

### Épisode 2 : « (in) Toxic Qué.es, entre sortilège et pharmacopée »

La porte-parole du ministère de l'Intérieur me l'apprend : il faut faire la différence entre les drogues de soumission chimique (GHB, anxiolytique, antalgique...) utilisées dans le but d'agresser sexuellement ou de violer, et ces piqûres (phénomène récent pour la police) pour lesquelles il y a rarement de délits connexes (vol, agression sexuelle) et peut-être pas grand-chose d'injecté dans le corps de la victime. Juste pour rire, pour faire peur ? Mais si la substance était tout simplement indétectable... maléfique et venue tout droit d'un roman de fantasy ? « Qu'est-ce qu'on m'a fait », c'est la question ou plus exactement « qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? ». Avec des historiens, chercheurs, philosophes, je m'aventure du côté de la littérature du poison jusqu'aux légendes médiévales en passant par le roman d'anticipation : et si un groupe secret testait une nouvelle immunité sur l'organisme humain afin de préparer l'après-collapsing ?

ITW de la porte-parole du ministère de l'Intérieur, d'un enquêteur, d'une victime qui nous décrit les symptômes ressentis (malaise, vertiges), de Leïla Larbi (enquêteuse toxicologique d'un Institut de pharmacovigilance), de Morgan Morcel (doctorant en philosophie, poison), de Pacôme Thiellement (historien des sciences occultes)...

### Épisode 3 : « Comment l'histoire se répète, le serial piqueur du XIXe siècle »

La police est perplexe. La presse aussi. Un historien me rappelle qu'une vague de piqûres a défrayé la chronique à Paris, durant l'hiver 1819. 400 jeunes femmes – et quelques hommes - sont ainsi violemment piqués dans l'espace public à l'aide de stylets, aiguilles, ou cannes munies de dards. Les Parisiens paniquent. La rumeur gonfle. Un pharmacien met en vente un baume anti-piqûres, un armurier commercialise un protège-fesses en métal. Quelques mois plus tard, le fameux inspecteur Vidocq arrête et fait condamner Auguste-Marie Bizeul, un garçon tailleur spécialisé dans la confection d'aiguilles. Était-il vraiment coupable ? Ses méfaits ont-ils inspiré les piqueurs

d'aujourd'hui ? J'avoue que j'aimerais le croire, d'autant que le fil rouge est ici toujours le même : le droit des jeunes filles à sortir librement la nuit.

ITW d'Emmanuel Fureix (spécialiste de l'histoire des cultures politiques au XIXe siècle), de Marion Delpech (association ActRight, prévention en milieu festif), d'une jeune victime qui raconte avoir caché son histoire à ses parents par peur de ne plus être autorisée à sortir seule ...

#### **Épisode 4 : « Chasse aux piqueurs, chasse aux sorcières ».**

Je ne sais plus trop si j'ai affaire à une société secrète ou à un fantôme. Au Moyen Âge, on piquait les femmes pour vérifier si elles saignaient. Si ce n'était pas le cas, on les considérait comme des sorcières. Donc les piqueurs piquent peut-être pour dénoncer le suppôt de Satan, la fille de mauvaise vie, la femme endiablée ou tout simplement la femme « puissante », la femme émancipée. Je convoque ici la littérature féministe (Mona Chollet), mais aussi les auteurs du siècle dernier qui ont vu dans la figure de la prostituée la femme moderne par excellence (Walter Benjamin, Louis Aragon). Je me penche également sur les récits fantastiques et sur tout ce qui entretient la culture d'une femme maléfique liée à un autre monde. Les piqueurs ne seraient-ils pas des chevaliers qui luttent contre les forces des ténèbres qu'ils imaginent réincarnées dans les jeunes filles émancipées ?

ITW de Mona Chollet, de Pacôme Thiellement, d'une sorcière d'aujourd'hui...

#### **Épisode 5 : « Bandes de tarés, déviances sexuelles »**

Les attaques se déroulent dans des espaces publics d'interaction entre les deux sexes, là où les frôlements et frottements des corps sont facilités (concerts, boîtes de nuit...). Les piqueurs sont-ils des pervers sado-fétichistes ? Agissent-ils sous l'emprise de ces nouvelles drogues dérivées des amphétamines ? J'entre dans les petits secrets des procès-verbaux de la police et des 35 nuances de fétichisme - jeux du foulard (étranglement), sac plastique sur la tête... - et je vais chercher du côté des fantasmes et de la littérature : déviance, malédiction, des histoires plus singulières et plus piquantes. En quoi les piqueurs sont-ils des jouisseurs de notre époque ? Prendraient-ils plaisir à la vue de la blessure et de l'écoulement du sang ?

ITW d'un enquêteur sur les jeux déviants, d'un psychanalyste, le livre queer de Maggie Nelson « Les Argonautes »...

#### **Épisode 6 : « La vérité est ailleurs »**

Je finis par perdre le fil. Mais qui sont ces piqueurs ? Quel est leur schéma d'action ? Appartiennent-ils à un réseau ? Est-ce un effet copycat, un jeu dangereux comme le Labello challenge ou de la pure cruauté collective comme dans la série sud-coréenne *Squid game* ? Je n'en dors plus la nuit. Je me souviens que les piqueurs n'apparaissent guère sur Internet. Mais peut-être sont-ils installés plus profond dans le dark web ? J'embête encore la police - la surveillance en ligne cette fois - avec mes histoires de démonologie et de vampire. Et si derrière cette sexualité cérébrale et sadique se rejouait le grand bal des sorcières et du sabbat, le carnaval qui met en

scène des figures du mal pour mieux en déjouer l'action néfaste et ressouder une communauté qui se désagrège ? C'est du côté de ces communautés un peu secrètes – fête de l'ours, nouveaux mystiques, survivalistes et autre - que j'entraînerai doucement l'auditeur avec un dénouement en forme de coup de théâtre dont je préfère à ce stade taire le détail, et laisser planer un mystère qui pourrait mettre en perspective une saison 2...

ITW d'un cyber enquêteur, d'un historien spécialiste du carnaval...

### **Avancement du projet et usage de la bourse**

Le projet est à l'état de développement : recherches, lectures, écriture.

J'ai réalisé des pré-interviews : Camille Chaize, porte-parole du ministère de l'Intérieur et Morgan Morcel, doctorant en philosophie (poison).

Je suis en contact avec la police nationale qui a répondu favorablement à ma demande et facilitera mes interviews d'enquêteurs ; ainsi qu'avec Leïla Larbi, chargée de pharmacovigilance, Paco Thiellement, historien de l'art et des pratiques occultes, Élise Berdah, conseillère pour la vie affective et sexuelle, intervenante en milieu scolaire et Samuel Finielz, procureur du tribunal de Toulon (en attente de pré-interviews).

Je sollicite cette bourse afin de pouvoir approfondir et poursuivre mon travail :

- de documentation.
- d'écriture : comment cheminer à travers les différentes pistes et hypothèses et articuler chaque épisode en créant du suspense ; dialogues des saynètes avec mon acolyte.
- de recherches et sélection des intervenants : victimes et leurs proches, service de police (enquêteurs, réseaux sociaux, porte-parole), justice (procureurs, avocats), associations (Technopol, Act Right) et entreprises de sécurité en milieu festif.

Je pense prendre contact avec le bureau des podcasts de France Culture, ainsi qu'avec « Affaires sensibles » (France Inter). Le projet pourra être présenté aux équipes podcasts d'Audible. Il est également possible que les associations de prévention en milieu festif soutiennent la diffusion du podcast.

### **Déclaration sur l'honneur**

Je déclare sur l'honneur que le projet soumis ne fait l'objet d'aucun engagement d'un média, d'une production ou d'un diffuseur.

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve Sonore

Date d'envoi : samedi 13 novembre 2021 11:54

Titre de l'œuvre Quatre murs et un toit

Durée de l'œuvre 00:50:00

Résumé Saïd a 32 ans, il a grandi dans une famille traditionnelle pachtoune en Afghanistan. Il vit à Paris depuis six ans. Il a reconstitué un « chez-lui » en France, entre objets rapportés de son pays et souvenirs laissés derrière lui. Par-delà les mers et les montagnes, à Kaboul, sa famille – épouse, enfants, parents, frères et belles-sœurs, neveux et nièces, vivent sans lui, dans la maison qu'il a quittée.

Genre de l'œuvre Documentaire unitaire

URL vers les éléments  
visuels/sonores

Mot de passe

Civilité et prénom nom des  
auteurs Madame Mathilde Weibel

Représentation auteur(e) Non

Ancien lauréat - Délai de  
carence respecté n'a jamais été lauréat

Mathilde Weibel

Projet de documentaire sonore

## Quatre murs et un toit

Portrait d'une maison et de ses occupants

Kaboul – Paris



*Kaboul, juin 2018*

## Lettre de présentation du projet à l'attention du jury

En septembre 2015, j'ai rencontré à Paris Saïd, 26 ans, qui avait quitté l'Afghanistan quelques mois plus tôt. Il avait laissé dans sa maison de Kaboul ses parents, ses frères, sa femme et leurs trois enfants. J'ai appris sa langue, le pashto, d'abord avec lui et ses amis, puis à l'INALCO. Notre rencontre m'a menée à partir trois ans plus tard à Kaboul, seule. J'y ai vécu avec une famille, partageant le quotidien des femmes pachtounes à la maison. Pendant ce temps, Saïd continuait son cheminement en France, il apprenait la langue, s'intégrait. J'ai ensuite travaillé pendant un an comme interprète pour le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) à Kaboul.

Depuis cette première rencontre, j'ai sans cesse été interpellée par le rapport à la maison de ceux qui la laissent derrière eux pour fuir vers l'Europe, et de ceux et celles qui au contraire y étaient enfermés, en particulier les femmes. Dans la culture pachtounes traditionnelle, les femmes ne sortent pas de chez elles. Leur visage reste caché au monde extérieur, réservé à l'intime, à la famille proche. Elles ne peuvent ni être vues, ni être filmées ou prises en photo. J'ai eu l'immense chance de rencontrer ces femmes et de partager leur quotidien, parce que j'étais introduite par un membre de leur famille, que je parlais leur langue, et que j'étais moi-même une femme.

J'ai eu envie d'utiliser le documentaire sonore pour passer outre l'interdit de l'image et pour donner à entendre ce qui se passe derrière les murs d'une maison afghane. Au fil de mes aller-retours entre Paris et Kaboul, j'ai voulu mettre en parallèle l'expérience de Saïd en France et celle de sa famille restée dans sa maison. L'interroger sur ses souvenirs, ce qui lui manque de son foyer, et sur sa manière d'être désormais ni tout à fait là-bas ni tout à fait ici. Pour ensuite aller voir chez lui, dans sa maison, comment la vie continue en son absence, comment les journées s'organisent entre quatre murs. J'ai eu envie de demander aux femmes de sa famille à quoi elles rêvaient, et ce que représentait leur maison, entre prison et refuge face aux violences de l'extérieur.

## Note d'intention et de réalisation

Le documentaire comprendra deux aspects : Saïd, à Paris, et sa famille, à Kaboul. A Paris, je mènerai un travail préalable de terrain en recueillant le témoignage de Saïd sur les souvenirs qu'il garde de la maison qu'il a quittée. Ces entretiens seront enregistrés et utilisés dans le documentaire final, ils permettront un va-et-vient entre Kaboul et Paris, entre rêve et réalité, entre vie et fantasme.

En Afghanistan, j’emmènerai l’auditeur dans une maison de village des alentours de Kaboul afin de lui faire entendre le quotidien d’une famille. Il s’agira avant tout d’enregistrer la vie quotidienne, les réflexions des protagonistes (qui seront traduites), et de rester en retrait pour laisser toute leur place aux habitants de la maison.

Je ferai très peu de commentaires, je serai là sans être là. Je participerai aux conversations si c’est nécessaire, car je veux garder la spontanéité des échanges et que je ne serai en aucun cas « observatrice extérieure », mais plutôt partie prenante de la maison, mais en retrait, discrètement. Ce sont les sons et les récits spontanés qui rythmeront ce qui sera donné à entendre. Silences, soupirs, mouvements des tissus, bruits de la préparation des repas et des actes de la vie quotidienne, conversations autour d’un thé.

Je prévois une durée d’environ cinquante minutes.

## Synopsis détaillé

Paris. Saïd vit en France depuis six ans. Il raconte comment il a reconstitué un « chez-lui » en France, les objets qu’il a apportés d’Afghanistan, ceux qu’il a laissés derrière lui.

Kaboul. De l’autre côté de la chaîne, sa femme, sa mère, ses enfants, qui l’ont vu partir puis revenir, une fois, en visite. La maison est l’épicentre de la vie de famille. On y vit en communauté, avec les oncles, les cousins, les neveux, les grands-parents. Chaque noyau familial a sa place, sa pièce. La journée se déroule. Lever, préparation du thé, ménage, activités des uns et des autres, préparation des repas, cris des enfants. La maison de famille, Saïd l’a quittée, le reste de sa famille y est resté. Sa femme voudrait le rejoindre en France, mais est-elle prête à laisser elle aussi derrière elle cette grande famille pour un tête-à-tête avec son mari en exil ?

## L’autrice

Je suis née en 1991. Après des études de lettres modernes et classiques à Paris IV, je me suis intéressée aux langues afghanes et j’ai étudié le pashto à l’INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales). J’ai ensuite voyagé seule en Afghanistan et j’y ai travaillé comme interprète pour le CICR (Comité international de la Croix-Rouge), lors de visites de prisons notamment. Je connais bien le pays et j’y ai de nombreux contacts et amis.

Je suis actuellement basée sur l'île de Lesbos, en Grèce, où je suis interprète de dari, le persan d'Afghanistan, dans le cadre de consultations juridiques et médicales pour des réfugiés afghans.

Je suis l'auteurice de deux livres : *Place des Fêtes. Journal d'un exil parisien* (Bord de l'eau, 2018), et *L'Espoir Piégé. Avec les réfugiés de Lesbos* (L'Harmattan, 2021).

Je parle couramment français, anglais, espagnol, pashto, dari et grec, et j'ai des notions d'arabe syrien.

### Avancement du projet et usage de la bourse

Je me suis déjà rendue à plusieurs reprises en Afghanistan, y compris chez des familles, et je dispose de tous les contacts nécessaires pour m'y rendre à nouveau. J'ai effectué des entretiens informels avec Saïd et d'autres réfugiés afghans à Paris, ainsi qu'avec des femmes à Kaboul. Je n'ai pas encore commencé les enregistrements. La bourse serait utilisée pour financer mon voyage en Afghanistan, dédommager la famille qui m'accueillerait, et pour les divers frais annexes (transports sur place, nourriture, visa).

### Déclaration sur l'honneur

Le projet *Quatre murs et un toit. Portrait d'une maison et de ses occupants* ne fait l'objet d'aucun engagement auprès d'aucun média, producteur ou diffuseur.



# Brouillon d'un rêve journalisme

*Mexique, le vent de la colère*

un reportage de Marion Touboul

2021, 25', Memento Productions, Arte

Projet soutenu en 2021

[Plus d'informations sur le site de la société de production](#)

*Sillamäe, la ville d'Estonie qui ne voulait pas exister*

un documentaire photographique de Jérémie Jung

2023

Projet soutenu en 2019

[Disponible sur Le Monde](#)

*Achetez votre nationalité préférée*

un reportage d'Aurélie Darbouret et Camille Le Pomellec

2020, Revue XXI

Projet soutenu en 2018

[Disponible sur la Revue XXI](#)

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve journalisme

Date d'envoi : mardi 9 février 2021 10:48

Titre de l'œuvre Mexique, le vent de la colère

Durée de l'œuvre

Résumé Au Mexique, l'isthme de Tehuantepec est l'un des endroits les plus venteux du monde. Conséquence, la région est devenue l'eldorado des compagnies d'électricité européenne. EDF y a implanté 1000 éoliennes et prévoit d'en construire des centaines supplémentaires. Des méga projets qui s'établissent sans l'accord des communautés locales. Celles-ci portent aujourd'hui plainte devant les tribunaux français.

Genre de l'œuvre Reportage d'investigation

URL vers les éléments  
visuels/sonores

Mot de passe

Civilité et prénom nom des  
auteurs Madame Marion Touboul

Représentation auteur(e) Non

Ancien lauréat - Délai de  
carence respecté n'a jamais été lauréat

Marion Touboul



La Scam  
Bourse Brouillon d'un rêve  
5, avenue Velasquez  
75008 Paris

Madame, Monsieur les membres du jury,

J'ai l'honneur de vous présenter ma candidature à la bourse *Brouillon d'un rêve journalistique* pour m'aider à mener à bien une ambitieuse enquête.

Depuis 2006, les habitants de l'isthme de Tehuantepec, au Mexique, se battent contre EDF qui, à travers de gigantesques parcs éoliens, ravage les cultures, les paysages et prive les paysans de terres arables. Une électricité censée être « propre » mais qui, sur place, sème la mort. Déjà dix villageois opposés aux projets éoliens ont été assassinés depuis 2018.

La partie serait jouée d'avance si la France ne s'était pas dotée en 2017 d'une loi unique au monde, une loi que le monde entier nous envie : La loi sur le devoir de vigilance. Pour la première fois de l'Histoire, les entreprises françaises ont l'obligation de respecter les droits humains et l'environnement sur toute leur chaîne d'approvisionnement à l'étranger. En d'autres termes, une ouvrière pakistanaise qui produit des vêtements pour Carrefour dans des conditions inhumaines peut porter plainte auprès des tribunaux français. De même, un Brésilien qui constate qu'une société française déboise pour faire pousser du soja peut aussi demander réparations en se tournant vers la justice... française.

Au Mexique, il a fallu trois ans aux habitants de l'isthme pour récolter les preuves de la culpabilité d'EDF. Aujourd'hui le dossier est prêt. Le procès débutera au second semestre 2021. Il s'annonce historique. Pour la première fois, des victimes étrangères d'entreprises françaises pourront témoigner devant un tribunal français.

Dans cette optique, j'enquête sur les affaires d'EDF au Mexique en vue de réaliser un long reportage pour la télévision ou la presse écrite.

La bourse *Brouillon d'un rêve journalistique* me permettra d'avoir le temps nécessaire pour comprendre les tenants et les aboutissants de l'électricité que nous produisons à l'étranger.

Sincères salutations,

Marion Touboul

## Note d'intention de réalisation

À la manière de mon récit *Dans la tête d'un pilote de drone* publié dans XX1 (finaliste du prix Albert Londres 2020), je souhaite m'immerger dans la vie de ces paysans confrontés aux éoliennes. Je vis avec eux et parviens ainsi à raconter leur lutte et les menaces auxquelles ils font face. Sur place, à Unión Hidalgo, les habitants m'expliquent ne pas avoir l'électricité bien qu'ils vivent à proximité d'une éolienne.



Avec le temps, j'obtiens la confiance de la population qui me raconte la pression des entreprises de bâtiment, payées par EDF, qui ont tout intérêt à voir prospérer les éoliennes. Elles n'hésitent pas à financer des mariages, des anniversaires, des routes afin de pousser les habitants à leur louer leur terrain à des prix dérisoires. Quand la stratégie des pots-de-vin ne suffit pas, les menaces ont lieu sur les ondes radio à travers des campagnes de diffamation.

En ligne de mire, il y a ce nouveau méga projet d'EDF, appelé Gunaa Sicarú, un nouveau parc éolien sur plus de 40 000 hectares. Les villageois ont pour le moment obtenu de la justice mexicaine que soit organisée une négociation publique. Je suis sur place lors de ce rendez-vous qui réunira plusieurs centaines de partisans et d'opposants au projet. Suite aux discussions, les habitants pourront voter pour ou contre ce nouveau parc éolien mais sont-ils libres de leur choix ? De nombreux propriétaires, sous contrat avec EDF, sont payés pour semer le trouble et faire taire les voix discordantes.

Par cette enquête, je m'interroge sur les conséquences sociales et économiques de nos énergies dites « propres ». Ne s'agit-il pas d'une nouvelle forme de colonialisme ? De quel droit une entreprise française dénature-t-elle cette région défavorisée du Mexique ? Construire des routes suffit-il à tout

accepter ? En tant que journaliste, je veux mettre en lumière le paradoxe des énergies renouvelables et dénoncer l'injustice dont ce peuple est victime. Puisque l'Etat français détient la majeure partie du capital d'EDF (83%), ce conflit est notre affaire à tous.

## Synopsis détaillé

Voici une première idée des éléments que comprendraient mon enquête :

### **1. Energie propre... et argent sale**

État de Oaxaca, l'un des plus pauvres du Mexique.

Un paysage hérissé d'éoliennes. À première vue, il pourrait s'agir d'un beau paysage, témoignage du succès d'une énergie « propre ». Sauf que les habitants ne bénéficient pas de l'électricité. Elle est revendue à des multinationales comme Coca Cola ou comme le groupe Bimbo, numéro 1 de l'agroalimentaire au Mexique.

### **2. Villages sans électricité**

Tiago, 60 ans, est pêcheur. Il vit à moins d'un kilomètre d'une éolienne. Pourtant chez lui comme chez ses voisins, il n'y a pas de courant : « Pas d'électricité et de moins en moins de paysans car les éoliennes ont remplacé nos terres arables ».

### **3. Les propriétaires terriens devenus partenaires**

Guillermo, 50 ans, élevait des vaches mais désormais, il est fier de compter parmi les « partenaires commerciaux » d'EDF. C'est ainsi que la compagnie appelle ceux qui, dans l'isthme, ont accepté de



lui louer ses terres moyennant une rente mensuelle. Il nous montre son contrat. Signé en 2019

comme la promesse d'une nouvelle vie, le contrat lui a d'abord permis de payer des études à son fils mais désormais, le loyer a fondu. Il lui permet à peine de s'acheter de quoi manger. Pourtant, Guillermo en attend encore les retombées :

« EDF m'a promis que ma rente triplerait le jour où le méga projet verra le jour ».

Le méga projet, c'est celui appelé Gunaa Sicarú : un nouveau champ d'éolienne sur une superficie de 4 400 hectares.

Sauf que les opposants au projet sont désormais organisés...

#### **4. S'opposer malgré les menaces**

Guadalupe est à l'origine de l'action en justice dans le cadre de la loi sur le devoir de vigilance. Chaque semaine les opposants se rencontrent à Unión Hidalgo. Nous y retrouvons le pêcheur, Tiago. Sont présents plusieurs centaines de villageois qui se sont retrouvés sans terre à cultiver voire sans maison à cause des éoliennes.

Guadalupe : « En 2016, on a vu s'implanter 116 éoliennes sans que personne nous demande notre avis. Aujourd'hui il y en a 1300 et EDF compte en installer encore plusieurs centaines. La compagnie ne nous tient jamais informée. Pour elle on ne compte pas ! ».

Guillermo Torres est avocat. Il fait partie de l'organisation mexicaine pour les droits humains Prodesc. Il est chargé de rassembler les preuves sur le dossier en justice :

« EDF est coupable d'écocide en même temps que d'ethnocide. La survie de 15 000 zapotèques, la communauté autochtone de l'isthme, se trouve compromise. La loi française sur le devoir de vigilance donne du sens à cette lutte. C'est une chance car les villageois confrontés aux compagnies espagnoles ou danoises n'ont pas ce recours possible ».

#### **5. Criminalité et Assassinats d'opposants**

Déjà 10 opposants aux éoliennes ont été assassinés depuis 2018. Les autres opposants, comme Guadalupe, sont menacés de mort :

« Ils me disent qu'ils vont me jeter sur les rails » confie-t-elle.



Des campagnes de diffamation sont organisées sur les ondes.

À l'origine de ces menaces, il y a les assemblées de propriétaires terriens bien décidées à voir aboutir le méga projet.

## **6. Une communauté démantelée**

EDF et les autres compagnies d'électricité n'hésitent pas à financer des routes et même des fêtes d'anniversaire, des noces... pour motiver les habitants à les rejoindre. « Ces pots-de-vin ont démantelé la communauté » explique l'avocat.

## **7. Des négociations de façade**

Face au vent de révolte, EDF et les autorités locales (favorables aux éoliennes) organisent à partir de mai prochain une série de concertations. Lors de ces réunions, plusieurs centaines de personnes sont attendues, des pro et des anti. Les pressions auxquelles sont soumis les opposants sont alors très intenses. Leurs propos sont hués par les propriétaires terriens.



## **8. L'exode des jeunes**

Pablo a 20 ans. Fils de paysan, il vit désormais à Mexico. Nous le retrouvons lors de son retour au village le temps des vacances. Comme lui de nombreux jeunes sont partis.

« Depuis les éoliennes, je n'ai plus de travail ici. Les compagnies m'ont proposé de me financer une toute nouvelle formation à l'université du coin censée apprendre aux jeunes l'intérêt des énergies

propres mais j'ai refusé. Pour moi, les éoliennes c'est peut-être une énergie propre mais ici elles sèment surtout la mort... ».

## **État d'avancement du projet ainsi que les soutiens déjà obtenus**

Dans ce conflit, plusieurs ONG entrent en jeu. Je les ai toutes contactées, et toutes acceptent de m'aider. Il y a tout d'abord le CCFD Solidaire qui, par l'intermédiaire de Swann Bonnier, en charge de plaider, porte la voix des habitants de l'isthme en France.

Il y a aussi le ECCHR, puissante organisation allemande pour la défense des droits humains, qui défend notamment Edward Snowden. Je suis en contact avec la juriste Cannelle Lavite, qui est en charge du dossier au niveau européen.

Enfin, j'échange très régulièrement avec Guillermo Torres, l'avocat mexicain qui rassemble les preuves dans l'isthme. Il travaille pour l'organisation Prodesc qui défend les droits de l'Homme au Mexique. À travers Guillermo, j'entre en contact avec les villageois.

## **Moyens à mettre en œuvre et usage qui serait fait de la bourse**

Je souhaite me rendre à deux reprises dans l'isthme, en mai, lors de la fête d'Unión Hidalgo (source de tensions entre les habitants qui se déchirent à cause des éoliennes) et des concertations puis en septembre, pour voir les retombées de l'action judiciaire menée en France.

La bourse me permettra de financer ces déplacements. Elle me permettra aussi de financer un fixeur sur place qui organisera mes rencontres avec la population quand Guillermo Torres est à Mexico. Je suis hispanophone mais j'ai besoin d'un traducteur par moments pour m'aider à retranscrire certaines décisions de justice. Enfin, je souhaite filmer les rencontres or mon matériel vidéo n'est pas adapté au Mexique. Trop visible, il m'identifierait automatiquement comme journaliste or j'ai besoin pour cette enquête de discrétion. C'est pourquoi j'investis dans une caméra reflex.

## **Déclaration sur l'honneur**

Je déclare sur l'honneur que cette enquête ne fait l'objet d'aucun engagement de la part d'un média, d'un producteur ou d'un diffuseur.

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve journalistique 2019

Date d'envoi : samedi 23 février 2019 14:47

Titre de l'œuvre Sillamäe, La ville d'Estonie qui ne voulait pas exister

Durée de l'œuvre

Résumé Ce documentaire photographique dresse le portrait de Sillamäe, ville «russe» d'Estonie à travers ses habitants. Durant l'URSS, Sillamäe était une ville secrète en raison de son industrie atomique. Aujourd'hui délaissée, la ville est devenu un symbole représentant les défis auquel doit faire face le gouvernement estonien pour intégrer sa minorité russe - héritage soviétique lourd - majoritairement défavorisé au reste de l'Estonie. Sillamäe compte 86% de russe, dont des non-citoyens.

Genre de l'œuvre Photojournalisme

URL vers les éléments  
visuels/sonores

Mot de passe

Civilité et prénom nom des  
auteurs Monsieur Jérémie Jung

Demande de report de  
labellisation Non

Titre du projet initialement  
encouragé

Représentation auteur(e) Non

# Sillamäe

**La ville d'Estonie qui ne voulait pas exister**

## Un projet sur la minorité Russe d'Estonie

Ce documentaire photographique dresse le portrait de Sillamäe, ville «russe» d'Estonie à travers ses habitants. Durant l'URSS, Sillamäe était une ville secrète en raison de son industrie atomique. Aujourd'hui délaissée, la ville est devenu un symbole représentant les défis auquel doit faire face le gouvernement estonien pour intégrer sa minorité russe - héritage soviétique lourd - majoritairement défavorisé au reste de l'Estonie. Sillamäe compte 86% de russe, dont des non-citoyens.

# Mesdames, Messieurs, Membres du jury,

Je suis photojournaliste et ai commencé à photographier l'Estonie en 2011. Mes dernières photographies dans le pays ont été réalisées à la fin de l'année 2017. Ce travail a été montré sous forme de publications presse, d'expositions, de projections, ainsi que d'une édition en livre.

Jusqu'à présent je me suis attaché à documenter des sous-groupes ethniquement Estoniens à très forte identité culturelle: les insulaires de l'île de Kihnu et les setos sur la frontière russo-estonienne (un sujet ayant bénéficié de la bourse «brouillon d'un rêve journalistique» en 2015 et finaliste du prix Roger Pic en 2017).

Je veux maintenant continuer ce travail sur l'identité contemporaine de l'Estonie. Or une composante qu'il est impossible d'occulter si l'on veut documenter la population de ce Pays Balte est sa minorité russophone. Depuis l'intense politique de russification de l'Estonie dans l'URSS, les russophones constituent aujourd'hui environ un tiers de la population d'Estonie et cristallisent la douloureuse histoire de la République Socialiste Soviétique d'Estonie.

Lorsque j'évoque à mes amis estoniens ethniques le désir de documenter cette minorité, ils m'y encouragent tous en me disant: «vas-y, nous les connaissons mal et n'arrêtons pas de leur coller nos préjugés. Tu les photographieras avec un regard neutre». Mon désir d'y aller s'en voit d'autant plus renforcé.

Ma démarche photographique est celle de l'immersion. Je photographie lentement et privilégie l'apprentissage (même basique) de la langue pour être le plus proche possible des personnes photographiées et ainsi éviter le plus possible de recourir à un traducteur. Photographiquement, j'utilise un boîtier argentique moyen format. Celui-ci m'aide à susciter la curiosité chez les personnes rencontrées. Ainsi, j'arrive à trouver une place discrète au sein des communautés photographiées. L'envers de cette démarche est qu'il m'est difficile de la justifier économiquement pour des commandes de la presse. Mais au final, mon travail y a toujours trouvé sa place. Ainsi mes projets ont souvent été produits grâce à des bourses et/ou sur mes propres fonds. Voilà la raison pour laquelle je sollicite la bourse «Brouillon d'un rêve journalistique» aujourd'hui.

En souhaitant que vous compreniez ma démarche, veuillez agréer Mesdames, Messieurs, Membres du jury l'expression de mes sentiments les meilleurs.

*Jérémie Jung*

# Lettre d'intention de réalisation

À l'heure où le monde est à nouveau polarisé entre un Est et un Ouest, où les tensions entre la Fédération de Russie et l'Union Européenne ne sont pas à l'apaisement (nouvelles sanctions, etc.) et où l'actualité nous rappelle régulièrement les volontés d'interférence de l'état Russe dans les affaires des pays de «l'ouest» (élections, propagandes, manipulations des opinions via une presse détenue par le Kremlin...) et alors que Vladimir Poutine avait promis de protéger les russophones à l'étranger dans un discours de 2014, je veux m'intéresser à la minorité russe d'Estonie.

La population que compose l'Estonie a été bouleversée par la russification opérée par les soviétiques à l'ère de l'URSS. Il en résulte aujourd'hui qu'environ un tiers de la population d'Estonie est ethniquement Russe. Sur le plan géographique, économique et social, cette population est depuis 1991 peu intégrée au reste de l'Estonie.

Lors de la chute de l'URSS, beaucoup de Russes se sont brutalement retrouvés dans un nouveau pays, la République d'Estonie. La plupart ne parlait pas l'Estonien et vivaient dans des régions, des villes ou des quartiers à l'écart des Estoniens ethniques. La nationalité Estonienne ne leur a pas été accordée automatiquement. Ceux qui ne pouvaient prouver qu'ils descendaient d'Estoniens d'origines sont devenus des non-citoyens. Un passeport gris dit d'«alien» leur a été attribué avec des droits civiques limités.

Aujourd'hui cela a un peu changé. Mais il reste encore un nombre certains de non-citoyens (7%)\*. Pour prendre la nationalité Estonienne, il est demandé aux russophones non-citoyens de passer un test de langue et de culture estonienne. Or l'Estonien et le Russe sont deux langues sans racine commune. Beaucoup (citoyen ou non) parlent mal l'Estonien et son plus enclins à culturellement se tourner vers la Russie que vers l'Estonie. La répartition de cette population montre que les russophones sont géographiquement concentrés dans des quartiers ou des villes que l'on pourrait qualifier de russes. Socialement ils sont désavantagés, leur taux de chômage est élevé. Leur intégration dans la société estonienne est devenu un casse-tête politique.

À travers ce reportage, la question principale que je me poserais sera de comprendre comment cette population autrefois privilégiée vit-elle sa situation en marge de deux sphères d'influence forte ?

\* <https://news.err.ee/852030/the-grey-passport-issue-ministry-of-the-interior-s-response>

# Synopsis

**D**urant l'époque soviétique la ville devait être gardée secrète. Son nom était codé, elle ne figurait sur aucune carte, photo ou film. La ville était interdite à quiconque y était étranger. Une fausse église y a même été construite pour tromper la flotte ennemie qui l'observerait depuis le rivage de la mer Baltique. Et pour cause ! À Sillamäe on participait à la conception de la bombe atomique de Staline.

À la fin de la seconde guerre mondiale, les soviétiques étaient sous pression. Les Américains avaient déjà fait exploser leurs premières bombes. Il fallait aller vite, les rattraper. Les soviétiques, disposaient du savoir faire, mais manquaient de site d'extraction d'uranium.

La ville de Sillamäe, au nord-est de la république socialiste soviétique d'Estonie, sur la côte baltique, semblait être l'endroit idéal, son sous-sol regorgeant de schiste bitumineux riche en uranium. Il fallait juste apporter de la main d'œuvre et faire un peu de place pour l'accueillir: Les propriétaires et intellectuels estoniens de la ville furent assassinés ou déportés et dans un souci de russification, leurs propriétés spoliées ont été attribuées aux scientifiques et ouvriers venus de l'union. Mais ce n'était pas assez. La ville devint également un goulag pour les prisonniers politiques baltes. Ainsi en quelques mois des milliers de travailleurs ont construit une usine de traitement d'uranium nécessaire à la bombe soviétique.

L'usine a ainsi donné du travail à la région pendant toute l'époque soviétique. L'atome représentant la force et le pouvoir de l'union. Sillamäe et ses travailleurs cachés étaient particulièrement choyés. En témoigne son architecture néo-classique gratifiée de stuc. Certains disent qu'elle se devait d'être aussi belle que Leningrad... Pour les camarades, un véritable paradis caché...!

Et... Vint la restauration de l'indépendance d'Estonie, en 1991. L'usine cesse brutalement son exploitation d'uranium. Privatisée, elle se convertie dans l'extraction de terres rares. Beaucoup de travailleurs sont licenciés. La ville s'ouvre, le paradis caché perd sa raison d'exister. Les Russes la peuplant deviennent une minorité symbole de l'oppression soviétique sur les Estoniens. La ville se vide. Beaucoup retournent en Russie. Ceux qui décident de rester ne sont plus compris. Certains perdent leur nationalité devenant des non-citoyens. L'estonien devient la langue officielle.

Aujourd'hui le ville continue de se dépeupler, son taux de chômage est élevé, l'usine d'uranium a laissé un lac radioactif - depuis sécurisé - que ses habitants ont baptisé le « lac de la mort ». Sillamäe est devenu une ville à la marge pour des citoyens à la marge.

À son échelle, Sillamäe rassemble beaucoup de défis auxquels doit faire face l'Estonie contemporaine vis-à-vis de sa minorité russophone: citoyeneté, intégration, chaumage, histoire...

Comme je l'ai fait pour mes précédents documentaires photo. Je me propose de documenter la vie économique, sociale et culturelle de Sillamäe à travers ses moments forts mais aussi la banalité de son quotidien. De confronter les générations, de raconter leur relation à l'Estonie et aux estoniens et comment ils vivent cette ville qui n'a jamais vraiment voulu exister. Je raconterai la vie publique et la sphère privée. Je m'attacherai à quelques personnages représentant cette minorité Russe (citoyen Estonien d'origine Russe, non-citoyens, jeunes nés sous l'Estonie indépendante...). Le reportage se fera au long cours à différent moment de l'année de façon à capter les différentes ambiances caractéristiques de cette région du nord.

## REPÈRES EN CHIFFRES

### Population à Sillamäe

1940 : 2.642 hab.

1994 : 20.104 hab.

2001 : 17.340 hab.

2014 : 13.288 hab.

### Répartition ethnique de la population à Sillamäe

Russes : 87,49%

Estoniens : 4,81%

### Répartition ethnique de la population en Estonie

Russes : 26%

Estoniens : 70%

### Répartition de la population en Estonie

citoyens estoniens : 85%

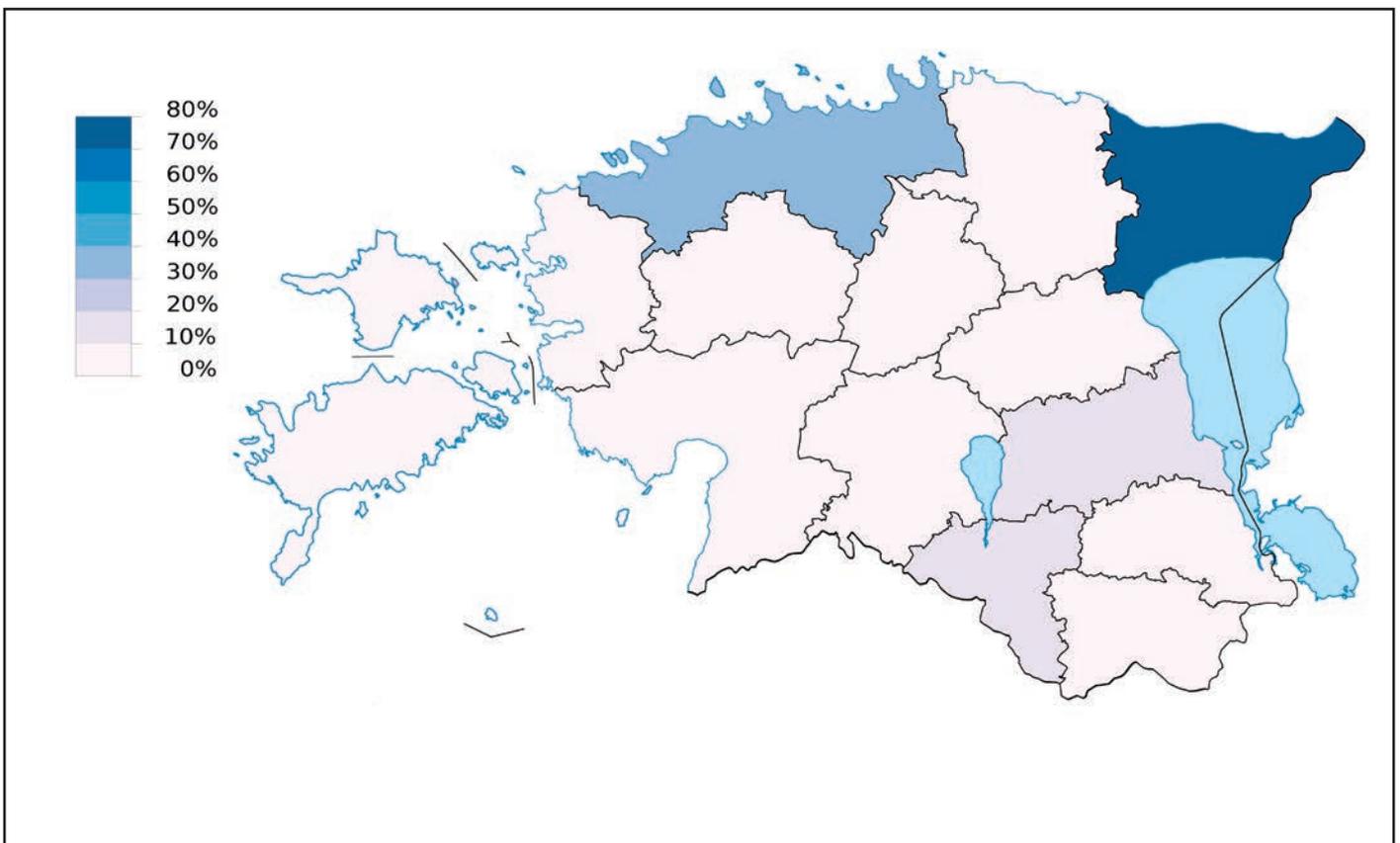
non citoyens : 7%

citoyens russes : 7%

# Carte de situation géographique



Situation géographique de la ville de Sillamäe



Répartition des Russes ethniques en Estonie

## État d'avancement du projet, soutiens obtenus

Le projet n'a reçu aucun soutien, formel. Des contacts et acteurs ont été identifiés dans la ville de Sillamäe: un non-citoyen et employé du musée de la ville, M. Popolitov. Un Estonien venu vivre sur la terre qui avait été réquisitionnée à ses ancêtres, M. Orav. Un employé municipal, M. Makariev. À travers ces premiers contacts d'autres seront rencontrés sur place.

## Moyens à mettre en œuvre

La bourse sera utilisée à l'achat et au développement de films photographique ainsi qu'aux dépenses liées au voyage et dépenses journalières. Dans la mesure du possible je serai hébergé chez l'habitant. Voulant documenter la ville sur une longue période il est possible qu'un budget complémentaire soit nécessaire. Auquel cas des commandes ou des bourses supplémentaires pourront être sollicitées pour compléter le travail (c'est ce que j'avais fait sur mes précédents reportage en Estonie).

## Autorisations si nécessaires

Les personnes photographiées le sont toujours avec leur accord verbal. Il n'y a pas de lieux sensibles nécessitant des autorisations de prises de vues. Ou si tel serait le cas, les autorisations seront demandées sur place.

Jérémie Jung

[REDACTED]

[REDACTED]

**À l'attention des membres du jury**  
**« brouillon d'un rêve journalistique »**

Paris, 22 février 2019

Objet : Déclaration sur l'honneur certifiant que le projet soumis ne fait l'objet d'aucun engagement

Madame, Monsieur,

Je soussigne Monsieur Jérémie Jung, demeurant au [REDACTED] attestons sur l'honneur mon projet n'est soumis et ne fait l'objet d'aucun engagement de média, d'éditeur, de producteur et de diffuseur.

Fait pour servir et valoir ce que de droit.

À Paris, le 22 février 2019

Jérémie Jung

[REDACTED]

# Résumé en 5 lignes

Ce documentaire photographique dresse le portrait de Sillamäe, ville «russe» d'Estonie à travers ses habitants. Durant l'URSS, Sillamäe était une ville secrète en raison de son industrie atomique. Aujourd'hui délaissée, la ville est devenu un symbole représentant les défis auquel doit faire face le gouvernement estonien pour intégrer sa minorité russe - héritage soviétique lourd - majoritairement défavorisé au reste de l'Estonie. Sillamäe compte 86% de russe, dont des non-citoyens.

## Visuels disponibles:

Liens vers deux autres reportages réalisés en estonie. Celui présenté ici se fera dans une continuité visuelle.

<http://www.jeremie.eu/kihnu-isle-of-women>

<http://www.jeremie.eu/setomaa-a-kingdom-on-the-edge>

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve journalistique 2018

Date d'envoi : jeudi 15 mars 2018 23:54

Titre de l'œuvre Passeports à vendre

Durée de l'œuvre

Résumé Choisir sa nationalité est une réalité désormais possible pour les plus fortunés. Depuis une trentaine d'années, un marché s'est constitué permettant aux plus riches d'acheter une citoyenneté de convenance et aux États de remplir leurs caisses en vendant la résidence ou le passeport de leur pays contre des investissements conséquents. Cette industrie en pleine expansion, discrète mais parfaitement légale, transforme peu à peu la citoyenneté en marchandise.

Genre de l'œuvre Reportage d'investigation

URL vers les éléments  
visuels/sonores <https://www.la-croix.com/Monde/Europe/Au-Senegal-longue-attente-familles-disparus-Mediterranee-2017-06-23-1200857416>

Mot de passe

Civilité et prénom nom des  
auteurs Madame Aurélie Darbouret

Demande de report de  
labellisation Non

Titre du projet initialement  
encouragé

Représentation auteur(e) Non

# PASSEPORTS A VENDRE,

## Enquête sur la citoyenneté de complaisance

### Résumé

Choisir sa nationalité est une réalité désormais possible pour les plus fortunés. Depuis une trentaine d'années, un marché s'est constitué permettant aux plus riches d'acheter une citoyenneté de convenance et aux États de remplir leurs caisses en vendant la résidence ou le passeport de leur pays contre des investissements conséquents. Cette industrie en pleine expansion, discrète mais parfaitement légale, transforme peu à peu la citoyenneté en marchandise.

Un projet d'Aurélie Darbouret dans le cadre de la Bourse « Brouillon d'un rêve journalistique » 2018 de la SCAM

Contacts :



## Lettre de présentation à l'attention du jury

Madame, Monsieur,

« Passeport à vendre », le projet que je vous présente, est le fruit d'une enquête que je mène depuis plus d'un an. Au cours d'une série de reportage portant sur les frontières et sur les migrations, j'ai découvert qu'il existe une partie de la population qui échappe aux barrières habituelles à la mobilité et aux jeux des visas.

Les 0,01% les plus riches de ce monde disposent en de facilités pour se déplacer et s'installer dans un grand nombre de pays. Cela a démarré il y a un peu plus de trente ans, à Saint-Christophe-et-Niévès, petit île des Caraïbes au bord de la faillite à cause de l'effondrement de son industrie de la canne à sucre. Faute de matières premières, le pays a décidé d'exploiter une autre richesse, les possibilités de mobilités offertes par son passeport. Pouvoir voyager librement et sans visa dans plus de 120 pays, dont les États-Unis a immédiatement intéressé de nombreux citoyens à qui la nationalité de naissance n'avait pas octroyé ce luxe. Trente ans plus tard, en 2015, ce marché représente entre 20 à 30% du budget de Saint-Christophe-et-Niévès. Entre temps, de nombreux pays lui ont emboîté le pas, attirés par la promesse d'attirer talents et richesses sur leur territoire. Aujourd'hui, ce marché génère deux milliards de dollars par an.

« Pourquoi les humains, ne pourraient-ils pas, comme les bateaux, choisir de vivre dans l'État qui les traite le mieux et qui traite le mieux leurs avoirs ? » Cette phrase, qui est le slogan d'Andrew Henderson, un consultant qui se surnomme « Nomad Capitalist » résume le principe de la citoyenneté de complaisance.

Les candidats recherchent des facilités de déplacement, des plans de repli en cas de crise politique dans leur pays d'origine ou encore des moyens d'optimiser leur fiscalité. Ils sont en majorité Chinois, russophones, résident ou citoyens des pays du Golfe, ou encore issus des classes les plus aisées du Vietnam, du Brésil, de l'Inde ou de l'Afrique du Sud. Depuis 2017, l'acquisition d'un deuxième ou d'un troisième passeport est aussi devenue un sauf-conduit pour les hommes d'affaires syriens, libyens, irakiens, qui se rendent régulièrement aux États-Unis. Les postulants les moins dotés optent pour un passeport de La Grenade accessible dès 100 000\$, et obtiennent au passage accès libre à l'espace Schengen, au Royaume-Uni et la Chine ; les plus opulents déboursent entre 1 et 10 millions d'euros pour un passeport européen.

Ainsi, au sein de l'Union européenne, une douzaine de pays proposent des programmes de résidence par investissements et trois - Chypre, Malte et l'Autriche – délivrent des passeports en échange de sommes rondellettes (sous forme de dons aux fonds souverains des États, d'investissements dans l'économie et/ou de placements immobiliers) ainsi qu'une obligation réduite, parfois quasi-nulle, de résidence.

Les défenseurs de ces programmes affirment qu'ils permettent d'attirer les talents et les richesses dont les pays ont éminemment besoin. Les opposants dénoncent le sacrifice de l'idée

de citoyenneté au nom de l'argent, et un processus opaque qui alimente la corruption, l'évasion fiscale ou encore le blanchiment d'argent.

La France n'est pas absente de ce marché. Si elle ne commercialise pas ses passeports, elle permet à toute personne prête à investir au moins 300 000€ dans les entreprises innovantes d'obtenir un visa pluriannuel pouvant déboucher sur une résidence longue durée.

A l'heure où l'Europe ferme ses frontières et où Donald Trump instaure une politique migratoire drastique, la liberté de circulation est en passe de devenir un droit monnayable, réservé à une certaine catégorie de la population. Je me suis penchée pendant une année sur ces bouleversements en cours. En 2017, j'ai rencontré des acteurs de ce nouveau marché et j'ai eu l'opportunité d'assister, au cours de rencontres professionnelles, à l'essor d'une pensée marchande vis-à-vis de la citoyenneté. Il me semble indispensable de faire connaître cette nouvelle approche de la citoyenneté.

Pour cela, il paraît essentiel de pouvoir enquêter d'un bout à l'autre de la filière, c'est-à-dire des candidats à la citoyenneté - les investisseurs - jusqu'aux agences des Etats qui mettent en œuvre ces programmes migratoires en s'appuyant sur des cabinets de conseils, d'audits et d'avocats spécialisés.

Le désir d'asseoir des bonnes pratiques fait l'unanimité parmi les grands cabinets désireux de protéger d'un scandale les potentialités du marché. Les contrôles sur les candidats à la citoyenneté se sont systématisés, les procédés se sont industrialisés et professionnalisés. Toutefois, cette industrie reste discrète et opaque. Un long travail d'approche est nécessaire pour en comprendre le fonctionnement, dresser le portrait de ses acteurs, de ses promoteurs et de ses clients exige un travail d'approche long et incertain. Je vous sollicite aujourd'hui pour m'aider à poursuivre ce travail d'enquête sur la citoyenneté de complaisance.

Journaliste indépendante après plusieurs années passées au sein des rédactions, je collabore avec différents quotidiens, magazines et revues sur des formats de longs reportages ou d'enquête (dernièrement Le Monde Afrique, Al-Jazeera, Le Figaro Magazine, NEON). Au fil des ans, mes terrains de reportages se sont allongés, approfondis, privilégiant une immersion dans les milieux que j'étudie. Parallèlement, j'ai initié un travail d'auteur et d'assistante de réalisation avec des réalisateurs de films documentaires (*Spiral*, *Les Mauvaises Mouches*), j'ai co-écrit deux livres (*Génération végétale* et *Nouvelles du Front*) et j'enseigne le journalisme. Ces différentes activités me permettent de conjuguer la pratique du reportage au long cours et de développer un regard d'auteur sur certaines questions de société.

Après une année de recherche, de repérage et d'interviews, je sollicite aujourd'hui votre soutien pour mener à bien ce travail d'enquête et permettre sa diffusion auprès d'un large public. Je vous remercie par avance de l'attention que vous porterez à sa lecture et je vous prie de croire, Madame, Monsieur, en l'expression de mes sincères salutations.

Aurélie Darbouret

## Note d'intention de réalisation

Cette enquête sur le marché de la citoyenneté a été initiée au cours d'un reportage sur la question migratoire. A Dakar, où je m'étais rendue sans le moindre visa, j'ai écouté des familles attendant désespérément des nouvelles de leurs enfants disparus des mois plus tôt en Méditerranée, j'ai rencontré des universitaires émérites embêtés chaque fois qu'ils passaient une douane européenne pour se rendre à un colloque et, j'ai entendu, pour la première fois, parler de citoyenneté à vendre. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'un autre visage de l'exil, de la preuve que les riches comme les pauvres se heurtent à l'asymétrie de ce monde, aux frontières érigées par les États-Nations protégeant jalousement leur territoire. J'ai découvert une autre réalité.

L'achat de passeport s'adresse aux 0,01%, aux ultras-fortunés pour qui l'argent annihile les frontières. Là où certains traînent leur impuissance, ils charrient leur puissance sans encombre, aux quatre coins d'un monde globalisé.

Quelques mois après mon retour de Dakar, quand je suis arrivée à l'hôtel Kempinski de Genève, sur le très huppé quai du Mont-Blanc au bord du Lac Léman, je me demandais encore, en tirant sur la veste de mon tailleur, comment aborder les 300 invités qui avaient déboursé 2000 Francs Suisses pour assister à l'*Investment Migration Forum*, la rencontre annuelle des acteurs mondiaux de la citoyenneté par investissement pour laquelle j'avais obtenu une invitation.

Il ne m'a fallu que quelques minutes pour comprendre que j'avais pénétré dans un monde sans faux semblant, ni mauvaise conscience. Aucun détour n'était nécessaire pour parler du cœur de la rencontre, les affaires. Dans ce monde-là, on ne prétend pas aider les candidats à l'exil, on vend des services aux plus grandes fortunes, pour le plus grand bien des individus comme des sociétés. Pendant plusieurs jours, j'ai vu défiler à la tribune des représentants ministériels faisant la promotion de leur île ou de leur pays, diffusant des spots vidéo pour en promouvoir le climat, la gastronomie et les avantages fiscaux. J'ai écouté des avocats prendre le micro pour confier à ces mêmes représentants les difficultés éprouvées par leurs clients face à des dossiers administratifs trop longs et trop fastidieux à monter.

A côté du droit du sang – *jus sanguinis* – et du droit du sol – *jus sole*, les politiques migratoires contemporaines ont consacré un nouveau moyen d'accéder à la citoyenneté, le droit de l'argent – *jus pecuniae*. Je souhaite raconter la façon dont ce droit est apparu et s'est répandu.

Je m'intéresse à la façon dont il redéfinit la citoyenneté. Certains États imposent des périodes de résidence très brèves, voire quasi-nulles, à leurs citoyens opportunistes. Dans de rares cas, les agents étatiques se déplacent même dans leurs pays d'origines pour finaliser les procédures administratives, évitant au requérant d'avoir à se déplacer. Le service est facturé en extra. Sur quoi se fonde la citoyenneté quand elle n'est plus adossée à une communauté de vie, de valeurs et d'engagements ?

Par ailleurs, la citoyenneté ouvre des droits, mais aussi un certain nombre de devoirs, notamment politiques et fiscaux que les programmes marchands ont, semble-t-il, laissé de côté. Des universitaires, philosophes ou chercheurs en politiques publiques, s'interrogent sur cette nouvelle acception de la citoyenneté et sur les dangers éventuels qu'elle représente pour la vie démocratique. Quels est le poids de ces nouveaux citoyens ? Quel peut être leur influence politique ? Quelles sont les conséquences en termes d'équité et de justice ?

Les politiques migratoires distinguent désormais les bons candidats à l'exil – concentrant le capital financier et social - des autres. Je m'interroge sur l'avènement d'une citoyenneté à deux vitesses. Comment ces politiques migratoires sont-elles mises en place ? Quelle idéologie anime ses promoteurs ?

Je souhaite aborder ces différentes questions à travers un récit incarné, mettant en regard des points de vue multiples. Les acteurs de cette industrie occuperont une place centrale dans mon récit, à travers le choix de personnages forts, présents aux différentes étapes du processus.

Je souhaite aussi me pencher sur la question des bénéficiaires. Les gouvernements qui adoptent ces politiques migratoires arguent qu'elles permettent de remplir les caisses des États. Pourtant, plusieurs exemples documentés (à Saint-Christophe-et-Niévès, aux Comores, et récemment en Hongrie) ont montré que l'argent des passeports est capté en grande majorité par divers intermédiaires (avocats et cabinet d'audits) qui sont bien souvent les promoteurs, voire les opérateurs de ces politiques. Le manque de transparence au sujet des acquéreurs et la corruption qui entoure ces opérations ont plusieurs fois été dénoncés par des personnalités politiques ou par des ONG, tels que Transparency International, avec qui j'ai pu échanger. Dans une note publiée en février 2018, l'OCDE a dénoncé ces programmes de citoyenneté et de visas dorés, estimant qu'ils alimentaient le blanchiment d'argent ou la fraude fiscale. A quel prix les gouvernements ont-ils commercialisés les passeports de leurs États ? Quelles dérives cela a-t-il engendré ? La citoyenneté peut-elle être une marchandise comme une autre ?

C'est à toutes ces questions que je souhaite répondre en poursuivant cette enquête sur la citoyenneté de complaisance.

## Synopsis détaillé

Au départ, il est question d'une récompense, d'un prix à remettre.

On est d'abord porté par l'idée généreuse de Citoyenneté mondiale. Déjà Zénon et les stoïciens n'affirmaient-ils pas que l'évolution morale commande de dépasser les frontières pour rejoindre une communauté universelle ?

Un dîner de charité dans les salons d'un hôtel international - lustres en cristal et robes griffées. Un jury international rassemblant une princesse jordanienne, une artiste-exploratrice pakistano-marocaine, la présidente de la République de Malte, une sénatrice française, un représentant du Forum économique mondial et un ambassadeur du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés sont particulièrement honorés de remettre le Global Citizen Award à Madame Monique Morrow, humanitaire engagée pour permettre aux enfants déplacés rendus apatrides de retrouver un état civil.

On est abreuvé par les effluves du courage, du dévouement et par l'humanisme de la Lauréate. La cérémonie se déroule chaque année, organisée par le cabinet suisse Henleys & Partners et financée par des donateurs charitables.

Plus tard, on retrouve certains des organisateurs du grand bal dans leur environnement professionnel. **Henleys & Partner** est un cabinet fondé par **Christian Kälin**, le pape de la citoyenneté par investissement, qui a en suggéré l'idée au gouvernement de Saint-Christophe-et-Niévès et a mis sur pied le premier programme. Depuis, il a conseillé de nombreux États et ouvert des guichets sur tous les continents pour recruter les candidats à l'achat d'un passeport.

L'histoire mettra l'accent sur l'essor du marché des passeports au sein de l'Union Européenne. Cette enquête ne sera pas un recueil de données mais un récit incarné, vivant et rythmé. Les avocats internationaux formeront la colonne vertébrale de la narration, ménageant un certain suspens au départ. Je veux m'approcher le plus près possible de leur pratique, de leur univers et de leur idéologie.

Il me semble nécessaire de mettre en évidence toute la chaîne des opérations et les acteurs qui la composent : les candidats investisseurs d'abord, les avocats qui effectuent les démarches pour le compte de leur client, les cabinets de conseils qui accompagnent ou opèrent pour le compte des Etats souhaitant adopter de tels programmes, les cabinets d'audit qui mènent des recherches sur le passé des investisseurs pour le compte des Etats, les banques ou les promoteurs immobiliers qui ont créé des avoirs sur mesure pour ces transactions.

L'enquête sera découpée en plusieurs étapes, correspondant à des lieux et des personnages forts.

La **Suisse** sera un terrain d'enquête privilégié. Idéalement, j'aimerais convaincre Christian Kälin, de Henleys & Partner d'accepter d'être suivi mais, après une première rencontre qui fût

brève, je dois me rendre à nouveau sur place. D'autres cabinets de conseil, à Genève, Lausanne ou Zurich offriront des terrains intéressants.

Idéalement, j'aimerais me rendre en **Chine** pour comprendre comment sont recrutés les clients, quelles sont leurs attentes, leurs intentions et quelles sont les promesses qui leur sont faites. J'ai déjà été en contact avec plusieurs agents qui opèrent dans ce pays. L'un d'eux est **Larry Weng**. Après plusieurs décennies au Canada, il met le cap sur la Chine avec l'idée de créer son entreprise. « Je voulais démarrer un business, j'avais le choix entre le commerce de sirop d'érable ou de migration, j'ai choisi la migration », m'a-t-il expliqué lors de notre rencontre à Genève. Larry Weng est aujourd'hui à la tête d'un empire de l'émigration qui compte plus de 1000 agences en Chine et accompagne des dizaines de milliers de clients chaque année dans leur désir de migration.

En investissant dans un programme de citoyenneté par investissements à **Malte**, le client obtient un passeport mais aussi le droit de circuler ou de s'installer librement dans n'importe lequel des 26 pays de l'Espace Schengen, de voyager sans visa vers plus de 166 pays, dont les États-Unis et le Canada. Ses droits sont accessibles au conjoint et aux enfants du postulant. Le gouvernement affirme qu'il s'assure de la respectabilité des candidats à la citoyenneté... Les citoyens ne peuvent que le croire puisque le dispositif manque cruellement de transparence, comme l'affirme des journalistes locaux et un récent rapport de l'ONG Transparency International. Je souhaite me rendre sur place pour poursuivre des échanges débutés par email ou lors de rencontres à Genève.

Enfin, **Andrew Henderson** est une personnalité qui me semble très intéressante et dont la place dans le récit reste à définir. Né citoyen américain mais ayant renoncé à son passeport pour des raisons fiscales, cet homme d'affaires dispose de quatre passeports et travaille à l'obtention du cinquième. Sa fierté ? Avoir considérablement réduit son taux d'imposition de 43% à 1% grâce à ses nationalités multiples. Une prouesse qu'il doit notamment à ses investissements dans les programmes de Sainte-Lucie et des Comores. A la tête de la société Nomad Capitalist, il propose sur son site et à travers de nombreux posts de blog de faire profiter ses clients des mêmes subtilités. L'inspiration lui est venue, explique-t-il, en observant les yachts de la marina d'Antigua affichant des pavillons de complaisance. Régulièrement de passage en Europe, où ils accompagnent ses clients, nous n'avons pas encore pu nous rencontrer de visu. A travers ce personnage, je souhaite explorer l'idéologie des libertariens, un mouvement politique inspiré des travaux de la philosophe Ayn Rand, qui rejette l'État et sa fiscalité au nom d'une liberté individuelle sacrée.

La **France** fera aussi l'objet d'un traitement particulier. Pour l'heure, il n'est pas possible d'y obtenir un passeport sans investissement mais des programmes de « visas dorés » y existe déjà. Récemment, un avocat parisien évoquait avec moi le cas de fortunes saoudiennes, qui après le push de l'hiver dernier en Arabie Saoudite, ont décidé de transférer leurs avoirs dans des banques d'affaires françaises, et ont entamé les démarches pour résider en France. L'idée d'un passeport mondial y est défendue par des éminences grises, tel que Jacques Attali.

Parallèlement aux éléments terrains de reportage, l'enquête sera complétée par des interviews d'universitaires, d'analystes, de responsables politiques et d'expert de la sécurité ( notamment un des responsables de Borderpol). Ils m'aideront à comprendre comment cette tendance s'est imposée dans l'agenda politique, aux niveaux nationaux, mais aussi dans les couloirs de la commission européenne.

## **L'Etat d'avancement du projet et soutiens déjà obtenus**

J'ai débuté cette enquête il y a un an et j'ai depuis rencontré de nombreux acteurs en France, en Suisse et au Royaume-Uni.

J'ai parlé de mes recherches avec plusieurs diffuseurs, organes de presse ainsi qu'avec un producteur de film documentaire. Tous se sont montrés extrêmement intéressés par le propos mais ont aussi souligné la nécessité de poursuivre l'enquête avant de pouvoir s'engager sur une publication ou bien de pouvoir solliciter un diffuseur. Le tournage d'un film documentaire est évidemment l'option la plus ambitieuse mais aussi la plus prometteuse en termes de diffusion. Dans ce cas, j'apporterai le travail d'enquête et de documentation au projet de film qui sera idéalement co-réalisé avec un réalisateur-cadreur. La réflexion autour d'un dispositif filmique permettant une narration visuelle au plus près des protagonistes a été entamée mais nécessite évidemment un important travail de repérage et d'écriture.

## **Les moyens à mettre en œuvre**

L'industrie des passeports repose sur la confidentialité des acteurs, des clients et des organismes émetteurs. Dans un contexte de crispation autour de la question de l'identité nationale d'une part et de la crise migratoire d'autre part, les gouvernements ont conscience que les programmes dits de « Visa d'or » peuvent engendrer de vives critiques et en font peu de publicités auprès du grand public. Les acteurs de ce marché (cabinet de conseils, avocats, agence de placement, programme d'investissement, promoteurs immobiliers, organisme d'audit préalable) ne sont pas plus éloquents compte tenu de la discrétion qu'exige leurs clients. Mes premiers repérages m'ont conforté dans l'idée que seules les rencontres de visu peuvent me permettre d'obtenir des informations et de gagner la confiance de mes interlocuteurs. La géographie mondiale de ce marché, la mobilité constante de ses acteurs rend le travail d'enquête complexe et onéreux.

J'ai aujourd'hui effectué plus d'une quinzaine de rendez-vous avec des avocats, des agences de placement, des membres d'ONG (Transparency International notamment) ou encore des représentants d'autorités étatiques, à Genève principalement, mais aussi à Paris, à Nice, à Londres ou encore par Skype. Ces échanges ont été financés par mes propres deniers, ou parfois organisés, en marge d'autres terrains de reportage. Mes interlocuteurs sont très mobiles. Ils me proposent des rendez-vous de visu dans différentes capitales, au gré de leurs déplacements professionnels sur des forums ou auprès de clients. Malheureusement, ne pouvant compter que sur mes ressources personnelles, je n'ai pu dernièrement donner suite à des propositions de rencontres au Portugal ou à Chypre.

Aujourd'hui, à titre individuel, je ne suis pas en mesure d'investir davantage dans ce projet et j'ai besoin de soutien financier pour poursuivre l'investigation, notamment couvrir les frais importants liés au transport et à l'hébergement.

La bourse « Brouillon d'un rêve » sera utilisée pour me rendre à nouveau sur le terrain, en priorité à Malte, en Suisse, et terminer l'écriture de cette enquête. Ces matériaux me permettront d'envisager une ou plusieurs publications en grand format, ou bien, permettront d'entamer l'écriture d'un film documentaire et convaincre un producteur de s'engager avec moi.

### **Les Autorisations**

A ce stade de l'enquête, j'ai rencontré un certain nombre d'acteurs qui sont d'accord pour témoigner anonymement mais aussi publiquement sur ce sujet. Certains agents m'ont proposé de me faire rencontrer certains de leurs clients en Chine, au Liban ou aux Emirats Arabes Unis par exemple.

J'ai obtenu l'accord de plusieurs personnages principaux Larry Wang, Andrew Henderson et l'avocat parisien. Pour l'instant Christian Kälin de Henleys & Partner ne m'a pas répondu. J'ai besoin de me rendre à nouveau en Suisse pour bâtir la relation nécessaire aux échanges. De même, le terrain maltais nécessite un séjour sur place pour poursuivre les échanges débutés à distance et obtenir les autorisations.

### **Déclaration sur l'honneur**

Je, soussignée Aurélie Darbouret, déclare sur l'honneur que mon projet d'enquête « Passeports à vendre » ne fait l'objet d'aucun engagement d'un média, d'un éditeur, d'une production ou d'un diffuseur.

Aurélie Darbouret



# Brouillon d'un rêve photographie et dessin

## *Aimer / Attendre*

une série photographique de Marianne Barthélemy

Projet soutenu en 2018

[Découvrir l'oeuvre terminée sur le site de l'autrice](#)

## *Us*

une série photographique d'Arno Brignon

Projet soutenu en 2017

[Découvrir l'oeuvre terminée sur le site de l'auteur](#)

## *Battue*

un roman graphique de Marine Levéel et Lilian Coquilaud

2020, Six Pieds Sous Terre

Projet soutenu en 2019

[Plus d'informations sur le site de l'éditeur](#)

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve Images 2018

Date d'envoi : mardi 15 mai 2018 16:34

Titre de l'œuvre	Aimer   Attendre
Durée de l'œuvre	
Résumé	Une exploration multimédia de l'impact psychologique de la détention sur les proches d'une personne incarcérée, qui mêle photographie, architecture, et entretiens audios.
Genre de l'œuvre	Photographie
URL vers les éléments visuels/sonores	
Mot de passe	attendre
Civilité et prénom nom des auteurs	Madame Marianne Barthelemy
Demande de report de labellisation	Non
Titre du projet initialement encouragé	
Représentation auteur(e)	Non



Chers membres du Jury,

Il y a un an, dans la salle d'attente des parloirs du centre pénitentiaire de Rennes-Vezin, j'ai rencontré Marine qui allait rendre visite à son ami en détention. Une phrase qu'elle a prononcée m'est restée: "c'est comme si nous aussi on était condamnés."

Je soumets à votre considération pour la Bourse Brouillon d'un Rêve le projet *Aimer | Attendre* : une exploration de l'impact psychologique de la détention sur les proches d'une personne incarcérée, qui mêle photographie, architecture, et entretiens audios.

*Aimer | Attendre* est mon projet de mémoire pour valider mon master en photographie à la S.I. Newhouse School of Public Communications aux États-Unis. Pendant un an, j'ai donné des cours de photographie dans une cité à Syracuse, au nord de New York, où bon nombre de mes élèves avaient un proche incarcéré. J'ai vu l'impact de l'incarcération d'un parent ou d'un conjoint sur la vie de famille, le manque de soutien, le sentiment d'aliénation. En France, à travers mes recherches et mes entretiens avec des associations, j'ai remarqué que la détention d'un proche était vécue de manière encore plus solitaire. L'été dernier, après plusieurs mois de recherche, j'ai commencé à rencontrer des familles, à faire des entretiens, et à visiter des centres pénitentiaires en France. Pendant plusieurs mois, j'ai affiné mon approche au sujet, afin de trouver celle que je vous présente dans ce dossier.

Une grande partie de mon travail concerne les inégalités sociales et, à travers la photographie et la vidéo, je cherche à permettre aux communautés marginalisées de raconter leur histoire. J'ai par exemple réalisé une vidéo où des adolescents réfugiés utilisent poésie, musique, et danse pour s'exprimer, ainsi qu'un projet long-terme sur l'éducation à la maison de familles Afro-Américaines aux États-Unis (en ce moment finaliste à la Bourse du Talent en reportage) qui mêle photographie, vidéo, et audio. Ma série photographique inspirée des mémoires de l'auteur Joan Didion *A Certain Feeling* m'a valu d'être sélectionnée pour la bourse Mentor de la Scam.

Comme vous le verrez dans ce dossier, mon approche est très influencée par mes trois ans de travail dans les décors pour le cinéma indépendant New-Yorkais, ainsi que par mes études de sciences politiques à Columbia. Je traite de sujets sociaux en poussant les limites du genre documentaire, en utilisant de l'éclairage, en mettant en scène et en collaborant parfois avec ceux que je photographie. Une portion de ce projet est aussi réalisée en collaboration avec l'architecte Lola Conte, étudiante à la AA School of Architecture à Londres que j'ai rencontré lors de mes études de sciences politique. Elle pratique une architecture conceptuelle et sociale et développe ce projet avec moi depuis l'été dernier.

J'espère que ce projet vous intéressera et que vous m'aidez à raconter les histoires de ceux à qui l'on donne rarement la parole.

Respectueusement,

Marianne Barthélemy

## NOTE D'INTENTION

### **I. Introduction**

Collés sur chaque porte, les noms des chambres font penser à une école primaire: *chambre papillon*, *chambre bleue*, *chambre des fleurs*. À l'intérieur, du papier-peint couleur pastel recouvre les murs, et des couvertures sont pliées sur des lits aux draps fleuris. Ici, une chambre coûte douze euros la nuit pour une personne, quatorze pour deux. Derrière chaque porte, il y a des histoires heureuses et des histoires tristes, probablement comme dans tous les hôtels de Rennes et de France. Cependant, à *La Maison Arc En Ciel* en Bretagne, les clients ont aussi une chose en commun: ils viennent de loin pour rendre visite à un proche en prison.

Aujourd'hui 68,500 personnes sont sous écrou (en détention) en France, soit 2,3 fois plus qu'il y a quarante ans. Beaucoup sont parents, conjoints, frères et sœurs. Une incarcération affecte non seulement la personne détenue, mais aussi sa famille et son entourage. Selon les experts et les conventions Européennes, une incarcération est une privation de liberté et ne devrait pas être une privation du droit à la vie familiale (Article 8 de la convention Européenne des droits de l'homme). Cependant, des peines purgées dans des centres pénitentiaires souvent excentrés et loin de ses proches, mettent la famille à l'épreuve.

Entretenir une relation avec une personne en détention, c'est vivre une "expérience carcérale élargie"<sup>1</sup>. C'est s'en remettre à la justice pour une autorisation de permis de visite, afin de vivre son intimité dans des espaces dédiés et surveillés (parloir et unité de vie familiale), selon des horaires spécifiques et des processus ritualisés. À ces lieux, s'ajoutent d'autres qui ne sont habités et visités que parce que l'autre est incarcéré: la salle d'attente du parloir, la chambre d'hôtel dans une ville étrangère, le trajet en train devenu hebdomadaire.

### **II. Le Projet**

*Aimer | Attendre* est une exploration de l'impact psychologique d'une incarcération sur les proches. Plus particulièrement, je m'intéresse aux espaces associés à cette expérience, et à la façon dont ils l'informent et la reflètent. La réalisation de ce projet est en trois parties: des scènes photographiques, des entretiens audios, et des dessins d'architecture.

Mon travail est centré sur la maison Arc en Ciel, un espace qui ne fait pas partie du complexe pénitentiaire mais dont l'existence en dépend entièrement. Cet entre-deux, qui se veut refuge des espaces impersonnels de la prison (du papier peint coloré et de la vaisselle dépareillée lui

---

<sup>1</sup>Selon Caroline Touraut, l'expérience carcérale élargie est définie comme « l'emprise que les institutions carcérales exercent sur [...] l'entourage des détenus, et qui vont, de manière singulière, éprouver la prison dont l'action s'étend au-delà de ses murs et de ceux qu'elles enferment », *La Famille à l'épreuve de la prison* (<https://www.cairn.info/revue-recherches-familiales-2014-1-page-171.htm>)

donnent l'air d'une maison de famille) mais dont le vide projette l'absence. Beaucoup des visiteurs de la maison ont évoqué un sentiment de suspension en parlant d'aimer quelqu'un en prison. Ils mettent leur vie et leurs besoins entre parenthèses pour mieux subvenir aux besoins de leur proche et attendre leur sortie. La maison est une manifestation physique de ce sentiment.

À la maison Arc en Ciel, je crée en premier lieu des scènes photographiques avec l'aide des familles, afin de rendre compte de leur état psychologique et émotionnel. Ces photographies qui mettent en scène des proches de détenu(e)s sont éclairées artificiellement, posées, distantes. Ce sont des photographies d'univers intérieur ancré dans un décor précis. Je m'inspire du peintre Edward Hopper, pour ses lumières naturelles, sa représentation d'un quotidien gracieux et douloureux à la fois, ses personnages pleins de mystères, et pour ses images graphiquement simples et émotionnellement complexes. Les thèmes de ce projet sont aussi présents chez Hopper: l'attente, la promesse, l'espoir, la solitude.

Visuellement, les photographies existent au bord de la fiction et du cinéma— elles font d'histoires profondément individuelles des sentiments universels. Ainsi, je cherche à étirer le genre documentaire et à interroger notre codification du "vrai" et du "réel". En effet, une photographie mise en scène peut révéler une émotion plus vraie et rendre compte d'une situation plus authentiquement qu'une photo capturée sur le vif (c'est là le pilier du cinéma de Jean Rouch et de Errol Morris). Il ne s'agit pas ici de tromper le spectateur mais de présenter ces principes clairement et de pousser la représentation d'un groupe de personnes majoritairement représenté à travers un photojournalisme traditionnel.

Je réalise aussi des entretiens audios avec les familles séjournant à Arc en Ciel. Si les photographies évoquent des sentiments universels, les témoignages sont (parfois douloureusement) spécifiques et lourds d'informations. Les visiteurs interrogés narrent leur rapport à la justice, leur voyage pour aller au parloir, leur relation au proche en détention, leurs espoirs pour les années à venir, ainsi que les sentiments que leur évoque le parloir, l'hôtel, la détention.

J'ai rencontré Yacine, père de deux enfants dont la femme en est à sa deuxième incarcération. Lui n'a jamais eu à faire à la justice, mais, incapable de s'occuper seul de ses enfants, il s'en est fait retirer la garde. Il y a aussi Amandine, enceinte et mère d'un jeune garçon hyperactif, qui vient de Nantes trois fois par semaines pour rendre visite à son compagnon. Elle me parle de ses espoirs pour son fils, de ses longs trajets en train. Et Sébastien, 19 ans, dont le père est incarcéré depuis ses neuf ans. Il avait peur d'aller au parloir et n'a recommencé à avoir une relation avec son père que lorsque celui-ci a eu une permission, au bout de sept ans.

La dernière partie de ce projet, en collaboration avec l'architecte Lola Conte, concerne spécifiquement les espaces liés à la détention: la maison arc en ciel, la salle d'attente du parloir, le parloir, l'unité de vie familiale, et la cellule. Les dessins sont le lien entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'expérience extra-carcérale subjective et l'espace stérile et impersonnel. Les dessins sont le rendu d'une interprétation de l'espace par les familles, et font de ces espaces étrangers au spectateurs des lieux imbus de signification.

### **III. Aboutissement**

Je suis en train de réaliser ce projet dans le cadre de mon mémoire de master à la S.I. Newhouse School of Public Communications aux États-Unis.

Le but est que ce projet soit vu par des personnes concernées par le milieu pénitentiaire ainsi que par un public plus large, afin de l'éduquer sur les répercussions d'une détention sur les familles et de contribuer au débat sur l'incarcération en France. Ainsi, le projet sera publié sous plusieurs formes, dans plusieurs espaces.

L'aboutissement de ce projet est une publication sur internet, dans des magazines en France et aux États-Unis, ainsi qu'une exposition. À Washington, DC, en janvier, j'ai pu rencontrer des iconographes de National Geographic et du New York Times, qui ont exprimé de l'intérêt pour ce travail et qui seraient intéressés de le publier. Lors d'une portfolio review à Paris, j'ai pu montrer des débuts du projets à des iconographes français qui y ont aussi vu de la promesse. Je pense donc pouvoir placer le projet fini dans un grand magazine français.

De plus, j'ai échangé avec des associations dans le milieu pénitentiaire qui veulent aussi partager ce projet, notamment l'Observatoire International des Prisons et Ban Public. Il y aura aussi une exposition réalisée avec l'association Brin de Soleil, qui a créé la maison Arc en Ciel et compte une soixantaine de bénévoles dans trois maisons à Rennes. Il est probable que le travail sera exposé lors des Journées Nationales de la Prison, afin de sensibiliser le public à la question carcérale.

### **IV. État de l'avancement du projet et moyens à mettre en œuvre**

L'été 2017, j'ai rencontré des familles, des associations, des experts. J'ai défini le cadre du projet et mon approche. De janvier à mars 2018, j'ai fait des allers-retours entre Paris et Rennes, réalisé les photographies jointes à ce dossier et des entretiens audios. Basé sur ces entretiens et nos recherches, Lola Conte a réalisé les dessins ci-joints. Ce projet n'a pas encore obtenu de soutien financier, si ce n'est \$400,00 de la part de l'université de S.I. Newhouse School of Public Communications dans le cadre de mon projet de master. Des iconographes et éditeurs ont exprimé de l'intérêt pour ce qu'ils ont vu du projet.

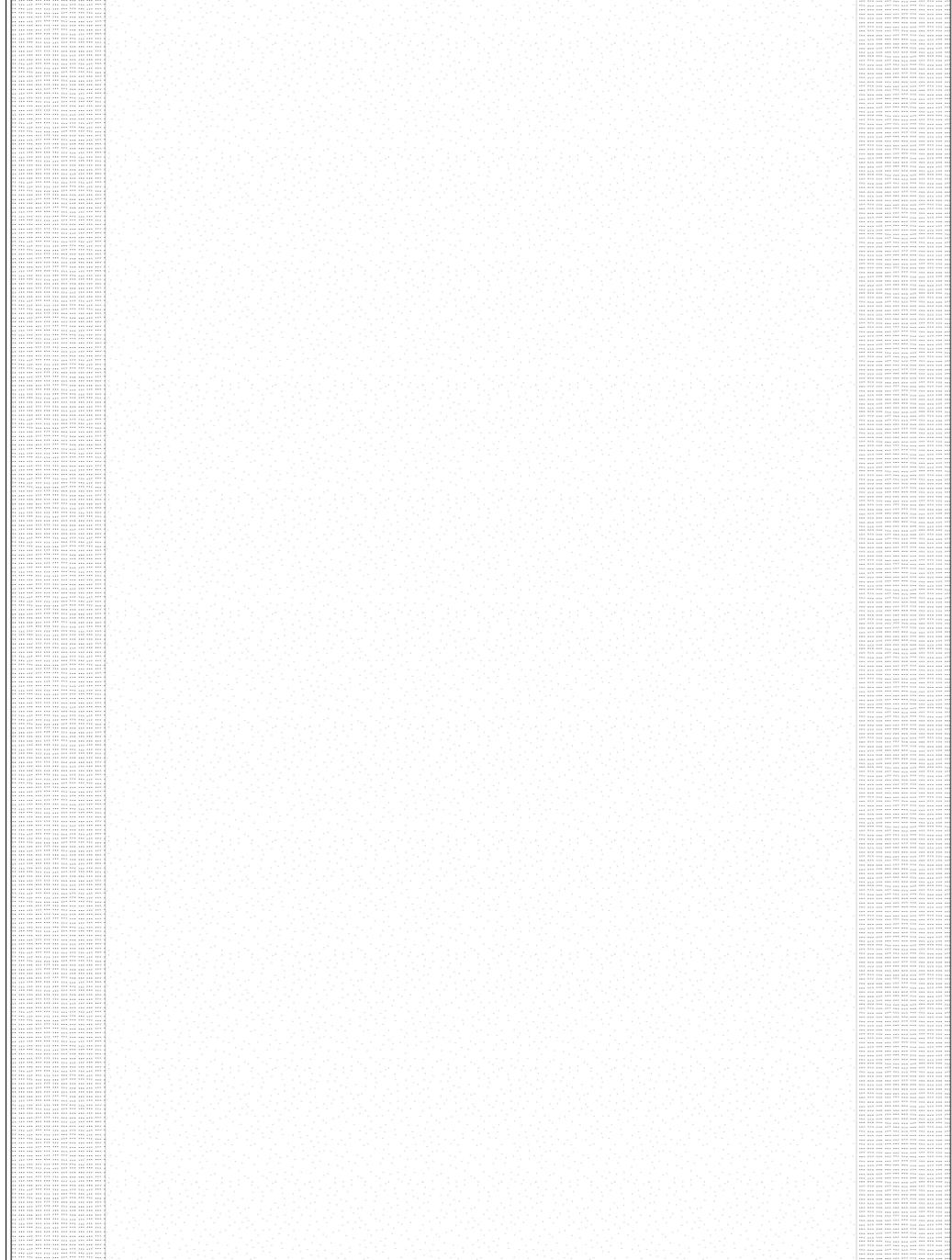
Dans les prochains mois, je compte multiplier mes séjours à Rennes afin de réaliser plus de scènes photographiques avec les familles ainsi que des entretiens audios. Ensuite, je travaillerai à la post-production des photographies, au montage audio, et à l'assemblage du projet.

Grâce à la bourse, je pourrais passer plus de temps à Rennes, développer mon système d'éclairage pour un contrôle plus parfait des photographies (je suis en train de construire un ajout pour mon flash afin de recréer artificiellement des formes lumières naturelles), et réaliser des tirages pour l'exposition.

Toutes les personnes photographiées ont signé une autorisation.

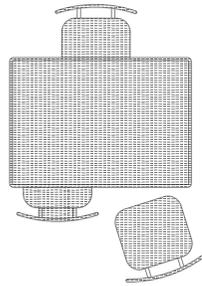
Echelle 1:1

Hypothèse de l'épaisseur du mur qui sépare une cellule de l'extérieur.



L'épaisseur du mur

“ Ça m’a toujours un petit peu stressé en fait, parce que ben déjà au début je connaissais pas. Quand on m’a expliqué ce qui s’était passé déjà dans ma tête c’était tout frais. C’était pas encore... c’était tout frais quoi. Donc le fait d’aller au par-  
peu devant la réalité c’était vrai. C’est pour parloirs c’était assez j’essayais de pas trop à mon père. Après je voir mon père, donc lais au parloir. Si il au- plus tôt je pense qu’on vite possible, pour pas justement. Parce que d’y aller— rien que dans la salle d’attente, donner les cartes d’identité et tout. C’est super long. C’est angoissant. En plus les surveillants ils sont pas souvent super cools. Enfin ils essaient d’être cool mais ça dépend des gens. Il y en a qui te mettent pas à l’aise quoi parfois. Du coup ça donne pas envie de retourner des fois... Mais après il y a la récompense à la clé quand je revois mon père.”



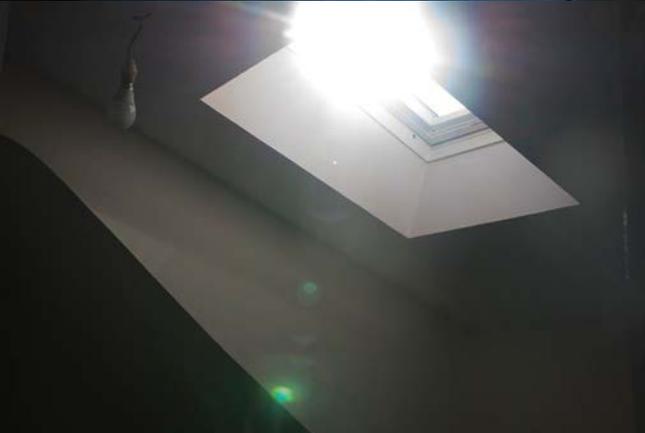
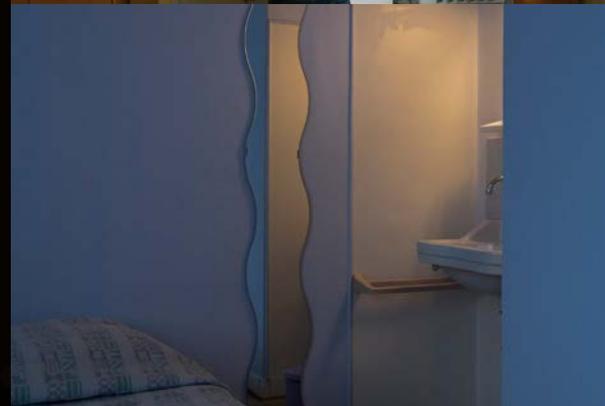
loir ça me mettait un comme quoi, ouais ça que les premiers dur pour moi, mais le montrer non plus voulais quand même c’est pour ça que j’al- rait eu des permissions aurait fait ça le plus que j’aïlle au parloir c’est un stress en vrai le temps d’attente



Echelle 1:50







## Titre

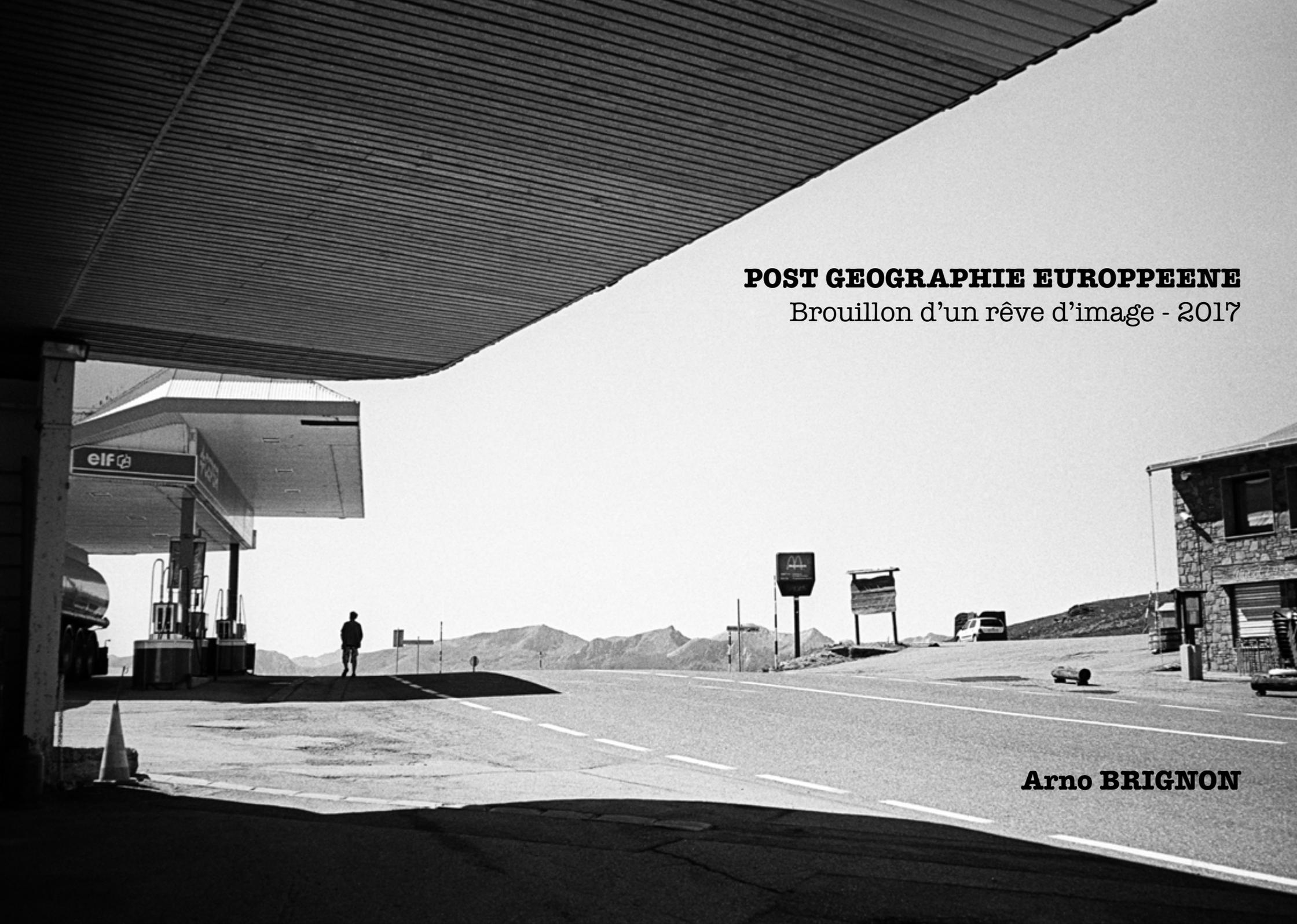
Post Géographie Européenne

## Résumé

A l'heure où les faits alternatifs prennent petit à petit le pas sur la vérité, je veux jouer avec la géographie, me rendre dans ces 12 villes, éponymes des capitales de l'Union Européenne, situées au coeur de l'Amérique. Un road trip symbolique pour parler de ce moment où le populisme gagne un peu partout du terrain en Occident. Regarder ce pays amis, c'est nous regarder aussi, tant nos liens sont forts. Un travail, qui mêlera documentaire, géographie et poésie.

## Lien

<http://www.arno-brignon.fr>



**POST GEOGRAPHIE EUROPEENE**  
Brouillon d'un rêve d'image - 2017

**Arno BRIGNON**

## Lettre d'introduction

Mon projet, vous aller le lire, parle de l'Europe, des Etats-Unis et de leur histoire commune. C'est un road-trip dans une géographie volontairement ambiguë, qui propose de réfléchir à la crise que traversent la démocratie et le capitalisme d'un côté et de l'autre de l'atlantique.

Cette bourse, ce n'est pas la première fois que je la tente. J'avais envoyé, il y a quelques années, un dossier pour poursuivre mon travail sur ces enclaves qui entourent l'Espagne : Ceuta, Gibraltar et Le Pas de la Case. Déjà une façon de parler de la crise de l'Europe au travers de territoires choisis pour leur dimensions symboliques et leur particularités géopolitiques. Un travail qui était alors déjà bien entamé et que j'ai pu, malgré tout, conclure. C'est d'ailleurs un extrait de ce travail que vous verrez, en photos, dans ce dossier, accompagnant mon projet.

Cette bourse, si elle m'était accordée cette fois, serait pour moi le point de départ de cette nouvelle aventure photographique. Une somme qui me permettra d'acheter des billets d'avions, de louer une voiture, de me loger, de manger, d'acheter mes films et de pouvoir les développer ; toutes ces choses

qui font qu'une réflexion passe de la construction théorique à une réalisation artistique.

Cette bourse, je la veux, peut-être encore plus que la première fois où j'avais postulé, car je sens que j'arrive à un moment de mon parcours où il faut que je reparte pour un projet qui m'appartient, un projet que je vais mener à mon rythme, sans avoir une obligation du rendu telle une épée de Damoclès qui fait parfois reproduire plutôt que créer. Ces dernières années, j'ai beaucoup travaillé en résidence, en commande. Des expériences fortes, qui par leurs contraintes, leurs thématiques m'ont fait avancer dans ma photographie. Mais cette bourse, c'est la promesse d'une nouvelle histoire, d'un nouveau pas dans ma vie. Un nouveau projet au long cours, qu'il me serait bien impossible de financer moi-même.

**Arno Brignon**

*Toutes les photos de ce dossier sont issues de la série "Free doors to Spain" - 2009 - 2014*



## Note d'intention

A l'heure où les faits alternatifs prennent petit à petit le pas sur la vérité, je veux jouer avec la géographie, me rendre dans ces 12 villes, éponymes des capitales historiques de l'Union Européenne, situées au cœur de l'Amérique. Un road trip symbolique pour parler de cette société au parfum post-démocratique, à ce moment précis où populisme et technocratie semblent s'affronter un peu partout en Occident, dans un duel où le peuple ne se retrouve plus. Regarder ce pays, né des colons venus d'Europe qui en ont chassé les autochtones, c'est nous regarder aussi, tant nos liens sont forts, et tant ces états sont unis pour le pire et le meilleur. Un travail, qui mêlera documentaire, géographie et poésie pour une vision d'anticipation d'un possible devenir européen.

Avec cette nouvelle géographie Américano-européenne, Athènes retrouve son statut antique de ville majeure avec ces 192 000 habitants, distante d'à peine 200 km de sa rivale historique : Rome, bien plus modeste ici. Sise 2000 km plus à l'ouest, Madrid a la plus faible population de cette douzaine, avec seulement 200 âmes qui vivent au fond d'un canyon du Nouveau Mexique. Excepté Lisbonne, qui se retrouve le point le plus

au nord, il est amusant de voir que la répartition en 2 blocs Nord/Sud est respectée. Dublin et Londres restent si proches qu'aucune mer ne les sépare plus et le Benelux à perdu Amsterdam qui s'est rapprochée de Copenhague. Toutes ces villes existent. Certaines ont gardé un lien historique avec le pays qui leur a soufflé leur nom. C'est le cas de Bruxelles, dont un tiers de la population est d'origine Belge. D'autres, s'en sont construit un artificiellement comme Paris, qui s'est dotée d'une petite Tour Eiffel, en forme de clin d'œil. Beaucoup, ne savent plus comment le nom de la ville a été choisi par les premiers habitants. Certaines, comme Lisbonne (Maine) ou Dublin (Ohio) ne sont pas la seule ville du pays porter ce nom. Mon choix est alors allé au plus simple : la première apparaissant sur les moteurs de recherche, qui se révèle aussi être la plus importante en terme de population. Au travers de ce road-trip, c'est la vision d'une Amérique moyenne qui apparaît ; loin des villes médiatiques que peuvent être New York, San Francisco et Chicago, ou Charlotte et Ferguson. Avant même les émeutes raciales dans ces dernières, James Baldwin faisait un constat amer de l'Amérique de la fin du 20<sup>e</sup> siècle : « Un coup d'œil sur les Etats Unis aujourd'hui suffira à faire pleurer anges et prophètes et ce n'est que rarement

la nation des hommes braves ». Une Amérique dont « Le mode de vie a échoué à rendre les gens plus heureux », un mode de vie qui semble pourtant perdurer à être un rêve universel. Une ambivalence qui pose question et qui entre en résonance avec mon propre ressenti sur ce pays, à la fois abhorré et admiré.



Je ne connais pas les Etats Unis, où plutôt, je ne m'y suis jamais rendu. Tant il est impossible aujourd'hui de ne pas connaître ce pays dont la culture, la politique et l'économie irriguent et influencent notre côté de l'Atlantique. Depuis la Proclama-

tion d'Indépendance de 1776, les États-Unis, ont été LA terre d'exil pour des millions d'Européens ayant fui tant de tragédies et de misères. Notre lien est évident dans son histoire. Le rêve américain est une invention des colons européens exclus du vieux monde pour ce nouveau monde où tout serait possible puisque plus rien

ne l'était pour eux ici. La ségrégation et le racisme, souvent pointés, prennent leurs racines dans l'esclavagisme mis en place par l'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle. Ces histoires communes, sont comme les secrets de famille, souvent tues, refoulées, complexes et ambiv-



alentes. Il y a quelque chose d'un « je t'aime moi non plus » entre nos deux continents. Une relation teintée d'admiration, de jalousie et d'une détestation réciproque qui nous rend peut être si inséparables.

Prendre cette route, c'est faire le choix de photographier ce pays avec le prisme de notre histoire commune dans sa dimension symbolique. Je vais couper ce voyage en trois, quatre semaine à chaque fois, m'arrêtant dans chacune de ces villes, soit un parcours de 12 semaines pour 12 villes. Le premier sera sûrement celui qui me mènera de Bruxelles à Londres, dans « la rust belt », territoire désindustrialisé et emblématique de cette Amérique blanche et déclassée qui a massivement voté pour Donald Trump aux dernières élections. Le second sera celui du Sud, de Rome à Madrid, un parcours qui porte l'imaginaire de tout un pays, celui de la conquête de l'ouest et d'un cinéma allant de Sergio Leone à Wim Wenders. Des villes où les origines ethniques sont plus diverses qu'au nord, moins directement liées à l'Europe. Les seules aussi où l'on trouve une majorité pour Hillary Clinton aux dernières élections. Puis, mon troisième séjour me mènera d'Amsterdam à Lisbonne. La partie du pays qui a sans doute conservé le plus

ce mode de vie à « l'européenne », une partie du pays regroupant des états qui ont été épargnés par le chômage et la crise financière mais qui pourtant, ont eux aussi cédé aux sirènes du populisme.

Dans ce récit photographique que je veux écrire, la photographie, en sera la socle mais les mots, des cartes peut être viendront certainement s'y ajouter. Un travail que je veux sur le long terme, espaçant volontairement les voyages de plusieurs mois, pour une durée totale du projet de 2 voire 3 ans. Car l'Amérique, c'est sûr, va changer de visage pendant ce mandat et nous avec. Ce temps lent, à l'encontre d'un monde qui va de plus en plus vite, m'amène, je crois, à un recul et une réflexion nécessaires à un tel projet. Dans cette démarche, il me paraît évident comme pour l'ensemble de mes projets personnels de faire le choix de l'argentique. Le choix d'une autre temporalité, le choix aussi de s'ouvrir à l'imprévu, aux accidents photographiques qui créent de nouveaux possibles, de nouvelles routes à explorer.

**Arno Brignon**

RESTAURANT  
TEL  
R

el  
MADRID

ENTREE  
RUE PRINCIPALE



Upper Rock  
Museum Centre  
County Centre  
St. Michael's Gate  
Centre for the Arts  
Hotel  
Great Chapel  
Shrine of Our Lady  
of Europe

Europe Point  
Shrine of Our  
Lady of Europe









## Candidature Bourse Brouillon d'un rêve Images 2019

Date d'envoi : jeudi 6 juin 2019 19:42

Titre de l'œuvre Battue

Durée de l'œuvre

Résumé Camille est une jeune femme qui s'est détachée des racines sombres de sa famille, fondatrice d'un mouvement identitaire : Les Blanchistes. Motivée par Hassan, son ami d'enfance devenu journaliste, Camille revient au pays pour les infiltrer. Mais lorsqu'elle se retrouve seule parmi les hommes de la Grande Battue et l'influence manipulatrice de son oncle Robert, l'immersion devient alors dangereuse dans l'immensité grandioses des paysages de son enfance.

Genre de l'œuvre Bande dessinée

URL vers les éléments  
visuels/sonores

Mot de passe

Civilité et prénom nom des  
auteurs Monsieur Lilian Coquillaud  
Madame Marine LevéelDemande de report de  
labellisation NonTitre du projet initialement  
encouragé

Représentation auteur(e) Oui

# BATTUE

## Lettre d'introduction au projet

Battue est un projet qui conjugue deux univers artistiques : celui du cinéma et du dessin.

L'histoire est celle d'un détachement et à la fois d'une immersion, d'un retour aux sources dangereux. Camille est issue d'une famille qui a fondé « Les blanchistes », un mouvement identitaire et néo-païen, réputé proche de l'extrême droite. Très jeune, elle a fui cette influence, mais le retour d'Hassan son ami d'enfance devenu journaliste, et la mort de son père la conduisent à revenir au pays. Hassan l'a convaincue d'infiltrer la Grande Battue, chasse exclusive et initiatrice des jeunes recrues, pour faire tomber le mouvement. C'est à la fois une quête intime pour la jeune femme, l'occasion de se prouver sa différence, sa force face à ses racines sombres mais aussi celle de l'affirmation d'une jeunesse qui veut changer l'ordre du vieux monde. Pourtant, l'immersion dans ce huis-clos sauvage, l'appel de la nature et la force des souvenirs vont troubler la jeune femme et risquer de lui faire perdre sa lucidité. C'est qu'en face, elle n'a pas affaires à des débutants. Son oncle, Robert, instigateur des Blanchistes, est un maître dans la manipulation et le discours théorique et il sait combien la Nature environnante, qui possède une aura presque mystique et envoûtante, la touche profondément.

Le scénario, écrit par une scénariste et réalisatrice de films, convoque des images animées, des cadres, des mouvements de caméra mais aussi des sons, des odeurs, de la poésie. Mon travail d'illustrateur est alors de pousser à travers le dessin, l'immersion et la beauté dangereuse de ce huis-clos. Il naît une ambiguïté au fond de Camille et c'est cette légère bascule que le dessin augmentera, afin de révéler toutes les sensations de l'héroïne, son trouble, son émotion intérieure. Le dessin aura quelque chose d'une beauté lynchéenne : fascinant, élégant mais à la fois sombre et terrible. Je vais puiser autant dans les références cinématographiques que celles de la peinture, mais aussi des codes du cinéma, pour dessiner cet ouvrage qui sera à la frontière entre un récit filmé, un souvenir, un rêve, une animation dessinée.



## Note d'intention

\_ Le parcours de la battue se déroule comme une fresque végétale et minérale. D'abord dans une forêt sombre, les « Blanchistes » gagnent progressivement en altitude pour atteindre des plateaux désertiques et rocailloux. Cette mutation progressive du paysage va de pair avec l'immersion de Camille, et son trouble intérieur. Ainsi je considère l'attrait du paysage comme un personnage à part entière. C'est d'ailleurs un parcours inventé de toute pièce par le récit, presque comme le décor d'un conte qui a une influence sur les émotions intérieures de Camille. Alors, je compte arpenter et vivre moi-même ce parcours pour observer des décors qui m'entourent : la variété des reliefs de l'Aude avec ses montagnes de schistes, ses vallées argileuses, soufre et terre de Sienne, l'altitude boisée de l'Ariège, la sécheresse des Hautes-Pyrénées, les forêts aux essences multiples... J'utiliserai ces dessins d'observation comme recherche documentaire et composerai aussi avec mon expérience sensorielle.

\_ L'évocation visuelle, la dilatation du temps inhérente à l'histoire m'ont poussé à envisager le découpage en utilisant le langage du cinéma, usant du hors champ, de l'ellipse, du morcellement du temps, du travelling ou de la mise au point sur certains éléments. L'idée d'espace sera parfois travaillée dans la double page, dilatée dans l'immersion immense des paysages ou encore resserrée sur de multiples vignettes lors des passages impliquant plus d'action. Pas de contours des cases, le dessin sera libre de s'exprimer.

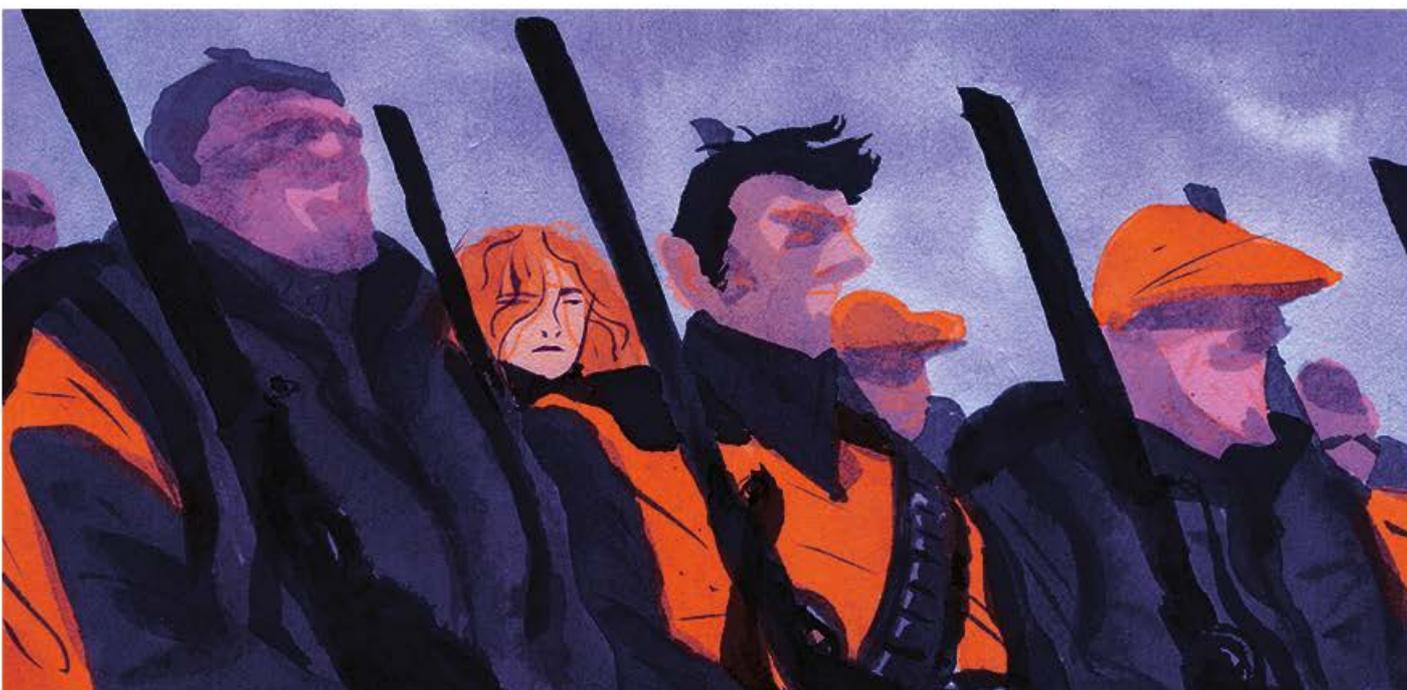
\_ La technique du lavis permet la superposition de jus, appliqué sur un léger papier à grains, et révèle une matière brumeuse et tramée. Un mélange d'encre épaisse et colorée, et quelques touches d'aquarelles traiteront l'ensemble des passages sombres et denses du sous-bois, des scènes nocturnes. Les journées arides et sèches, les moments plus lumineux seront caractérisés par des touches de jus de couleurs. Comme quand le soleil devient écrasant, les personnages sembleront flotter dans un décor presque inexistant.

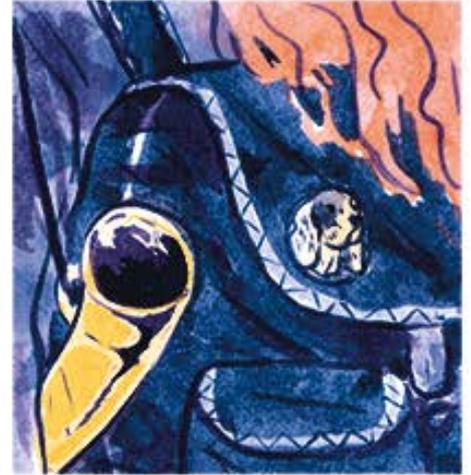
\_ La gamme de couleurs n'est pas en reste. Rose, pourpre, légèrement orangé pour les matins, bleu électrique pour les nuits, le choix d'un ton principal définira l'univers de Battue et mettra en valeur des détails colorés. Je pense à ces mêmes teintes rosées pour les peaux et la couleur orange saturée des gilets pour situer les corps dans le paysage. Ces silhouettes d'hommes en orange, comme un même corps qui rappelle une unité militaire, deviennent des solides sans visage, saillant de blocs orange et impavides une Nature figurée au contraire comme fluide et vivante, arborescente, sauvage.

Tous ces choix graphiques graveront intelligemment autour des dialogues, des sens et de la voix off de Camille, pour finaliser notre idée commune de ce qu'est *Battue*.

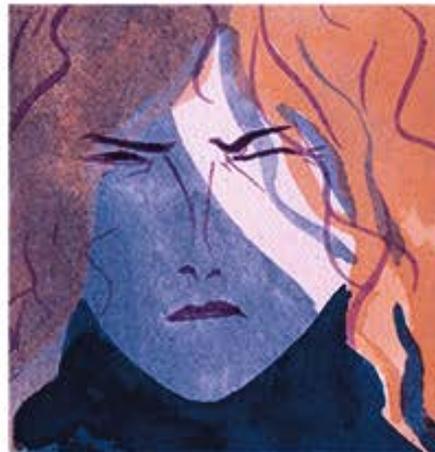


. 5 planches





MESSIEURS!



CETTE ANNÉE, J'AI  
L'HONNEUR D'INAUGURER  
CETTE GRANDE BATAILLE.

VOUS FAITES PARTIE  
DES MEILLEURS TIREURS  
DU PAYS, L'ÉLITE EN  
CHARGE DE SAUVEGARDER  
LE TERRITOIRE DE DEMAIN.



NOUS ACCUEILLONS COMME D'USAGÈS LES PLUS JEUNES  
QUI GRANDISSENT NOS RANGS, BIENVENUE À EUX.

JEUNES GENS, TÂCHEZ DE VOUS  
SURPASSER. CROYEZ-MOI, VOUS N'Y  
ARRIVEREZ PAS SANS CELA.

ANCIENS, VEILLENZ BIEN SUR EUX :  
L'EFFORT EST RUDE, DES ACCIDENTS  
ARRIVENT CHAQUE ANNÉE.  
PRÉSERVEZ-LES DE L'ÉGAREMENT.



VOUS CONNAISSEZ TOUTS  
LES ORDRES DE TIRS, MAIS  
LA COUTUME VEUT  
QU'ILS SOIENT ÉNUMÉRÉS  
À TOUT DÉBUT  
DE BATTUE.



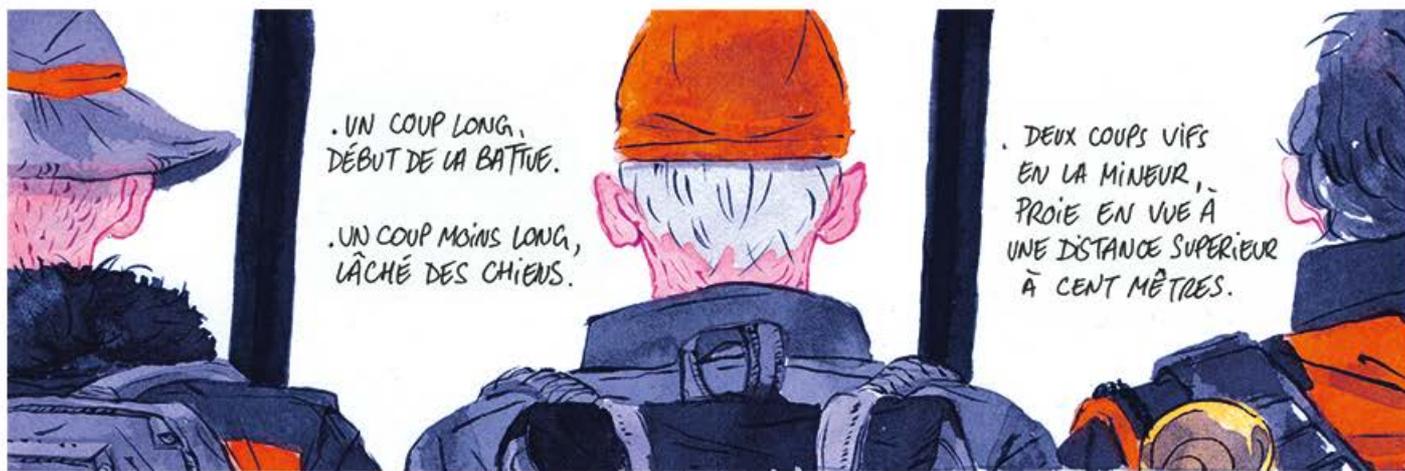
VEUILLEZ ÉCOUTER  
ATTENTIVEMENT

POUR LES TIREURS :  
. NE SA-MAIS QUITTER  
SON POSTE.  
. SE TENIR TOUJOURS  
VENTRE AU SOL



. VOUS NE CHARGEREZ  
QU'AU PREMIER SIGNAL.  
. RESPECTER L'ANGLE  
DE LA ZONE DE TIR  
MAINTENANT, EN  
CE QUI CONCERNE  
LES CODES DE TROMPE.





. UN COUP LONG,  
DÉBUT DE LA BATTUE.  
  
. UN COUP MOINS LONG,  
LÂCHÉ DES CHIENS.

. DEUX COUPS VIFS  
EN LA MINEUR,  
PROIE EN VUE À  
UNE DISTANCE SUPÉRIEUR  
À CENT MÈTRES.



. TROIS COUP LONGS,  
TOUCHE DE LA CIBLE.  
LA RECHERCHE AU SANG  
S'ÉFFECTUE DONC  
DANS LA FOULÉE.  
  
. QUATRE COUPS RAPIDES,  
CIBLE MANQUÉE.



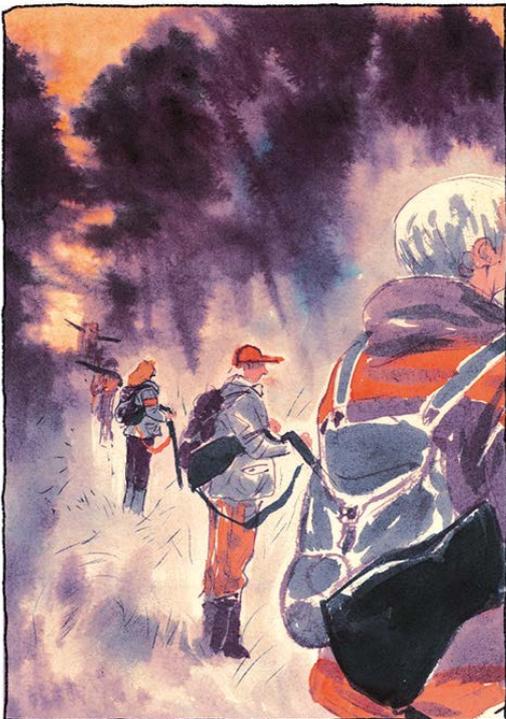
. QUATRE COUPS INÉGALX  
SECS ET ESPACÉS,  
APPEL AU SECOURS.  
  
. CINQ COUPS,  
FIN DE LA BATTUE  
OU DESTRUCTION  
DE LA CIBLE.



JE SERAIS  
INTRANSIGEANT  
SUR LES ERREURS  
COMMISSES. NE VOUS  
TROMPEZ PAS DE  
CIBLE, CEUX LÀ  
QUITTERONT ILLICO  
LES RANGS.

A full-page illustration of a deer standing in a forest. The deer is positioned in the lower center of the frame, facing slightly to the right but looking back over its shoulder towards the viewer. The forest is dense with tall, thin trees and a ground covered in various plants and flowers. A speech bubble is located in the upper middle part of the image, containing the text 'MAINTENANT, À VOS CORPS.' in a handwritten style. The overall color palette is muted, with a mix of greens, browns, and greys, giving it a somewhat somber or mysterious atmosphere.

MAINTENANT,  
À VOS CORPS.





## État du projet / soutien obtenu / usage de la bourse

En juillet 2017, nous avons obtenu une bourse du CRL Midi-Pyrénées qui nous a permis de développer l'écriture et l'univers du projet amorcé en 2015. Grâce à cette aide, nous avons pu démarcher les maisons d'éditions et signer par la suite un contrat chez Six Pieds sous Terre en novembre 2018. Actuellement, le scénario est achevé et la phase du story-board suivra pour début juillet. La réalisation des planches est quant à elles prévue à partir de la rentrée de septembre 2019 pour une sortie que l'on espère possible à l'automne 2020.

Cette bourse de la SCAM me permettrait de couvrir l'ensemble du travail à réaliser, c'est-à-dire la documentation très importante à ce projet, la phase de recherche approfondie en vue de la production de 107 planches en couleurs directes. Malgré l'engagement de notre éditeur, la conjoncture et la précarité qui touchent la bande-dessinée nous offrent de faibles conditions devant l'ampleur esthétique du projet. Je pense qu'un appui financier supplémentaire me permettrait d'accomplir ce grand projet à la hauteur de ses ambitions.



A woman with dark hair tied back is looking at a robot head. The robot head is white with a transparent face and a complex mechanical body. In the background, there is a barcode with numbers: 403556, 106667, and 2. The title 'Brouillon d'un rêve écritures et formes émergentes' is overlaid on the image.

# Brouillon d'un rêve écritures et formes émergentes

## *The Moon Also Rises*

un film documentaire de Yuyan Wang

2024, 20', Petit Chaos

Projet soutenu en 2022

[Plus d'informations sur le site Film documentaire](#)

## *Hiku*

une oeuvre mêlant cinéma et performance d'Anne-Sophie Turion et Eric Minh Cuong Castaing

2023, cie Shonen, en collaboration avec la cie Grandeur nature

Projet soutenu en 2021

[Plus d'informations sur le site de l'autrice](#)

A hand holding a handgun in a dark space with falling particles. The background is a dark, textured surface with numerous small, light-colored particles falling from the top, creating a sense of depth and movement. The hand is positioned on the right side of the frame, holding a handgun with both hands. The lighting is dramatic, highlighting the hand and the gun against the dark background.

# MY VIEWS ON THE DARKNESS

un projet de Yuyan Wang  
produit par petit chaos

Yuyan Wang

Scam  
5 Avenue Velasquez  
75008 Paris

À l'attention des membres du jury,

J'ai l'honneur de solliciter la Bourse « Brouillon d'un Rêve » pour mon projet documentaire *My views on the darkness*.

Installée en France depuis sept ans, je suis diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris depuis 2016 avec les félicitations du jury et du Fresnoy - Studio national des arts contemporains depuis 2020.

Lors du tournage de mon premier film *All movements should kill the wind*, j'ai eu l'occasion d'observer la place grandissante que les lumières LED occupent dans l'espace urbain en Chine. Pour moi, cette omniprésence des LED évoque un mode de vie sous l'autorité d'une lumière constante, où chacun demeure disponible, connecté, actif, efficace, sans ombre, et bien sûr "éveillé". Ces lumières sont caractéristiques des mutations qu'a connues mon pays d'origine ces trente dernières années à travers l'essor du capitalisme, la culture du divertissement et l'économie de l'attention.

À travers ce projet, je souhaite proposer un voyage dans la nuit où les zones mystérieuses sont remplacées par une puissante lumière homogène. La narration se déploie sous la lumière artificielle qui nimbe une ville de Chine, pour suivre un retraité poète, fou de son poisson-dragon, et son épouse qui prend la technologie pour une fontaine de jouvence. Parallèlement, une enquête abstraite se déroule autour d'une communauté nocturne. Dans une usine de LED, des ouvriers glissent dans un état de transe tout en effectuant des tâches répétitives sur la chaîne de production. Ces personnages, possédés par le souvenir d'objets lumineux assemblés de leurs mains, cherchent à remonter à l'origine primitive de la lumière artificielle en pénétrant dans une mine abandonnée d'où l'on extrait les minéraux rares, destinés aux appareils numériques. Il s'agit donc d'un récit qui mène vers les origines terrestres de la lumière.

Le projet prendra la forme d'un film qui pourra être présenté en une installation vidéo en accentuant l'atmosphère hypnotique et la désorientation, visibles dans certaines séquences. Plusieurs formes abstraites se déploieront à partir d'une structure métallique associée à des bandes de LED et deux miroirs bidirectionnels. Elles composeront un paysage lumineux, une sorte de vitrine avec un effet d'abîme infini.

J'aspire ainsi à raconter les mutations qu'a connues mon pays d'origine, la Chine, depuis ces dix dernières années, en explorant son rapport à la lumière.

Vous trouverez ci-après le dossier de présentation du projet.

Je vous prie d'agréer, Mesdames et Messieurs les membres du jury, mes respectueuses salutations.

Yuyan Wang

## SYNOPSIS

De la bulle domestique d'un couple de retraités chinois à la luminosité écrasante d'une usine de LED et de caméras de surveillance. *My Views on the darkness* fait le portrait d'une communauté nocturne placée sous l'autorité d'une lumière constante et fondée sur l'hyper connexion et la disponibilité continue.



## NOTE D'INTENTION

À la fin des années 2010, la Chine réfléchissait à envoyer des missions habitées sur la face cachée de la lune. Cela m'a immédiatement posé question : qu'est-ce que serait sonder, conquérir l'invisible, les profondeurs inconnues du noir complet ? Au-delà de la conquête d'un espace, j'y vois une volonté d'étudier la matière même de l'ombre, et ce qu'elle cache de potentiels incontrôlables.

En me lançant dans cette investigation, je souhaite saisir la façon dont la lumière agit sur les vies individuelles et le rapport qu'entretiennent les personnes qui seront dans le film avec le discours officiel d'un régime tout puissant. Et ainsi interroger la nature artificielle de la lumière qui éclaire et guide le monde, dans sa dimension politique et intime.

J'ai quitté la Chine pour l'Europe il y a dix ans. À chaque retour à Qingdao chez mes parents, je réalise à quel point l'espace urbain se modifie. Nouveaux quartiers sortis de terre, augmentation exponentielle des systèmes de vidéosurveillance. J'en arrive à ne plus reconnaître la ville de mon enfance, et revis chaque fois la distance que j'entretiens avec mon pays.

Cette distance, j'ai senti qu'elle s'installait également avec les personnes que je retrouve là-bas, à commencer par mes parents. Leur attitude me semble typique de ces générations de patriotes qui ont connus les grands bouleversements culturels et sociaux liés à l'ouverture de la Chine depuis les années 1990. Ils sont admiratifs – surtout ma mère - devant ce qu'ils voient comme les signes de l'entrée du pays dans une ère nouvelle. Par les réseaux sociaux, qui pour la plupart sont d'ailleurs propres à la Chine, le peuple est Un, dans un monde en constante activité, bien qu'il brouille les frontières de la lumière, de l'ombre, et de la réalité.

Aussi, je m'interroge sur le rôle et la nature des images de propagande, publicitaires ou de divertissement, dans cette Chine où la biopolitique se fait par écrans interposés. Je me rappelle ma mère qui, quand j'étais enfant, me disait de me méfier des photographies, qui figeraient quelque chose de moi dans une temporalité virtuelle et mécanique, qui m'empêcherait de mourir sereinement. Ce syncrétisme entre ésotérisme et croyance dans le progrès est typique des personnes éduquées sous Mao, gagnées par la peur de voir leur culture s'effondrer à l'entrée de la Chine dans le capitalisme.

Aujourd'hui, les smartphones sont partout. Même mes parents sont pleinement accoutumés aux flux d'images continus. Tous deux voient le monde à travers un écran-miroir, sans questionner les images qu'ils engrangent. Ma mère peine à se détacher de son portable ou de sa tablette, et multiplie les usages simultanés des supports. Ce hiatus entre ma perception et la leur pose la distance physique et morale que j'ai vis-à-vis de la Chine, et fait de mes parents des figures de choix pour le film. Deux témoins du fantasme d'une certaine Chine héritée de la période maoïste, et de la transition vers une autre. Un baromètre de ses changements intimes et sociétaux. Et mon point d'attache principal avec mon pays aujourd'hui.

En 2020, la Chine compte 1 milliard de caméras de surveillance, placées à tous les coins de rue. Ces caméras s'agglomèrent à l'architecture et au vocabulaire urbain, assistés de myriades de lumière LED dans l'espace public. Elles représentent la partie la plus visible des industries de vidéosurveillance et des entreprises de Data Analysis. Accueilli comme une véritable économie "immatérielle" en pleine croissance, le progrès techno-scientifique s'est mis à transformer radicalement la Chine ces dernières années, la faisant basculer presque aveuglément dans une sorte de concrétisation fidèle de la prédiction d'Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes* en 1932. Ces lumières sont caractéristiques des transformations

que mon pays a connues ces dix dernières années à travers l'essor du capitalisme, la culture du divertissement et l'économie de l'attention.

Pour moi, cette combinaison entre les lumières LED et les réseaux de caméra de surveillance est le signe matériel d'une société capitaliste autoritaire où la productivité ne s'interrompt jamais. Cet environnement associe propagande politique et affirmation de soi dans une couleur de fond rouge électroluminescent. Il correspond à un monde où la subjectivité est « éclairée » intensément par les modalités de contrôle mis au point par les gouvernements.

L'ambition de mon projet *My Views on the Darkness* est de capturer les profondes mutations sociales que connaît la Chine depuis une dizaine d'années. En révélant une facette de cette énorme vague d'innovations qui doit nous porter vers le meilleur des mondes de la Big Tech, je veux partir de mon expérience personnelle pour élargir le champ d'observation afin de donner à voir et à vivre un voyage au travers des images et de leur technologie hybride. Il s'agit de créer une mise en abîme critique qui vise à déconstruire le mythe capitaliste de l'immatérialité des nouvelles technologies et à exposer ce "regard" à ses origines matérielles.

Revenir aux origines terrestres de la lumière, qu'est-ce que cela implique ? Comment cette idée va s'incarner dans une forme film ? Et qu'est-ce que serait investir les frontières de l'ombre et du visible ?

Le projet tente de montrer sous une forme poétique le développement hypermoderne que connaît la Chine sous l'impulsion d'une transformation matérielle, sociale et culturelle.

Yuyan Wang

## RÉALISATION

Le film aura comme fil conducteur la lumière électrique. À l'image, les différentes séquences dessineront un voyage à travers la nuit, les LED et les écrans, à la recherche de l'origine de la lumière. Il offrira une immersion au cœur de ces nouveaux environnements incandescents qui constituent aujourd'hui notre contemporanéité urbaine afin de produire une vaste enquête qui remonte à la chaîne de production de ce qui pourrait paraître exclusivement immatériel.

Au cours de ce voyage, nous croiserons différents protagonistes dont le quotidien témoigne d'une réalité parfois différente du discours officiel. Il s'agira à la fois de déconstruire le mythe de l'immatérialité de la lumière et celui de la pensée unique d'un régime totalitaire.

Le montage me permettra de faire des associations et d'entreprendre ce voyage qui se conclura en changeant d'échelle et en basculant dans un paysage microscopique. La lumière sera réincarnée en signaux analogues et sera associée à des images décrivant des rétines abimées sous un microscope.

Le son viendra parfois enrichir ce que l'on voit à l'image, parfois apporter un contrepoint ou une contradiction. L'idée qui sous-tendra ces associations est de faire le portrait de mon pays sous le prisme de son rapport à la lumière et l'obscurité, faisant apparaître certains paradoxes.

La dimension hypnotique de la lumière m'intéresse également. Je laisserai certaines séquences sans voix-off, afin de faire vivre au spectateur une expérience de fascination face à ces événements lumineux.

Le tournage s'effectuera en équipe très légère puisque je filmerai seule avec ma caméra, tandis qu'un ingénieur du son pourra capter des ambiances et m'aidera pour l'enregistrement des témoignages des protagonistes. Cette légèreté de tournage, que j'ai déjà éprouvée dans mes précédents films, est à la fois une contrainte pour tourner facilement en Chine et en même temps un avantage qui me permettra de m'adapter et de multiplier les lieux de tournages.

Bien que les lieux de tournage soient différents, je souhaite effacer les caractéristiques géographiques et parvenir à une forme de dislocation en inventant une temporalité flottante. Je souhaite m'appuyer sur la dimension atmosphérique de la lumière en filmant de nombreuses infrastructures industrielles, dispositifs de communication, écrans, reflets, couleurs, circuits informatiques, câblages électriques, fréquences, longueurs d'onde, vibrations, intensités lumineuses - bref tout un ensemble de signes visuels du plus physique au plus abstrait.

Je souhaite associer aux images que j'aurai filmées moi-même des *found footages* - notamment les séquences de vidéosurveillance récupérées sur les réseaux sociaux. Ces archives proposent d'innombrables prises de vue en direct, 24 heures sur 24, en provenance des différents endroits du monde. Ces images consistent en un flux continu qui documente le quotidien avec une extrême fidélité et cruauté.

## SYNOPSIS DÉTAILLÉ

Quelque part en Chine, la nuit ne se termine pas.

Un Arowana doré déambule dans un étroit aquarium, il flotte au milieu des myriades de particules illuminées par un système de LED. À travers sa vue distordue, un couple âgé semble pétrifié dans l'obscurité de son appartement, submergé par les flux d'informations proposés par leurs téléphones. Au son, on apprend l'existence d'un projet pharaonique de lune artificielle prévue par le gouvernement chinois.

De l'aquarium domestique, nous passons à un parc aquatique gigantesque. Les poissons déambulent lentement dans leurs immenses bassins tandis que les spectateurs les filment ou sont plongés sur leurs écrans. Les images dérivent alors dans la nuit des mégapoles marquée par la lumière saturée de visions presque hallucinées. La bande-son nous fait entendre le témoignage troublant d'un habitant de Pékin chassé de son habitation sous-terre.

De multiples situations s'enchaînent. Des fréquences électriques résonnent et bourdonnent entre les gratte-ciels. Une foule de passants somnambule dans la lumière des vitrines. Un jeune vendeur prépare son intervention pour vendre des horloges électroniques sur Tiktok. De faux consommateurs se reposent sur les lits de démonstration dans un magasin IKEA. La salle d'un McDonald se transforme en un dortoir collectif pour personnes sans-abri. De jeunes travailleurs testent le bon fonctionnement de câbles sur une chaîne de production de caméras de surveillance. Ces mêmes caméras contemplent dans la rue les écrans LED qui deviennent le portail d'un autre univers: l'image est convertie en une série d'ambiances lumineuses abstraites issues des réseaux sociaux. L'ensemble de ces scènes est finalement synthétisé dans un signal épileptique et aveuglant. Signe que les tentatives de percer la nuit, de maîtriser l'inconnu, se terminent dans un silence microcosmique.

*My views on the darkness* esquisse le portrait d'une communauté dont les rouages sont d'une redoutable efficacité, une communauté active, disponible, connectée, où les zones mystérieuses sont remplacées par une puissante lumière homogène. Il s'enracine dans le mythe capitaliste de l'immatérialité des nouvelles technologies et renvoie la "lumière" à ses origines terrestres.

Teaser : 

Ce teaser permet de donner une idée de l'esthétique générale, les états émotionnels et atmosphériques du film.

## PROPOSITION DE TRAITEMENT

*Cette trame narrative est une première ébauche, basée sur mes observations, recherches et séjours réguliers en Chine. Suite aux repérages et entretiens que je souhaite effectuer, il s'agira d'enrichir cette structure que je souhaite dialectique.*

### 1 - Lumière pétrifiée : couple figé dans une bulle aquatique

Des particules dérivent avec le courant dans l'obscurité... Nous ne savons pas si nous sommes dans l'espace, sous un microscope ou au fond de la mer. Au fil du temps, la vision s'adapte progressivement à la noirceur. La fluidité des particules est perturbée par une présence désossée sans identité. La lumière intervient : une main tenant une télécommande éclaire l'aquarium.

L'ambiance alterne entre le blanc incandescent et les couleurs saturées des lumières LED. Un scléropage asiatique fait des allers-retours dans l'eau ; ses écailles scintillent avec la variation de l'éclairage artificiel. À travers l'aquarium transparent, un couple chinois d'une soixantaine d'années est assis au loin dans un salon vaguement éclairé par la lumière froide de la télévision.

La voix d'un présentateur télévisé se fait entendre sur le reste de la séquence.

#### PRÉSENTATEUR TV (OFF)

La Chine lancera la première "lune artificielle" dans l'espace en 2020. La mission de cette lune artificielle est de réfracter les rayons du soleil vers la Terre pendant la nuit pour réduire le coût de l'éclairage urbain. Selon les rapports officiels, la lune artificielle sera équipée d'un dispositif réfléchissant. Elle serait huit fois plus lumineuse que la vraie lune. Le satellite devrait remplacer partiellement les lampadaires existants de Chengdu, la plus grande ville de la région sud-ouest. Si le premier lancement réussit, la Chine lancera les trois autres lunes artificielles en 2022. La première lune est une esquisse expérimentale, et les trois autres seront conservées en tant que projets finis. Le satellite, qui orbite à une altitude de 500 km, recueillera la lumière du soleil pour la diriger vers Chengdu et remplacera partiellement les lampadaires existants. Cette source artificielle pourrait également servir comme alimentation de secours en cas de catastrophe naturelle, tout en dirigeant l'énergie solaire vers les zones où il y a une panne énergétique.



La caméra recule peu à peu pour montrer des détails de cet intérieur caractéristique de la classe moyenne chinoise. On y décèle un pastiche de décoration européenne : le papier peint baroque, le lustre en cristal et les rideaux de fil d'or scintillent dans la lumière crépusculaire, signes ostentatoires d'un luxe en toc. Enveloppé par la lumière bleutée de la télévision, le teint du couple alterne selon le contenu des images.

Télécommande à la main, l'homme change de chaîne régulièrement. La caméra se tourne vers l'écran de télévision. Nous voyons les images de plusieurs programmes qui défilent : la retransmission d'un festival de feux d'artifice où la foule attend dans l'obscurité avec leurs téléphones en l'air, des rassemblements de protestataires qui virent à l'affrontement avec les forces de l'ordre. L'atmosphère ambiguë oscille entre la célébration et la guerre. Mollement, l'homme prend son téléphone portable pour naviguer sur internet avant de fermer les yeux et se reposer. La femme se penche elle sur le côté du canapé, elle porte sur son visage un masque de luminothérapie. Cet objet émet une vibration futuriste qui accompagne la lueur rouge visible sous les traits figés de plastique. Cette étrange présence crée une dimension irréaliste.



## 2 - Lumière sous-marine : infrastructures lumineuses dans un parc sous-marin

Cette atmosphère sous-marine se développe à une plus grande échelle. Les récifs d'un aquarium géant se découpent à la faveur des LED qui font de l'intégralité du parc sous-marin une expérience propice aux hallucinations. Un gigantesque bassin cylindrique occupe l'espace ; l'épaisseur du verre déforme les êtres marins qui glissent dans l'eau. Sous un autre angle de vue, légèrement en plongée, le bassin se transforme en une planète géante. L'échelle apparaît disproportionnée : les habitants de cette planète étrange semblent beaucoup plus grands que la foule de visiteurs qui se bouscule au devant du verre pour attirer l'attention des poissons.

Munis de leurs appareils numériques, les spectateurs enregistrent pratiquement en permanence ce qu'ils voient, à commencer par les poissons qui s'activent à toute heure du jour et de la nuit et dorment avec les yeux ouverts. L'agglutination des badauds contraste avec la tranquillité indifférente des poissons. Un tunnel traverse l'aquarium dont les parois vitrées réfléchissent les multiples écrans de manière kaléidoscopique. La perte des repères spatiaux est flagrante : progressivement, le spectateur ne parvient plus à opérer de distinction entre l'intérieur du bassin et l'extérieur. Les visiteurs font partie intégrante de ce dispositif optique. Après l'excitation propre à cette attraction la plus saisissante de l'aquarium, la caméra s'attarde sur les quelques personnes qui ont perdu tout intérêt pour les poissons et se concentrent exclusivement sur leurs écrans et les séquences enregistrées précédemment.



### 3 - Lumière cybernétique : influenceur sur Tiktok

Dans le secteur des horloges numériques de la ville de Yiwu où se trouve le plus grand marché de vente en gros au monde. Des milliers de compteurs sont rassemblés pour être vendus dans tous les pays. Ces heures désynchronisées évoquent les différents fuseaux horaires, rassemblés ici en un immense paysage technologique qui évoque un univers cheap de science-fiction. Les affichages créent un labyrinthe temporel où les chiffres se réfractent les uns dans les autres. La caméra s'approche en se focalisant sur le reflet d'un jeune vendeur, il est absorbé par son écran de portable.

Dans sa cabine étroite, le vendeur répète son "monologue d'ouverture" devant le miroir pour son émission diffusée en live sur Tiktok. Il consulte de temps en temps les notes qu'il a enregistrées pendant la journée de formation "live streaming business". Après une série de préparations, il met son téléphone en position et lance son émission.

À la fin de son émission, il enfile dans l'obscurité un costume constitué de lumières Led. Son corps devient abstrait : il est ramené à des centaines de pixels rebondissants, transformé en un écran fluide et cybernétique, au milieu d'une pièce éclairée par une source bleu pâle. Il se met à danser.

### 4 - Lumière urbaine : écran géant des gratte-ciels

Les points de LED se brouillent et laissent apparaître un écran géant qui s'étend sur des kilomètres en utilisant les façades de plusieurs gratte-ciels. Une vaste mosaïque électronique montre des scènes variées où les motifs digitaux de baleines, de vagues ou de feux d'artifice alternent. La programmation algorithmique contrôle ce langage visuel qui efface le béton et l'acier afin de plonger les citoyens dans une féerie électronique. Un lever de soleil enchaîne avec des publicités et des jeux de lumière quasi abstraits sans dramaturgie. Au-devant d'une façade d'immeuble recouvert de miroirs, un drone décolle à la verticale.

La caméra documente tous les reflets visibles sur les vitres : une foule de "Square Dance" qui baigne dans une lumière saturée, des salariés dans les bureaux qui font des heures supplémentaires. La caméra s'approche progressivement d'eux en se focalisant sur leurs silhouettes - un moment suspendu et silencieux.



## 5 - Lumières somnambule : dormeurs dans la lumière incandescente

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le hall d'entrée d'un magasin IKEA au carrelage blanc, éclairé par une lumière blafarde et grésillante. De simples cloisons séparent les espaces qui proposent différentes ambiances, toutes présentant la même fausse plante. De nombreux canapés sont placés dans ces simulations domestiques. Au premier coup d'œil, aucune présence humaine n'est visible. La caméra se déplace et découvre alors les étiquettes des prix accrochées sur des lits où quelques visiteurs sont en train de somnoler.

La caméra capture leur visage apaisé. Après minuit, dans l'immense gare à l'ouest de Pékin, un McDonald se transforme en un grand dortoir où se logent les gens qui n'arrivent plus à payer leur loyer ou qui n'ont pas trouvé de pied à terre pour la nuit. Hommes et femmes semblent avoir complètement baissé leur garde, s'affalant les uns contre les autres et somnolant entre les plateaux laissés à l'abandon sous une lumière blafarde.

Au son, un ancien habitant de Pékin nous raconte son quotidien lorsqu'il vivait dans les espaces souterrains de la ville. Ceux-ci étaient un héritage de la Guerre Froide, pendant laquelle des abris avaient été construits. Ils ont jusqu'à récemment accueilli près d'un million de travailleurs pauvres, chassés discrètement par le gouvernement pour faire baisser la densité de la population de la ville. Ce témoignage montre une autre facette de la Chine, bien loin de la grandeur et de l'opulence affichée.



## 6 - Lumière industrielle : chaîne de production d'éclairage LED et de caméras de surveillance

La caméra suit un jeune ouvrier entrant dans un bâtiment. L'ascenseur est en panne. Il emprunte l'escalier sombre, dépourvu d'éclairage. Arrivé au deuxième sous-sol, on retrouve une affreuse lumière blanche qui n'éclipse pas les recoins sombres où grouillent des ampoules vides. Le silence est ponctué par les grésillements des néons. C'est une usine de LED à Shenzhen.

De jeunes ouvriers travaillent collectivement sur la chaîne de production à assembler des anneaux lumineux. Ces derniers sont utilisés dans l'industrie du "Live Streaming". Les différentes températures de blanc alternent et créent une aura lumineuse autour des silhouettes des travailleurs. Ces cercles rappellent les figures sacrées des fresques médiévales. De manière méticuleuse et précise, leurs mains manient toutes les pièces détachées à une vitesse mécanique qui montre un réel degré d'expertise. Leur visage impassible laisse transparaître la fatigue et le vide. En désordre sur leur établi, les câblages se balancent légèrement par les traitements de post-production et ressemblent à des créatures organiques telles des anémones de mer.

Parallèlement, les images montrent un processus d'assemblage de caméras de surveillance. Portant des combinaisons anti-électricité statique, les ouvriers traversent une cabine de douche qui diffuse du vent en lieu et place de l'eau avant de s'installer à une chaîne de montage éclairée intensément par la lumière.

Des rangées de caméras de surveillance se font tester pour la résistance à la pluie sous des jets d'eau. Les ruisseaux coulent sur la surface noire hémisphérique et déforment constamment les reflets. Au bout de la chaîne de production, un groupe de jeunes travailleurs se tiennent sous une lumière fluorescente : ils testent le bon fonctionnement des câbles. Sur l'écran de surveillance de l'usine, leurs gestes apparaissent en boucle. Leurs pupilles se dilatent. Les images de surveillance mettent en abîme leur propre fabrication.



## 7 - Lumière compressée : *found footage* de vidéosurveillance

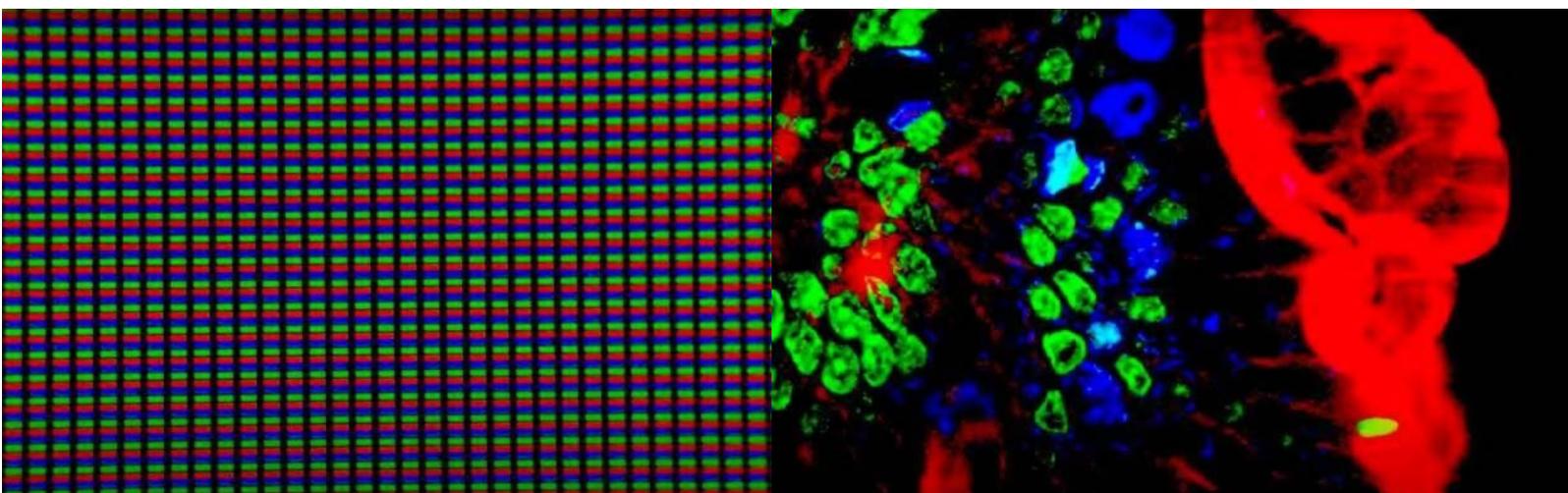
Les images s'entremêlent avec des séquences filmées par des caméras de surveillance omniprésentes. Nous voyons par exemple les images de vidéosurveillance de serveurs informatiques ; un troupeau de pigeons munis de LEDs survole la ville et forme un tourbillon scintillant ; des milliers de drones équipés de systèmes d'éclairage s'élèvent en une matrice pour composer des animations gigantesques dans le ciel nocturne ; la foule attend dans l'obscurité avec ses téléphones portables devant eux en attendant de capturer un spectacle pyrotechnique ; un tunnel éclairé par d'innombrables pixels clignotants ; des manifestants se rassemblent dans la nuit avec des flashes lumineux et des feux de détresse ; un écran géant dont chaque pixel est composé par des panneaux colorés tenus par des enfants.

## 8 - Lumière signalétique : boue de pixel

L'image s'élargit jusqu'à plonger dans l'écran. L'environnement est graduellement compressé : Les pixels de l'image se transforment de plus en plus en éléments saturés, sensoriels, rythmés et abstraits. La lumière est incarnée ici en pixels trichromes avec le traitement des signaux. Il s'agit d'une chorégraphie mathématique basée sur les 3 couleurs (rouge, vert, bleu) qui composent la "lumière" analogique de nos écrans. Ces innombrables signaux hématisés mutent, clignotent et scintillent de couleurs surchargées et encombrées, quasiment agressives. Ils génèrent presque une épilepsie photosensible.

## 9 - Lumière rétinienne : monde microscopique

Soudainement, cette matière abstraite de pixels se dissout dans l'obscurité. Nous entrons désormais dans un monde microscopique de plancton phosphorescent. Les couleurs agressives des images précédentes hantent encore nos rétines de leurs traces fantomatiques. Les images microscopiques révèlent la présence des microbes phosphorescents qui se métamorphosent constamment à travers la fusion des formes et des lumières. Les images se lovent dans la matière organique, accumulation des couleurs saturées. Il s'agit d'un monde infini aux multiples potentialités dont la règle ne serait plus l'identité de l'être, mais la plasticité qui témoigne du renversement de l'hyper rationalisation en un dispositif presque onirique.



## PROPOSITION D'INSTALLATION

Dans l'obscurité, un écran LED repose dans une vitrine décrivant comme un paysage lumineux abstrait. Plusieurs formes développent un tunnel vers l'obscurité, un tunnel infini sous l'effet de la réflexion. Elles accompagnent le film et produisent une expérience contemplative basée sur une mise en abîme.

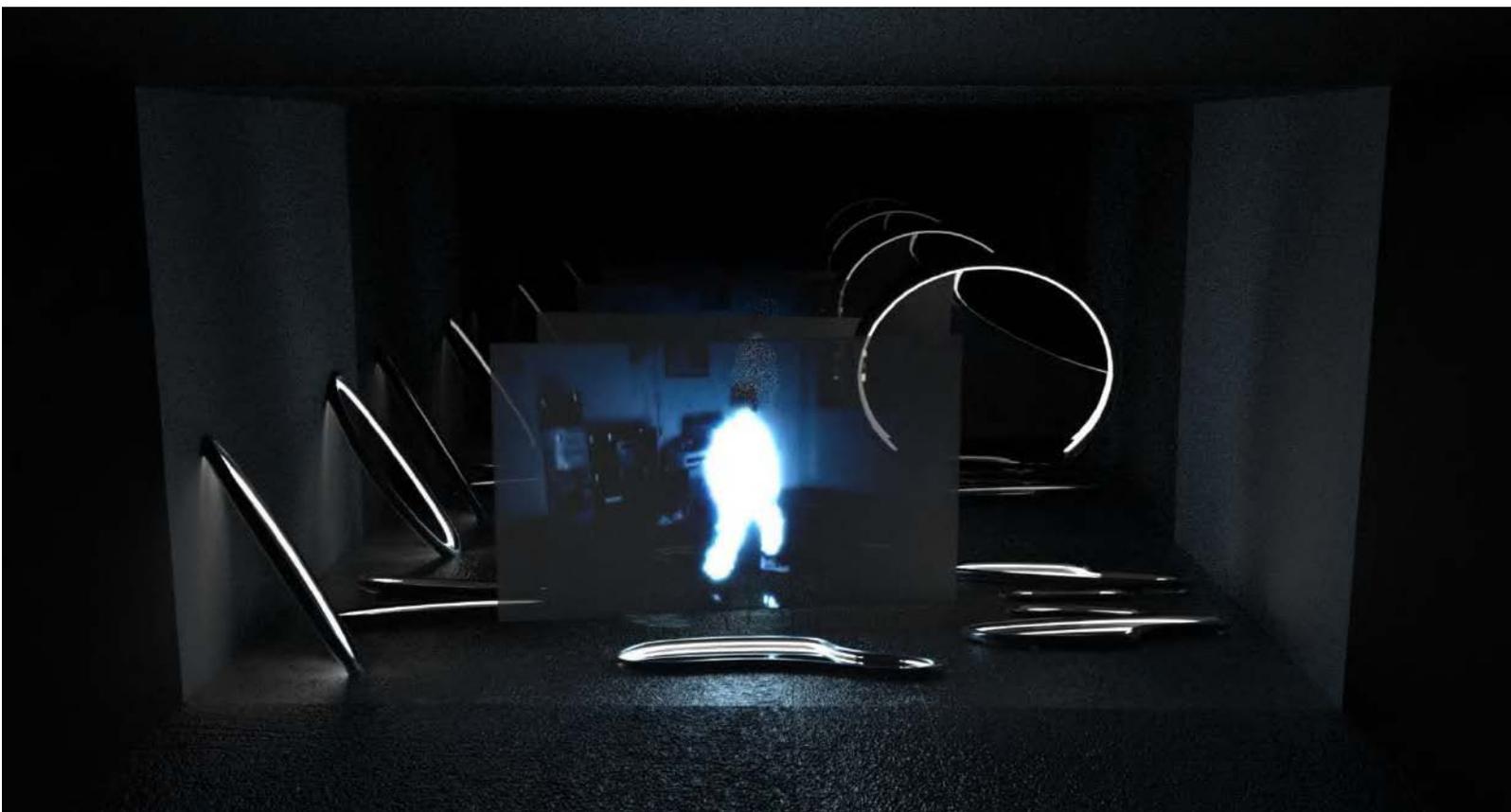
Ces formes liquéfiées rappellent les métaux utilisés lors de soudures, nécessaires à la production des écrans qui apparaissent dans le film. La surface sombre et miroitante fait penser aux nombreuses surfaces de gratte-ciel urbains visibles dans les villes de Chine. Lorsque le spectateur regarde dans les objets, la lumière se répète de manière infinie jusqu'à ce qu'il pénètre mentalement dans une sorte de vortex.

Chaque objet contient un système sonore intégré. Ils diffusent individuellement des pistes sonores, par exemple la texture de courants électriques, des minéraux qui s'entrechoquent, le bruit de la lave souterraine, ou encore celui d'organismes vivant sous terre, etc. La bande-son accentue l'expérience immersive du spectateur. Les pistes distinctes entrent en résonance avec la narration sonore des séquences vidéos.

Sous une forme aussi bien visuelle que sonore, c'est donc une référence au processus d'extraction des composants nécessaires à la production des écrans LED qui est proposée.

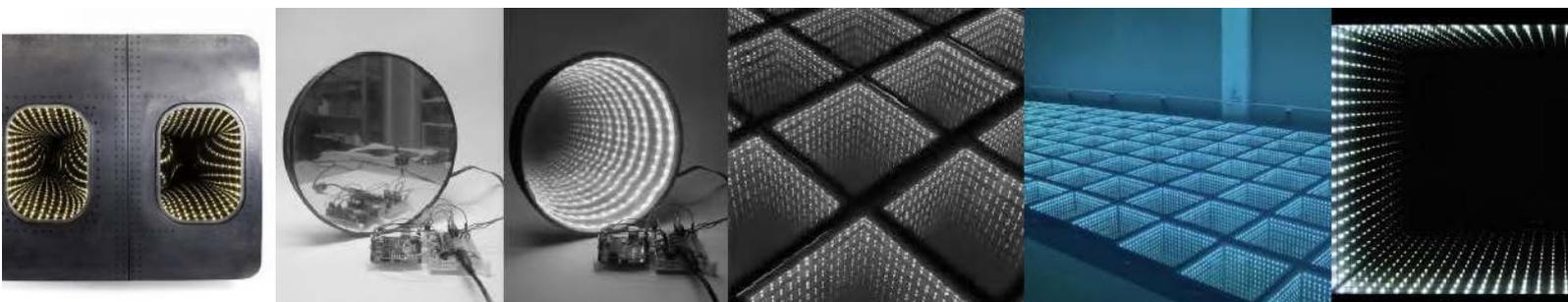
L'ambition est de créer un paysage synthétique, volontairement artificiel, tout en évoquant cette matérialité terrestre, ce monde géologique.

\* Les images suivantes sont des simulations visuelles et des références techniques. Ils donnent une idée approximative de l'aspect de réalisation. Il faut encore faire des essais concernant les matériaux de la structure, les sources d'éclairage, les formes éventuelles dans le but de créer un espace extensible.



## LISTE DES MATÉRIELS ET LOGICIELS ENVISAGÉS

- Paysage d'abîme à LED
  - Plexiglas ( 240cmx100cm ) x 6
  - Bande lumineuse LED x 30m
  - Cadres en acier
  - Film adhésif effet miroir bidirectionnel x 100m
- Système sonore
  - à définir selon l'espace
- Écran LED
  - à définir selon l'espace
- Vitrine diorama
  - Miroir bidirectionnel
  - Construction de la structure de vitrine



## ÉTAT D'AVANCEMENT DU PROJET

Le projet est au stade de l'écriture et de la conception. À partir de la trame que j'ai écrite, je souhaite réaliser des entretiens ainsi que des repérages en Chine, qui me permettront d'affiner ma trame narrative, l'enrichir, parfois la complexifier.

Les repérages concernent notamment les usines de LED ainsi que les lieux de formation pour influenceurs, où l'on apprend à augmenter sa popularité sur Tiktok. Il s'agira également pour moi de trouver d'autres séquences et d'autres espaces qui permettent de décrire le rapport à la lumière, au travail et à la connectivité permanente, au cœur de la Chine contemporaine. Il s'agira de filmer ces environnements mais aussi d'y rencontrer de potentiels protagonistes qui pourront me raconter leur vie et surtout leur rapport à l'obscurité.

Je souhaite par ailleurs réaliser des entretiens avec des ouvriers qui travaillent dans ces ateliers de montage de lampes LED, ainsi qu'une série de conversations avec des anciens habitants des abris souterrains de Pékin. Le livre d'enquête *Le peuple des rats, dans les sous-sols interdits de la Chine* de Patrick Saint-Paul documentait en 2013 la vie de ces chinois qui habitaient sous la mégapole. Il s'agira de retrouver des témoins qui apparaissent dans ce livre, afin de pouvoir faire le parallèle entre leurs aspirations et leur vie quotidienne depuis la destruction de ces habitations. Tous ces entretiens n'ont pas vocation à être dans le film, mais ils me permettront d'affiner mon propos.

Je suis accompagnée par la société de production Petit Chaos. La bourse Brouillon d'un rêve me permettrait de mener à bien les repérages et entretiens nécessaire au développement du projet ainsi que de faire des essais de matériel et de dispositifs d'installation.

Tout ce travail, que j'espère mener pendant les prochains mois me permettra d'étoffer et d'enrichir le traitement que je vous présente et également de le faire évoluer en fonction de mes recherches.

Comme pour mon précédent projet *One Thousand and One Attempts to Be an Ocean* (montré notamment à Berlin sous sa forme film et au salon de Montrouge sous sa forme installation), ce projet sera présenté en festivals ainsi qu'en installation dans des espaces dédiés. Je suis en contact avec plusieurs festivals d'art intéressés pour montrer mon travail et ce projet en particulier.

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve écritures et formes émergentes

Date d'envoi : mardi 15 septembre 2020 17:26

Titre de l'œuvre HIKU

Durée de l'œuvre

Résumé HIKU est un projet sur les hikikomori; ces individus qui se retirent dans leur chambre pour vivre dans l'isolement absolu pendant des années. Installation audiovisuelle immersive et expérience performative, HIKU provoque une rencontre a priori impossible : celle du public avec ces hikikomori. Mêlant matériaux documentaires tournés au Japon et performances via des robots de télé-présence, nous créons une zone d'apparition intime et politique pour ces invisibles de la société nipponne.

Genre de l'œuvre Installation expérimentale documentaire

URL vers les éléments  
visuels/sonores

Mot de passe

Projet soutenu par le CNC Oui

Civilité et prénom nom des  
auteurs Madame Anne-sophie Turion  
Monsieur Eric minh cuong Castaing

Représentation auteur(e) Non

Société de production

Ancien lauréat - Délai de  
carence respecté oui

Marseille, le 04 septembre 2020

Madame, Monsieur,

Nous avons le plaisir de vous présenter aujourd'hui notre candidature pour le projet HIKU.

HIKU est un projet **transmédia** associant **expérience audio-visuelle immersive et performance** pour raconter l'histoire d'un groupe de hikikomori japonais. Les hikikomori sont des individus qui se retirent du monde pour vivre dans un isolement absolu, restant enfermés chez eux pendant des années sans sortir. Aujourd'hui le Japon compte plus de 600000 hikikomori.

Lauréats en binôme du **programme de résidence de la Villa Kujoyama (Kyoto)**, nous avons pu effectuer un premier séjour au Japon et engager une **collaboration avec l'association de réinsertion de hikikomori New Start Kansai (Takatsuki)**. Immergés au cœur de la vie de cette association pendant plusieurs semaines, nous sommes entrés en contact avec plusieurs hikikomori. Le projet, aujourd'hui au stade du développement, s'écrit à partir de ces rencontres. Via la voix enregistrée, le film et l'utilisation d'avatars technologiques (des robots de téléprésence mobiles commandés depuis le Japon par les hikikomori), HIKU entraîne le spectateur à la rencontre d'une population en marge ; les *invisibles* de la société japonaise.

Par l'hybridation des médias (son, vidéo, livestreaming), nous cherchons à créer **une narration documentaire immersive, connectée et vivante**. L'usage innovant des technologies nous permet ici de créer les conditions d'une rencontre à priori impossible: celle des spectateurs et de hikikomori à l'autre bout du monde. Répondant à une réalité sociale difficile, ces technologies deviennent **des moyens d'expression non-conventionnels** pour ces individus qui ont fuit le contact social. L'espace-temps spectaculaire s'en trouve profondément impacté; il devient une plateforme relationnelle déterritorialisée, une zone d'émancipation dont la virtualité ne se contente pas de doubler le réel mais bien de le faire advenir.

HIKU est un **projet contextuel** : il requiert des expériences de terrain, du temps de collecte et de rencontre sur place. Grâce à nos différents partenaires au Japon, les conditions de cette phase de travail in-situ sont d'ores et déjà réunies. Le projet nécessite également des phases de développement en France : pre-production des tournages documentaires sonores et vidéos, écriture de la dramaturgie de l'œuvre, correspondance avec les hikikomori autour de matières textuelles pour la pièce sonore et la performance, première recherche chorégraphique avec un robot de téléprésence. Le soutien de la SCAM nous permettrait de mener cette phase de travail dans des conditions optimales ; la bourse serait dédiée à assurer les honoraires artistiques durant la phase de développement en France, donc de janvier à Juin 2021, avant notre résidence à La Villa Kujoyama (Kyoto- Japon) en juillet et août 2021.

Nous remercions de l'attention que vous porterez à ce projet et à notre candidature,  
Bien à vous,

Anne-Sophie Turion & Eric Minh Cuong Castaing

*Anne-Sophie Turion Eric Minh Cuong Castaing*

Kunizo Matsumoto



# HIKU 引|<

un projet d'**Eric Minh Cuong Castaing & Anne-Sophie Turion**  
installation & performance

***SYNOPSIS ET NOTE D'INTENTION***



*Au Japon, des dizaines de milliers d'individus se retirent du monde pour vivre dans un isolement absolu, restant enfermés chez eux pendant des années. On les appelle les **hikikomori** 引き籠り.*

*Très souvent, la réclusion se fait au sein du foyer familial: les hikikomori vivent dans leur chambre, ils quittent leur travail ou leurs études, rompent toute relation sociale, s'immergent dans des univers fictionnels (jeux vidéos, mangas, etc) ou dans des discussions-fleuves sur des forums en ligne, se nourrissant de plateaux repas déposés à la porte par leur famille.*

## **RÉSUMÉ**

Pendant plusieurs semaines, nous nous sommes immergés dans la vie d'une association de réinsertion de hikikomori et avons pu entrer en contact avec certains d'entre eux. Qu'est-ce qu'un tel phénomène raconte de nos sociétés contemporaines, de leurs idéaux de performance et d'autonomie, de la place qu'elles accordent à l'individu ?

Entre installation audiovisuelle immersive et expérience performative, HIKU crée les conditions d'une rencontre à priori impossible : celle du public et de ces individus qui ont fait l'expérience d'un retrait social radical. Associant une pièce sonore, un film tournés au Japon et des temps de performances à distance via des robots de téléprésence mobiles, HIKU raconte l'histoire d'une dizaine de hikikomori. L'espace-temps d'exposition devient une zone d'apparition intime et politique pour ces invisibles de la société japonaise.

→ *Le projet se développe entre France et Japon en partenariat avec l'association de réinsertion de hikikomori **New Start Kansai** et la **Villa Kujoyama (Kyoto)** dont **Eric Minh Cuong Castaing** et **Anne-Sophie Turion** sont les lauréats 2020.*

HIKU associe étroitement 3 médiums : le son, l'image filmique, la performance.

- 1 <sup>10 min</sup> **une pièce sonore mettant en scène un hikikomori en phase de réclusion:** Pendant des semaines, le médiateur de l'association effectue des visites à domicile auprès d'un hikikomori. Il lui parle à travers la porte. Au fil de ces étranges monologues se creuse un hors-champ inextricable: le silence de celui qui se tient juste derrière la porte, sa chambre inaccessible, sa vie invisible.
- 2 <sup>15 min</sup> **un film documentaire mettant en scène des hikikomori en phase de réinsertion :** Deux fois par an, l'association organise avec un groupe de hikikomori en réinsertion un sit-in silencieux dans l'espace public. Nous "infiltrons" l'évènement habituel pour l'augmenter par la chorégraphie et la création de banderoles géantes. Tendus entre captation brute et mise en scène, le film restitue cette expérience.
- 3 <sup>de 5 à 30 min</sup> **des temps de performance mettant en scène un hikikomori en phase de réinsertion par l'intermédiaire d'un robot de téléprésence mobile :** En direct depuis le Japon, un hikikomori présent dans le film investit l'espace d'exposition. Il performe par l'intermédiaire d'un robot de téléprésence. Il prend la parole, circule, interagit avec le public, intervient dans l'espace de l'installation en traçant des graffitis et des slogans à la peinture<sup>1</sup>; le tout par le seul intermédiaire de cet surprenant avatar, piloté en temps réel et à distance. Ces temps d'activation performative ont une durée et une régularité variables.

1. le robot est doté d'un bras motorisé

## 1 **RESTER INVISIBLE** *la pièce sonore*

Nous suivons Takahashi san, médiateur de l'association, dans ses visites à domicile auprès d'un hikikomori en phase de réclusion. Le refuge de la chambre garantit au hikikomori son absence au monde. Sans chercher à forcer ce seuil, Takahashi san établit patiemment le contact avec le reclus : il lui parle à travers la porte. Psychanalyste de formation, Takashi san a développé des techniques précises d'approche; entre implication et détachement, sollicitations intimes et parole informelle. Parfois, il lance une question. Pas de réponse : il laisse exister le silence puis reprend le fil de son monologue. Cela fait partie du processus. Il revient ainsi toutes les semaines, pendant parfois plusieurs mois.

Les monologues de Takahashi san forment la matière première de la création sonore<sup>1</sup>, immergant le spectateur au cœur d'une situation qui semble au départ presque surréaliste. Le son met en jeu un hors-champ inextricable : la chambre si proche et pourtant inaccessible, la vie invisible du reclus. Sa spatialisation accentue la tension de ce hors-champ : le placement de la voix dans l'espace, les trouées de silences et la proximité du corps derrière de la porte où le moindre mouvement, souffle, frottement de vêtement deviennent palpables.

De prime abord, le hikikomori reclus semble être un personnage principal presque impossible : invisible et mutique il existe *par déduction*. Mais sa présence n'en est pas moins forte. Et elle ne fait que s'accroître lorsque Takahashi san lui propose un protocole inattendu ; écrire les phrases qu'il n'arrive pas à dire tout haut et lui glisser sous la porte pour que celles-ci soient transposées sur des banderoles et portés par un groupe de hikikomori en voie de réinsertion lors d'une manifestation organisée par l'association.

1. La traduction se fait par surtitrage

**j'ai envie qu'on me dise que  
j'ai le droit d'être en colère**

**c'est comme si on éteignait la lumière  
je ne vois plus rien      je ne crois plus en rien**

**no more working**

**je n'ai pas de limites dans ce que j'aime  
les jeux l'astrologie la mythologie la speecore  
chaque chose qui garde mon esprit occupé  
me convient**

**je ne m'ennuie pas  
je ne ressens pas le temps**

**je n'ai pas réfléchi j'avais  
juste besoin de faire une pause**

**je ne veux pas de la vie  
d'extraverti futile de mon père  
de sa voiture      son argent  
faire semblant d'être heureux**

**dehors j'étouffe**

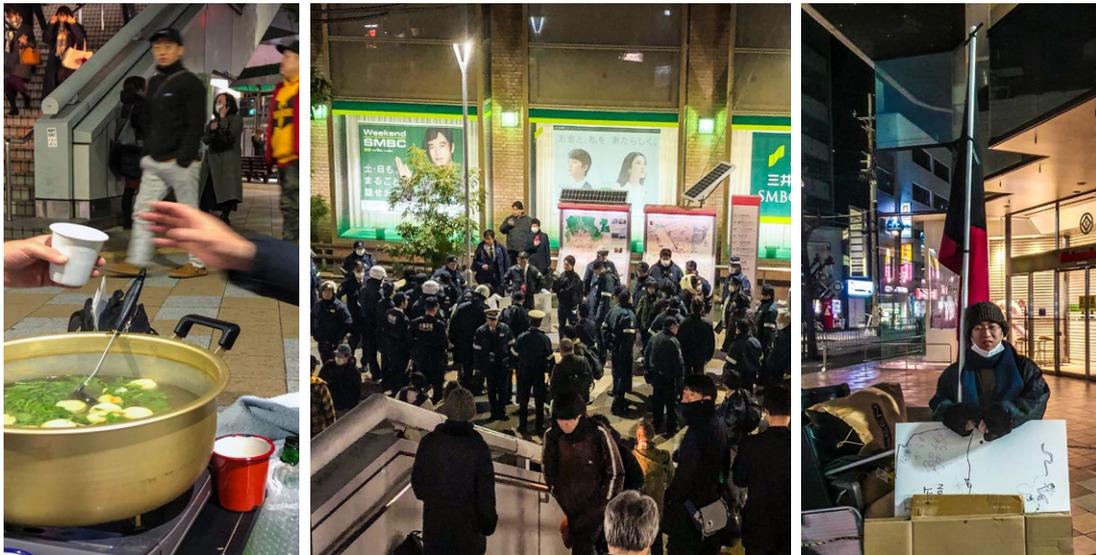
**je vis la nuit vers 3h je sors  
je croise personne  
pour moi le monde est beau comme ça  
quand il y a du vide**

## 2 APPARAÎTRE

*le film-performance muet*

Le film s'ouvre sur l'image de banderoles qui flottent au vent. Un à un, des textes apparaissent; ce sont ceux que Takahashi San a recolté auprès de hikikomori reclus. De là, le film nous embarque dans une suprenante manifestation, portée par un groupe de hikikomori en réinsertion qui investissent l'espace public en pleine heure de pointe.

L'association New start revendique une posture claire : le phénomène hikikomori, s'il touche des individus psychologiquement fragiles, prend avant tout sa source sur les dysfonctionnements d'un système néo-libéral qui brise l'interaction sociale, annihile la place de l'individu et stigmatise ses fragilités. Double chantier, donc: d'une part, pousser la sphère politique à se responsabiliser, d'autre part, amener les hikikomori à s'éloigner de tout sentiment de culpabilité ou de honte en assumant leur refus d'un système déshumanisé. La manifestation qu'organise l'association deux fois l'an répond à ces enjeux par une même dynamique : *visibiliser* le phénomène. Cette occupation pacifiste est ponctuée de différentes actions : installation de banderoles, sit-in silencieux, cuisine sur place d'un Nabé<sup>1</sup> ensuite partagé avec les passants, etc.



De gauche à droite : La préparation du Nabé, l'arrivée des policiers, l'action se prolonge quand même (la présence policière est "attendue" ; elle est intégrée à l'action). Prises de vues réalisées lors de nos repérages en février 2020.

1. Le Nabé traditionnel est une sorte de pot-au-feu cuisiné dans une grande marmite où de multiples ingrédients sont plongés petit à petit.

Pour la réalisation du film, nous "infiltrons" ces actions habituelles et les augmentons avec nos outils artistiques :

**Par la création de banderoles géantes :** Les textes sont ceux des hikikomori reclus récoltés lors des visites à domicile. Par leur format non-conventionnel et leur grand nombre, ces banderoles acquièrent l'échelle d'un décor. Elles viennent occuper un double espace : l'espace public, mais également l'espace du cadre, dans le film. À la façon des encarts textuels utilisés dans le cinéma muet, celles-ci se substituent à l'absence de paroles et légendent l'action silencieuse. Les codes de l'activisme politique s'entremêlent avec ceux du film muet.

**Par la chorégraphie :** Au Japon, l'espace public est très codifié : pratique habituelle de la distanciation sociale pour éviter le contact physique, trajectoires à respecter, etc. Par la lenteur, le contact des corps ou l'expressivité, la manifestation et le tournage bousculent cette «chorégraphie sociale» à la partition bien précise. Le corps collectif le temps occupe l'espace public et en perturbe les normes. Les hikikomori ont des physicalités contrastées ; l'un est nerveux, l'autre sourit sans cesse, tel autre, contraint par son obésité, bouge très lentement, etc. Ecrit à partir de ces personnalités contrastées, le film-performance s'empare du réel pour le transfigurer.

**Par le tournage :** Tendue entre mise en scène et captation brute, le film repose sur une dynamique de *fabrication en direct*. Tout en jouant avec les artifices de la fiction il intègre l'aléatoire de la situation (réaction des passants, intervention de la police, etc). Montage du «décor» (banderoles, etc), gestes de revendication et tournage deviennent un seul et même événement. Les scènes (improvisées ou écrites) sont reprises à vue. Le rituel du tournage est démythifié; c'est un potlatch, un banquet communautaire, rappelant les «zones d'autonomie temporaire» théorisées par Hakim Bey.



esquisse de l'installation (recherche en cours), précisions en annexe

### 3 ÊTRE LÀ

*les performances connectées*

Entrant en connexion avec l'espace d'exposition, un hikikomori performe depuis sa chambre au Japon grâce à un robot de téléprésence mobile. L'avatar lui permet de regarder, d'être vu, de parler, d'entendre, d'interagir avec le public, de circuler et d'effectuer de grand tracés de peinture dans l'espace (il est doté de bras motorisés); tout cela à distance et en direct.



extraits de nos correspondances  
vidéos avec les hikikomori  
(avril 2020) → [vidéo ici](#)

**Les temporalités :** nous envisageons 2 types d'interventions :

1/ des temps forts de performance, programmés une fois par semaine (≈ 30 min): un hikikomori entre en connexion depuis le Japon, accompagné d'un performeur présent dans l'espace d'exposition qui fait la traduction et échange avec lui.

2/ en dehors de ces temps planifiés, la connexion - et donc, l'activation du robot - se fait de façon aléatoire sur des temps réduits (10 min max). Le hikikomori intervient alors de façon autonome (sans présence du performeur-traducteur): quelques mots (il utilise une traduction en ligne), une action, un simple temps d'observation du public... La connexion s'opère ici sur le mode de l'entrevue : l'espace d'exposition devient une plateforme d'interaction virtuelle.

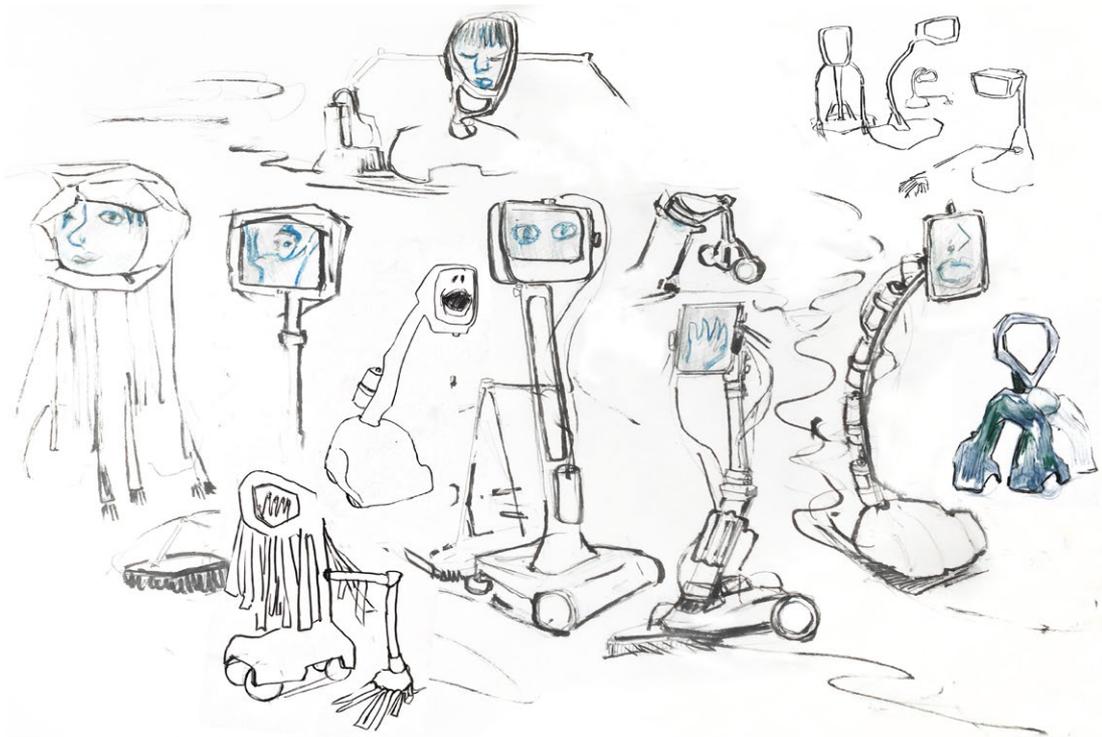
**Les performeurs :** Ils sont trois, en alternance. Ce sont des hikikomori en voie de réinsertion. Les pistes de travail échangées avec eux lors de notre 1<sup>er</sup> séjour au Japon ont permis de confirmer nos intuitions ; le principe de l'avatar robotique et de la performance à distance constituent un dispositif dont ils sont aujourd'hui en mesure de s'emparer pleinement. Notamment parce qu'il les préserve de tout contact brut avec le public : ils agissent depuis l'espace familier de la chambre ou de l'appartement, avec des outils dont ils sont coutumiers (Internet).



Miquel Barceló et Pascal Comelade, performance, 2016

**Le robot de téléprésence mobile :** Loin de déshumaniser la présence du performeur hikikomori, le robot la rend donc possible. Avec une vitalité chaotique, cet avatar investi l'espace par tous ses pores: sonores, par les prises de parole ; spaciaux, avec la chorégraphie de ses circulations et ses graffitis géants, sa proximité aux spectateurs et sa façon de composer/décomposer des cercles d'écoute au grès des récits. Physiquement à l'autre bout du monde, le performeur hikikomori est étrangement là, il *impacte* l'espace réel ; sa rencontre avec le public est concrète.

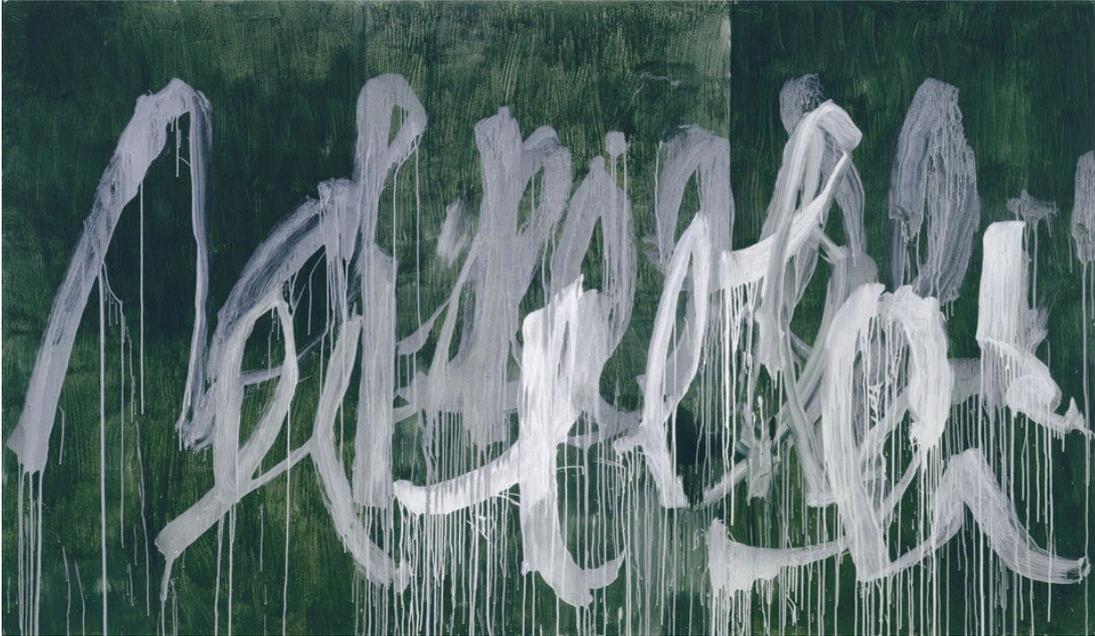
**Les actions :** Le film se prolonge dans l'*ici et maintenant* de la performance : via son avatar robotique, le hikikomori reprend à haute voix les textes des banderoles et les complète en nous livrant des bribes son histoire, trace dans l'espace d'autres slogans, y additionne librement d'autres écrits, graphes, cartographies, faisant émerger un impressionnant magma graphique. Entre prise de parole performative et *action painting*, la chorégraphie se conjugue dans un pur présent, où le virtuel et l'*ici et maintenant* se rendent indissociables. Au fil des interventions qui ponctuent l'exposition, l'espace de l'installation devient un véritable palimpseste : il *fait trace*, au propre comme au figuré, des présences qui l'ont traversé.



1<sup>ère</sup> recherches autour du robot. Réalisé à partir de modèles commerciaux (→ [voir vidéo](#)) dont nous modifions la structure (ajout d'un bras motorisé pilotable à distance pour la peinture, etc), ce robot a une esthétique volontairement low-tech et bricolée. Ceci est augmenté par son rapport étroit à la matière-peinture : à contre-courant de l'épure technologique fonctionnaliste, cet avatar-peintre "salit" et dérange l'espace.



Premières recherches pour *\_Parc\_* un projet d'Eric Minh Cuong Castaing  
work-in-progress présenté dans le cadre du Festival Après-Demain, Théâtre du Chatelêt, juillet 2020



Cy Tombly, sans titre, 1985

## **CONCLUSION**

Imbriquant temps enregistré (la pièce sonore, le film) et temps réel (les performances), HIKU reconstitue l'histoire d'une émancipation : de l'invisibilité à la mise en jeu de soi, de l'espace confiné de la chambre à l'espace public de la ville puis de la scène, du silence à la parole. L'espace-temps d'exposition devient une zone tampon permettant l'*apparition* - intime autant que politique - d'individus qui ont, pour un temps, opéré une disparition sociale.

Pour les hikikomori, la réinsertion dans le monde du travail est très difficile et prend en général des années. En engageant en tant qu'interprètes plusieurs hikikomori en réinsertion, le projet contribue concrètement à l'objectif d'accompagnement à l'emploi porté par l'association. S'ancrant dans une réalité sociale difficile, le projet s'attelle à inventer à son échelle des dynamiques alternatives; hors-convention et hors-compétition.

Passée la fascination initiale que peut engendrer le phénomène des hikikomori, le spectateur entre en contact avec leur pensée marginale, leur rapport distancié au monde compétitif et globalisé, leur façon d'arrêter le temps et de s'extraire du productif. Par un jeu de miroir ils nous renvoient à nos propres choix de vie, interrogent nos solitudes contemporaines, nos fragilités et notre faculté à "décrocher" du réel de façon plus ou moins choisie.

## Références - projets passés

### **Phoenix, 2018 - pièce chorégraphique** Eric Minh Cuong Castaing

Pièce explorant différents modes de relation corps-drones, symboles des nouveaux systèmes de surveillance et de guerre, tout en connectant la scène avec d'autres artistes vivant dans un environnement où le drone est une arme : Gaza

Festival de Marseille, Dublin Dance Festival, Irlande  
Charleroi Danse, Belgique, Tanzhaus NRW Düsseldorf, Allemagne, etc



### **On lâche rien, 2016 - exposition** Anne-Sophie Turion, en duo avec Jeanne Moynet

L'envers passe sur le devant de la scène. Des pendrillons réalisés avec les moyens du bord (crayonnage au charbon sur le linge de l'hôpital psychiatrique dans lequel est situé le centre d'art) pastichent le dispositif théâtral traditionnel au sein duquel résonnent nos deux voix. Ces bribes de dialogue dévoilent avec humour nos backstages, nos solitudes, notre amitié résiliente et notre quotidien précaire de travailleuses de l'art.

3BISF - lieu d'arts contemporains / hôpital psychiatrique  
Montperrin, Aix-en-Provence

### **L'âge d'or, 2018** projet d'Eric Minh Cuong Castaing Film & performance

Diptyque composé d'un film et d'une performance, *L'Âge d'Or* est une expérimentation chorégraphique rassemblant des enfants atteints de troubles moteurs et des danseurs, qui associe technicités corporelles et nouvelles technologies.

Prix Audi Talent 2017  
Palais de Tokyo, Paris - Festival de Marseille, FRAC PACA - Friche la Belle de Mai, Marseille - Les Nocturnes au Ministère de la Culture, Paris - 18e biennale de la danse, Cinéma Comœdia, Lyon - Tanzhaus NRW Düsseldorf, Allemagne



### **Etant donné une façade, 2018** projet d'Anne-Sophie Turion intervention in-situ

Par le biais de leur interphone, les habitants d'un quartier décrivent leur intérieur. Le son de l'interphone est amplifié: les récits sont ainsi diffusés directement au public qui se tient au pied des immeubles. Grâce à ces conteurs anonymes les spectateurs peuvent "voir" à travers les façades.

Le Magasin des horizons - CNAC Grenoble,  
Printemps de l'art Contemporain (Marseille),  
Festival Et 20 l'été (Paris)  
avec le soutien de la SCAM brouillon d'un rêve (2016)

# 引 | < ANNEXE

## Calendrier prévisionnel //

→ de février à juin 2021 / Marseille / correspondances écrites et vidéo avec les hikikomori en voie de réinsertion et l'association New Start Kansai pré-production des matériaux documentaires qui seront tournés au Japon (scénarisation et écriture des protocoles de collecte)

→ mai 2021 / résidence de recherche et d'écriture à 2 angles (Flers) / écriture des performances et sessions de travail avec les performeurs hikikomori et le performeur traducteur

→ Juillet et Août 2021 / résidence à la Villa Kujoyama (Kyoto) / repérages, réalisation du dispositif scénographique du film, tournage du film, enregistrements sonores à l'association Kansai avec des hikikomoris

→ septembre 2021 / post-production et montage du film et de la pièce sonore, écriture et session de travail avec les performeurs hikikomori

→ Septembre 2021 / Triangle-Astérides (Marseille) réalisation du dispositif plastique et scénographique, customisation des robots

→ septembre 2021 / résidence à 2 angles (Flers) répétitions des performances finalisation du dispositif plastique et scénographique

→ octobre 2021 / résidence de finalisation de la création au 3bis et diffusion

## Avancement du projet //

Le projet est en phase de développement : après une phase de repérages au Japon (février 2020) nous sommes actuellement en phase d'écriture et de correspondances à distance avec les hikikomori. La prochaine phase de travail in-situ s'effectuera en début d'année 2021 dans le cadre d'une résidence en binôme de 2 mois à la Villa Kujoyama (Kyoto). Le projet sera ensuite développé lors de plusieurs résidences en France en vue d'une première monstration à la mi-octobre en France et au Japon (diffusion envisagée : les Bains Numérique d'Osaka, le Centre d'art de la Villa Arson - Nice, le festival Parallèle - Marseille).

Grâce à nos différents partenaires au Japon, les conditions de la phase de travail in-situ sont d'ores et déjà réunies. Le projet nécessite également des phases de développement en France :

Pré-production des tournages documentaires sonores et vidéos, écriture de la dramaturgie de l'œuvre, correspondance avec les hikikomori autour de matières textuelles pour la pièce sonore et la performance, première recherche chorégraphique avec un robot de télé présence.

Le soutien de la SCAM nous permettrait de mener cette phase de travail dans des conditions optimales ; la bourse serait dédiée à assurer les honoraires artistiques durant la phase de développement en France, donc de janvier à Juin 2021, avant notre résidence à La Villa Kujoyama (Kyoto- Japon) en juillet et août 2021.

## Partenaires confirmés à ce jour //

**Villa Kujoyama, Kyoto** – bourse de recherche pour une résidence de 2 mois à Kyoto, défraiements transports Marseille / Kyoto et logement à Kyoto

**3bisF, Aix-en-Provence** – rémunération équipe artistique et technique sur 2 semaines de résidence de recherche

**2 angles, Flers** - rémunération équipe artistique et technique sur 2 semaines de résidence de recherche

**Triangle-Astérides, Marseille** – mise à disposition d'atelier - développement du dispositif plastique, customisation des robots de téléprésence, montage vidéo & son

**Dicréam CNC, Aide au développement** – rémunération de l'équipe technique et des interprètes hikikomori, achat des robots de télé présence.

## Liste de matériels et logiciels envisagés //

Logiciel montage son : Logic Pro

Logiciel montage vidéo : adobe Premiere Pro

Logiciel -guidage des robots de téléprésence : Awabot Beam Pro

3 robots de télé présence



# Brouillon d'un rêve impact pour les web vidéastes

*From Roubaix to Détroit*

une websérie de Clara Yvard

2024, Les Docs du Nord

Projet soutenu en 2022

[Disponible sur France TV](#)

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve Impact

Date d'envoi : mardi 15 février 2022 14:02

Titre de l'œuvre From Roubaix to Detroit, renaissances

Nombre d'épisode(s)  
envisagé(s) 8

Durée moyenne d'un épisode 00:10:00

Résumé Si un océan les sépare, les villes de Roubaix et de Détroit sont liées par leurs destins parallèles : un riche passé industriel, puis la violence des crises économiques et sociales qui les ont meurtries et défigurées. Aujourd'hui, un autre phénomène lie ces deux villes, une « résilience artistique ». La web-série From Roubaix to Detroit met en dialogue 8 artistes, créateurs de cultures urbaines et acteurs engagés pour le changement dans les quartiers délaissés de leurs villes.

Demande pour La conception/développement d'une web-série documentaire

Lien vers vidéo de présentation



Mot de passe de la vidéo

Lien vers la chaîne existante

Projet soutenu par le CNC Non

Société de production Les Docs du Nord

Vidéaste(s) Madame Clara Yvard

Représentation vidéaste Non

Ancien lauréat - Délai de  
carence respecté n'a jamais été lauréat

# FROM ROUBAIX TO DETROIT

« *From Roubaix to Detroit* » prendra la forme d'une web-série de huit épisodes de 10 minutes. Ce format a été envisagé pour diverses raisons. La possibilité de proposer un format unitaire de 80 minutes et l'envie de proposer un format natif Instagram en IGTV. Chaque épisode mettra en avant un artiste de Roubaix ou un artiste de Détroit, son projet, son univers par le biais d'un dialogue au-delà des frontières. Quatre formes d'arts urbains seront mis en avant : *la musique, la danse, le street-art et la mode*. Au-delà de formes d'arts, il s'agit de styles de vie, de cultures nées de résistances, guidées par des valeurs de partage, de mixité, la création y est souvent collective. Il est essentiel pour moi que les disciplines mises en avant à travers la série raisonnent avec l'histoire et l'identité des villes de Roubaix et/ou de Détroit.

Le dialogue entre les villes se dessinera naturellement par les interactions entre les artistes français et américains, l'expression de leurs arts et la façon de les filmer dans la ville. La mise en parallèle se fera également par l'aspect générationnel. Depuis 2010, les artistes de Détroit oeuvrent afin de mettre en place un système socialement organisé qui se déploie en marge du marché et s'organise autour de liens de réciprocité. La renaissance artistique s'est intensifiée avec le processus de gentrification. À Roubaix le processus est encore en cours. Afin d'imager cette idée, j'ai choisi de travailler à Détroit auprès d'artistes plus installés et d'une génération antérieure. À Roubaix, les artistes repérés sont de jeunes artistes émergents. Détroit apparaît alors comme précurseur face à Roubaix, proposant ainsi une fenêtre de réflexion sur son éventuel avenir. L'utilisation d'un motion design reprenant les codes d'Instagram afin d'illustrer le dialogue viendra appuyer l'idée que ce réseau est aujourd'hui un moyen de connection universelle pour les artistes. Ils l'envisagent comme une source d'inspiration, un portfolio, une visibilité à l'international permettant à leurs créations de dépasser la porte de leur chambre. Je suis moi-même entrée en relation avec la plupart des artistes par ce réseau. Dans la série, il permettra au dialogue d'exister, dépassant ainsi les contraintes géographiques. Les artistes échangeront par le biais de leurs comptes Instagram respectifs afin de bénéficier d'une visibilité qui dépasserait le cadre du documentaire.

Nous évoluons dans un système de normes et de valeurs dont l'importance est à la hauteur des stigmatisations et des discriminations qui pèsent sur Roubaix et Détroit. Ces villes ont déjà connu la fin de leurs mondes avec les désindustrialisations brutales et les crises sociales et économiques qu'elles ont endurées. Elles nous prouvent qu'évoluer dans un monde mis à mal par des changements massifs qui nous semblent, pour la plupart, hors de contrôle ne doit pas nous empêcher de rêver à de nouveaux possibles, nous réinventer. Évoluer dans une ville sous considérée, délaissée, crée, dans ce cas, un eldorado, une certaine forme de « tout est possible », du chaos naît le renouveau. Les villes apparaissent alors comme de véritables terrains d'expérimentation et d'inspiration pour les artistes. Chacun d'eux voit le fait de rester fidèle à sa ville comme une lutte collective contre la précarité. À Roubaix et à Détroit, le collectif est synonyme d'avenir, seul lui permet de déclencher un processus d'autonomisation, de redynamisation des villes par les artistes. Cette idée d'un collectif déteint sur ma propre démarche filmique, j'ai envie de faire partie de cette énergie en les faisant collaborer au film.

Chacun des artistes avec lesquels j'envisage de travailler est un acteur du changement dans sa ville. Je souhaite retransmettre avec justesse toute la beauté de leurs visages, leurs arts, leurs histoires. Comme disait Alain Fleischer « *un film sur l'art doit être une oeuvre à part entière* ». Pour ces raisons, j'ai décidé de prendre le temps de la rencontre avant d'insérer une caméra afin de construire une relation sincère. Je veux les filmer comme je les ai rencontrés : avec curiosité. Je puise l'inspiration sur le terrain, au plus proche d'eux, cela doit se ressentir à l'image par le biais d'un assemblage d'images poétiques et photographiques, les artistes m'embarquent avec eux et l'image apparaît alors comme un levier me permettant d'illustrer toute la beauté de leurs mondes. L'idée n'est pas de contempler leurs visages à travers par le biais de plans fixes face caméra. Tout comme la ville, les visages ne s'offrent pas, ils se découvrent, progressivement.

La ville ne sera d'ailleurs pas révélée dans son entièreté dans la série, on ne verra pas forcément de lieux emblématiques, seuls les artistes nous ouvriront les portes qu'ils souhaitent nous ouvrir. Durant mes repérages, à Roubaix, j'ai laissé de côté toute sorte de guide ou recommandations touristiques pour me laisser guider par les artistes uniquement. Les lieux que j'ai découverts étaient là où je ne les attendais pas. Une rue morose peut abriter le plus coloré des magasins, un quartier abandonné peut rassembler des bijoux préservés de l'architecture industrielle, un mur en brique peut abriter des dizaines d'associations, une friche désaffectée des artistes en résidence. Ainsi, le spectateur ne doit pas se voir proposer une « visite-découverte » de la ville, il doit juste se sentir privilégié de se voir ouvrir quelques portes. Tout cela nourrit l'imaginaire. Lorsque je me documentais sur Roubaix et Détroit, je visionnais des images médiatiques les dévoilant dans leur ensemble (drone, panoramiques des principaux lieux historiques) venant amplifier le stéréotype de lieux de pauvreté et de morosité. Les villes ne sont pas particulièrement esthétiques à observer, et le propos revient toujours au passé : des villes handicapées par les crises industrielles qu'elles ont endurées. Par opposition, je souhaite montrer ces villes selon une observation plus minutieuse, révélant de fins détails ayant trait à l'intimité des artistes et des habitants, montrant la beauté qui se niche dans leurs quotidiens partagés. Je dresse le portrait d'un présent. La caméra prend alors la place d'un spectateur déambulant dans un décor secret. Différents procédés me permettront d'illustrer cette démarche. Les villes de Roubaix et Détroit vivent au rythme d'un climat relativement froid et sombre. Par opposition, je souhaite mettre en valeur la présence de tons chauds et de codes couleurs travaillées afin de représenter toute la chaleur humaine que j'ai pu ressentir dans ces villes. Je souhaite également privilégier des plans serrés ou moyens avec une faible profondeur de champ pour renforcer l'intimité et l'émotion avec un personnage ou un lieu. J'ai envie de filmer les visages de ceux qui font le quartier, les objets qui habitent un lieu, les couleurs sur les murs, les briques en friche, les poussières qui s'accumulent sur les bancs de théâtres abandonnés...

*J'aimerais préciser que le processus d'écriture est en cours car il me demande de retourner en immersion à Détroit afin de revoir ou rencontrer les artistes envisagés.*

### Premier épisode : Lyna, la musique, un outil d'éducation

Il y a quelques années, j'ai lu le portrait de Lyna dans Alternatif le magazine culturel de la ville de Roubaix. Je l'ai aussitôt suivie sur Instagram et j'ai très vite accroché à son énergie. Il y a deux ans, je lui ai proposé de se rencontrer. Elle m'a invité dans son lieu de prédilection à Roubaix : Le Bar Live. Il s'agit de la première artiste que j'ai rencontrée et elle a tout de suite confirmé ce que je pensais : il y a beaucoup de choses à dire sur cette ville. Son parcours est inspirant, rappeuse prometteuse elle s'est vue proposer des opportunités au sein d'imposants labels mais n'a jamais voulu céder au système. Sa ville c'est Roubaix et c'est là qu'elle veut construire. À 26 ans, elle s'engage depuis des années dans diverses associations roubaisiennes et prisons afin d'enseigner l'écriture du rap comme moyen d'émancipation. Depuis trois ans, elle est à la tête du projet « Five Contest Festival », un concours destiné à des rappeurs amateurs et roubaisiens. Chaque année, un jury de professionnels de l'industrie musicale désigne un gagnant afin de l'accompagner dans son projet de premier EP. Comme elle le dit si bien, sa plus grande réussite c'est de pousser les jeunes oubliés de Roubaix à dire « J'existe » à travers le rap.

Le premier épisode débute sur mon propre profil Instagram, en vertical. Nous sommes en 2016, je poste ma première photo comme nouvelle arrivante dans la petite ville industrielle de Windsor au Canada : sur cette photo se trouve un pont, celui qui me lie à Détroit. Puis je remonte mon profil et ma voix en off raconte ma découverte de l'incroyable énergie artistique qui règne à Détroit, le parcours qui m'a amené jusqu'au parallèle avec Roubaix et ses artistes, en photos. Je suis une jeune réalisatrice à la recherche d'un collectif pour m'accompagner dans ma quête d'un eldorado artistique, que je pense avoir trouvé, à Détroit. Et ensemble, j'aimerais que l'on montre, à travers l'art, la puissance du collectif dans la société.

Mon parcours débute à Roubaix. Je vais à la rencontre de Lyna alias Punchlyn, une rappeuse Roubaisienne de 26 ans. Je lui raconte ce que j'ai vu à Détroit et lui évoque l'une de mes rencontres : Terrence Parker. Un Dj, pionnier de la musique techno. Je les mets en lien et Lyna lui envoie un premier message, le dialogue débute. Il est illustré par l'apparition de pop-up au motion design coloré, dynamique qui reprend les codes d'Instagram. Ainsi débute une balade dans la vie artistique de Lyna, à Roubaix, guidée par les questions de Terrence, à des milliers de kilomètres.

Ces dernières permettront de chapitrer l'épisode, de révéler l'artiste et sa ville, Lyna nous dévoile l'impact social de son projet *Le Five Contest Festival* sur de jeunes rappeurs roubaisiens par le biais d'une balade dans la ville où elles nous ouvre des portes derrière lesquelles se trouvent des lieux, des acteurs qui contribuent à faire vivre le rap, à Roubaix. Les chemins empruntés seront guidés par les questions de son acolyte de discipline artistique, de l'autre côté de l'atlantique.

J'envisage pour chaque épisode un montage rythmé par le dialogue illustré par des pop-ups questions apparaissant à l'image, dans un motion design coloré reprenant les codes d'Instagram. Il sera demandé à chaque artiste en amont, de rédiger une liste de questions, celles-ci seront dévoilées à son partenaire de dialogue lors du tournage. Par exemple, Terrence demandera à Lyna de lui faire découvrir son lieu préféré à Roubaix et elle lui fera découvrir le « Bar Live ». Un bar associatif de quartier qui accueille chacun de ses concours Five Contest depuis trois ans, l'endroit où elle se sent chez elle et retrouve chaque week-end sa famille de musiciens dans le cadre des Jam session hebdomadaire, « ses reufs ». Quelques minutes plus tard, un autre message apparaît à l'écran, Terrence est curieux de découvrir un lieu emblématique dans le milieu du rap à Roubaix. Lyna nous embarque au quatrième étage d'une usine abandonnée, c'est là que se trouve le studio musique du label indépendant « Space Park », 200m2 où de nombreux rappeurs émergents se retrouvent chaque samedi pour présenter leurs derniers textes. Un dernier message apparaît, la question cette-fois ci concerne son art, pourquoi le rap? Lyna se confie en toute intimité sur la naissance de sa passion. Depuis petite, elle imagine les histoires qui se cachent derrière les murs, s'inspire de la volonté des habitants de tisser de nouvelles identités pour la ville. Elle nous embarque avec elle à l'Alternateur, une ancienne faculté délaissée qui accueille désormais des dizaines d'artistes émergents. Nous sommes sur le toit du bâtiment, la vue sur Roubaix est imprenable, le moment est intime, paisible et c'est ainsi que se termine l'épisode.

Chaque épisode se conclura par une story comme transition, spoiler du prochain artiste, du prochain épisode. Celle-ci sera illustré encore une fois à l'aide d'un motion design reprenant les codes d'Instagram. Il s'agira d'une vidéo de moins de quinze secondes, format vertical. Cette trame narrative se répètera dans chaque épisode. Les artistes réunis autour d'un art commun entreront en dialogue par le biais de messages, l'artiste de Détroit posera ses questions à l'artiste de Roubaix et vice-versa. Ainsi, en fonction de chaque artiste, les séquences, lieux, univers varieront automatiquement. Leurs quotidiens partagés révéleront toutes les similitudes entre leurs villes, leurs engagements artistiques.

Épisode 2 : Terrence Parker, *La musique, une arme d'indépendance en dialogue avec Lyna.*

Épisode 3 : Brahim, *La danse, une porte de sortie en dialogue avec Laurie.*

Épisode 4 : Laurie, *La danse, une transmission en dialogue avec Brahim.*

Épisode 5 : Roobey, *Le street-art, une liberté colorée en dialogue avec Tyree.*

Épisode 6 : Tyree, *Le street-art, un renouveau après le chaos en dialogue avec Roobey*

Épisode 7 : Simon et Antoine, *La mode, un engagement écologique et inclusif en dialogue avec Roslyn*

Épisode 8 : Roslyn, *La mode, une création comme affirmation en dialogue avec Simon et Antoine*

---

Je déclare sur l'honneur que le projet « From Roubaix to Detroit » n'est ni terminé ni en voie de l'être. Afin de développer l'écriture de la web-série, je dois me rendre à Détroit. Depuis plus de deux ans, j'échange avec les artistes sur place dans l'espoir de les revoir et pour certains de les rencontrer. Pour cette raison, je sollicite la Bourse *Brouillon d'un rêve Impact*.





## *Song*

un roman graphique de Pauline Guitton et Hai-Anh

2023, Ankama

Projet soutenu en 2021

[Plus d'informations sur le site de l'éditeur](#)

## *Olympe : être femme et féministe au temps de Napoléon III*

un ouvrage de Liesel Schiffer

2021, Vendemiaire

Projet soutenu en 2015

[Plus d'informations sur le site de l'autrice](#)

# Candidature Bourse Brouillon d'un rêve Littéraire

Date d'envoi : dimanche 11 octobre 2020 20:10

Titre de l'œuvre SONG

Durée de l'œuvre

Résumé Linh transmet à sa fille le récit de ses sept années dans le maquis pendant la guerre du Vietnam. En 1969, Linh, adolescente, fugue pour rejoindre son père, qu'elle n'a jamais connu, dans le maquis auprès des révolutionnaires du Front National de Libération du Sud Vietnam. Là-bas, son père l'initiera à la vie de maquisard ainsi qu'au métier de cinéaste...

Genre de l'œuvre Roman graphique

URL vers les éléments  
visuels/sonores

Mot de passe

Civilité et prénom nom des  
auteurs Madame Hai anh Tran  
Madame Pauline Guitton

Représentation auteur(e) Non

Ancien lauréat - Délai de  
carence respecté n'a jamais été lauréat

**DOSSIER DE CANDIDATURE A LA BOURSE BROUILLON  
D'UN RÊVE LITTERAIRE 2021**

Projet de roman graphique

**SÔNG**

**Scénariste:** Hai Anh TRAN

**Illustratrice:** Pauline GUITTON

# SOMMAIRE

Lettre de présentation du projet à l'attention du jury.....	2
Note d'intention.....	3
Extrait du projet littéraire.....	5
Avancement du projet et soutiens déjà obtenus.....	16
Moyens à mettre en oeuvre.....	
Contrat d'édition.....	17

## Lettre présentation du projet à l'attention du jury

Chère Madame, cher Monsieur du jury,

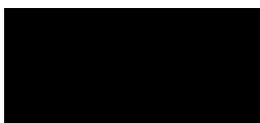
Nous sommes un duo de jeunes femmes scénariste-dessinatrice françaises de 26 ans. Hai-Anh Tran, scénariste, est française d'origine vietnamienne et a déménagé récemment à Ho Chi Minh Ville au Vietnam. Elle vient tout juste de finir ses études à l'ESEC, école de cinéma parisienne, où elle a suivi une formation mise en scène. Pauline Guitton, dessinatrice, est basée à Paris et finit ses études en animation à l'école des Gobelins. Nous sommes amies depuis nos dix ans et le projet que nous vous présentons est notre premier roman graphique.

Ce projet de roman graphique, intitulé SÔNG (qui veut dire "vivre" en vietnamien) a commencé en 2018. SONG est un témoignage de la mère d'Hai-Anh sur son adolescence dans le maquis pendant la guerre du Vietnam. La mère d'Hai-Anh, Viet Linh Nguyen, est réalisatrice et une des figures importantes du cinéma d'art et essai vietnamien. Initiée au cinéma révolutionnaire à l'adolescence par son père, elle se forme au montage et à la caméra dans le maquis pendant la guerre du Vietnam (1955-1975). Elle rejoint la résistance à l'âge de 16 ans et y reste pendant sept ans jusqu'à la fin de la guerre. SONG est l'histoire d'une transmission d'une mère à sa fille. C'est un récit familial mêlé à la grande Histoire.

Nous pensons que SONG est éligible à la bourse brouillon d'un rêve littéraire puisque ce roman graphique réunit les thèmes d'écriture littéraire mais aussi d'expérience de cinéma. En mars 2020, nous avons signé avec la maison d'édition ANKAMA pour une publication en 2022. Sortant de l'école pour la scénariste et encore étudiante pour l'illustratrice, avec des prêts étudiants à rembourser, la bourse brouillon littéraire serait un véritable coup de pouce et une aide plus que bienvenue pour mener à bien ce premier projet professionnel qui nous tient tant à coeur.

Nous vous remercions d'avoir mis en place une telle bourse pour donner aux auteurs/trices un cadre de travail plus agréable et de soutenir les projets artistiques et littéraires.

Veillez recevoir, Madame, Monsieur, l'expression de nos sentiments les meilleurs.



Hai-Anh Tran

Pauline Guitton

# NOTE D'INTENTION

## **J'ai grandi écoutant avec fascination ma mère raconter ses anecdotes de guerre aux diners mondains.**

Vous auriez dû voir les têtes des invités, tous en admiration devant cette femme qui avait eu tant de vies. C'était un vrai spectacle: elle a toujours eu un don pour raconter ses histoires sur un ton léger presque comique rendant ses interventions bienvenues et jamais graves.

SÓNG est le témoignage de vie d'une jeune femme en temps de guerre, c'est un roman initiatique d'apprentissage qui lie ma petite histoire familiale à la grande Histoire du Vietnam.

Il ne ressemble pas aux autres récits de Guerre du Vietnam, puisqu'ici le conflit est en fond de toile et non le sujet principal. Ce n'est pas non plus un témoignage de *boat people* \* étant donné que ma mère militait auprès des communistes, fascinée à seize ans par leur discours plein de bonnes pensées et si bien articulés. Elle vivra la désillusion comme bien d'autres à l'installation du régime communiste dictatorial.

C'était important pour moi de raconter cette histoire car ne me retrouvant pas dans les récits sur la guerre du Vietnam (films, livres, romans graphiques confondus...), j'avais besoin de présenter une autre subjectivité, un récit alternatif, celui de ma famille.

SÓNG est également un travail sur la mémoire. Je cherche à retranscrire les récits de ma mère, sa manière propre et personnelle de les partager – qu'importe qu'elle enjolive ou en omette des passages – par le prisme conscient de ma vision et celle de l'illustratrice. La vérité ou la réalité m'intéresse peu, la mémoire étant par nature sélective et imparfaite et une quête de l'exactitude me paraît ici vaine.

Le médium pour transmettre ces histoires s'est naturellement imposé à moi.

Ces bribes de souvenirs imparfaits et très imagés (rappelons que ma mère est réalisatrice) se devaient d'être retranscrits en dessins et en mots. C'est pour cela que les souvenirs s'organiseront en chapitres dont l'ordre semblant arbitraire et non chronologique peut évoquer la complexité du fonctionnement de la mémoire et du souvenir.

Le chef d'œuvre *Maus* d'Art Spiegelman a été une source d'inspiration évidente pour ce projet.

Enfin, SÓNG est une transmission de mère à fille. La relation présente entre ma mère et moi occupe quelques cases par chapitre. Elle est parfois houleuse peut-être à cause du choc générationnel et culturel: communication difficile, manques d'attention, mais recèle aussi d'amour et d'une grande envie de se comprendre.

En restant très sommaire sur ma présentation, j'aimerais que le lecteur puisse s'identifier à cette jeune femme qui se rapproche de sa mère en essayant de comprendre la jeune fille qu'elle était. Aujourd'hui, comme l'a fait mon grand-père avec elle, ma mère m'a non seulement transmis son histoire mais aussi sa passion du cinéma et du storytelling (je suis également devenue réalisatrice).

J'estime que c'est donc à mon tour de perpétuer cette transmission en partageant leurs histoires avec ce roman graphique SÓNG.

---

\* Réfugiés politiques et économiques vietnamiens ayant fui le pays dans les années 70 et 80 par voie maritime sur des embarcations précaires.

# NOTE D'INTENTION DE L'ILLUSTRATICE

Pauline Guitton, illustratrice étudiante en animation aux Gobelins, est une amie avec qui j'ai grandi.

En 2015, elle m'a accompagnée au Vietnam pour découvrir le pays et s'y installer pendant un an. Elle partage ma vision de jeune française étrangère au maquis et connaît bien ma mère ainsi que la culture vietnamienne.

Je me suis naturellement tournée vers elle pour le projet SÔNG car elle est à mes yeux la seule personne capable de mettre en images cette histoire.

J'ai grandi dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement de Paris et eu de ce fait la chance d'avoir des amis de nombreuses origines différentes. Issue pour ma part d'une famille « française d'origine française » depuis des générations, j'ai toujours envié – d'une manière totalement naïve et innocente – les foyers issus de mélanges de cultures. J'étais jalouse de cette connaissance plus divergente du monde, de la richesse de leur histoire sans connaître, parfois, le poids de celle-ci.

Je connais Hai-Anh depuis mes dix ans. En 2015, notre voyage d'un an ensemble au Vietnam a finalisé de renforcer nos liens au delà de l'amitié – j'ai été accueillie comme un membre de sa famille, et elle le sera de même toujours chez moi.

Durant cette année qui s'est avérée déterminante pour moi, j'ai été baignée et intégrée dans un univers très différent du mien. Grâce à Hai-Anh j'ai pu, en quelque sorte, vivre par procuration (ou plutôt par adoption ?) cette double culture. J'ai été témoin, à travers l'échange entre Viet Linh et sa fille, d'une part de son histoire familiale. C'est pourquoi je suis très heureuse aujourd'hui de pouvoir à mon tour le raconter avec elle.

Si je me sens apte aujourd'hui à illustrer ce projet, c'est qu'il n'est pas que question de différence d'origine ou de provenance. Ce n'est pas non plus seulement un récit historique. C'est avant tout un contact rétabli par un héritage entre une mère et sa fille, une recherche de sa propre histoire. Ce sujet me touche particulièrement, ayant moi-même été dans une situation similaire avec ma propre mère.

Je pense également pouvoir porter SÔNG en tant que femme, tout simplement. Ces souvenirs sont ceux d'un passage de l'enfance à l'âge adulte, de la découverte de sa féminité. Apprendre à être une femme, peu importe où l'on est et d'où l'on vient. Et cet apprentissage est beaucoup plus rude quand les circonstances et l'environnement le sont tout autant – ce qui rend la thématique encore plus forte.

La question du souvenir est intéressante, car ce dernier est subjectif et déformable. Hai-Anh et Viet-Linh me laissent une grande liberté quant à la représentation visuelle et je les en remercie. Cela me laisse retransformer le récit avec mon interprétation et ma sensibilité – et renforce la notion de transmission de mémoire.

Graphiquement, j'ai été évidemment très inspirée par mon année à Saigon et ce même au delà du projet SÔNG. J'essaie d'insuffler dans la narration l'ambiance que j'y ai vécue, notamment par les couleurs : la palette utilisée m'évoque le Vietnam et les ressentis que ce pays m'a laissés. L'utilisation de l'encre de chine, des motifs et de la forte végétation se sont depuis longtemps installés dans mon univers visuel et me paraissent en adéquation avec le sujet traité.

Cette première bande dessinée est évidemment un véritable défi pour moi, mais porter ce projet à deux est un vrai moteur. J'ai confiance en Hai-Anh et en la force du scénario de SÔNG ; je pense que c'est une histoire qui peut toucher beaucoup de monde et qui a un point de vue singulier sur la guerre du Vietnam.

# PLANCHES



AVRIL 2018,  
HỒ CHÍ MINH VILLE

ME OÙ ?



MON AVION A  
ATTEINT À 6H  
CE MATIN.

C'EST LE CÂPHÉ SÛRDA\*\*  
QUI ME MAINTIENT  
ÉVEILLÉE

\*\* C'EST UN MOT SÛRDA VELOUTÉ

IL Y A  
11 HEURES  
DE VOL  
ENTRE  
PARIS ET  
HOCHIMINH  
VILLE.





J'ALLÈNE !



MA PÈRE A DÉMÉNAGÉ AU VIETNAM.  
J'ESSAIE DE LUI RENDRE VISITE DEUX À TROIS FOIS PAR AN.  
ENSEMBLE, ON PARLE VIETNAMIEN, EN UTILISANT DE TEMPS EN TEMPS DES MOTS FRANÇAIS.





BÊN TRÉ,  
VIỆTNAM  
1969



UNE AGENT DE  
LIAISON EST VENUE  
CHEZ MA TANTE  
NOUS ANNONCER  
LA BONNE NOUVELLE.  
IL VOULAIT  
ME VOIR.

NOUS SOMMES PARTIES UN VENDREDI SOIR, APRÈS MES COURS.





ON EST EN PLEINE GUERRE



LES MAQUISARDS DU FNL\*  
REVENAIENT DANS LE  
SUD APRÈS PLUSIEURS  
ANNÉES DE NOBILISATION  
DANS LE NORD.

ENTRE LA ZONE ADMINISTRÉE  
PAR LES AUTORITÉS DE SAIGON\*\*  
ET LE MAQUIS, IL EXISTAIT  
UNE ZONE TAMPON DITE  
"BLANCHE".



POUR REJOINDRE LES MAQUISARDS, IL FALLAIT  
LA TRAVERSER DE NUIT.



CETTE NUIT-LÀ, J'AI 16 ANS,  
ET JE RENCONTRE MON PÈRE  
POUR LA PREMIÈRE FOIS...



\* FRONT NATIONAL DE LIBÉRATION DU SUD VIÊT NAM, ARMÉE VIETNAMIENNE D'INSPIRATION NATIONALISTE ET COMMUNISTE  
\*\* AUTORITÉS DU SUD VIETNAM SOUTENUES PAR LES ÉTATS-UNIS







# LES RÈGLES



AOÛT 2018  
HỒ CHÍ MINH VILLE



DANS LE NÂQUIS

C'ÉTAIT QUOI LE PLUS DUR ?



... LE PLUS DIFFICILE POUR UNE JEUNE FILLE ...



C'ÉTAIT D'AVOIR SES RÈGLES

ON PARTAGEAIT TOUS LES MOMENTS DIFFICILES. ON FINISSAIT PAR S'HABITUER À TOUT, MÊME À MANGER DES KATS ET DES SERPENTS. DE TOUTE MANIÈRE, ON N'AVAIT PAS LE CHOIX.



EN REVANCHE, ÊTRE UNE FEMME SE VIVAIT DANS SON COIN



DANS LA JUNGLE, NOUS N'AVIONS PAS DE SERVIETTES HYGIÉNIQUES SEPARÉES.

J'AI COMMENCÉ À EN UTILISER SEULEMENT APRÈS LA GUERRE. J'AVAIS ALORS 24 ANS.



PSST... EH... C'EST POUR LA TRANSPIRATION SOUS TES BRAS !

LÂISSE-ÇA, ENOÛCÉ !

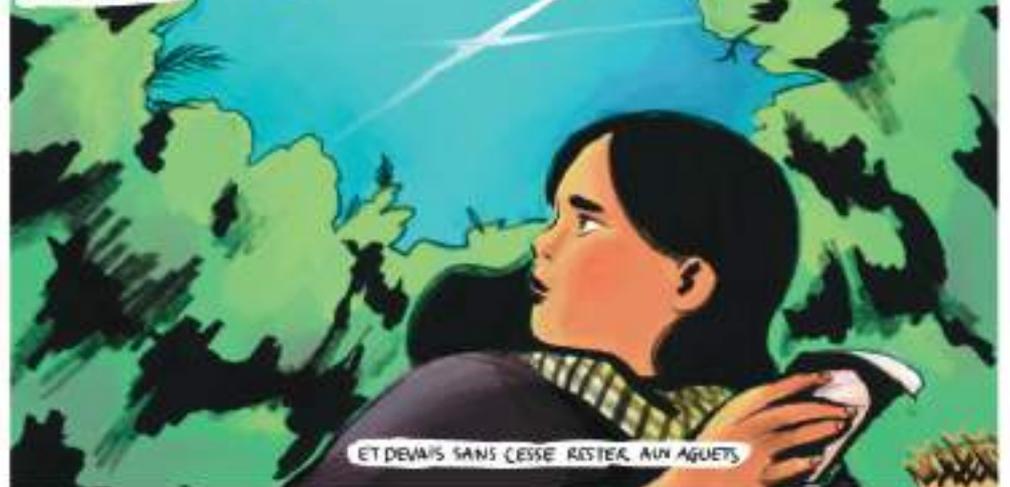


ELLES MONT APPRIS À LES PLIER COMME DES COMPRESSES.

CHACQUE MOIS, C'ÉTAIT UN VRAI CALVAIRE. POUR LES LAVER, IL FALLAIT TROUVER UN LIEU À L'ABRIS DES REGARDS. À 17 ANS, JE N'AVAIS AUCUNE ENVIE QU'ON ME SURPRIENNE EN PLEINE LESSIVE. LES HOMMES DU CAMP POUVAIENT ÊTRE TRÈS INATTENTIFS.



LÀ-BAS, J'ÉTAIS LOIN DES AUTRES MAIS EXPOSÉE ET À LA VUE DES MANS MILITAIRES. JE METTAIS TOUT NOTRE CAMP EN DANGER.



ET DEVAIS SANS CESSER RESTER AUX AGUETS.

AU MOMENT VROMBIREMENT D'AVION, JE ME PRÉCIPITAIS POUR RASSEMBLER  
LES COMPRESSES ET M'ÉCLIPSER.

JE DEVAIS M'Y REPRENDRE À PLUSIEURS FOIS  
POUR ARRIVER À LES SÉCHER CORRECTEMENT

CINQUANTE ANS APRÈS, CETTE IMAGE CONTINUE DE HABITER:  
UNE ÉTENDUE D'HERBE CONSTELLÉE DE TÂCHES BLANCHES,  
SCINTILLANTES AU SOLEIL, AU MILIEU DE LA JUNGLE.

PARFOIS DANS  
L'URGENCE,  
IL N'ARRIVAIT  
DE LES SÉCHER  
EN PLEINE NUIT,  
AU DESSUS DES  
FOURS...



ÇA VA  
LINA?  
T'ES PAS  
COUCHÉE  
?

TU  
N'AS PAS  
PEUR!  
... J'AI JUSTE  
UNE PIERRE  
FAITE...

## **Avancée du projet et soutiens déjà obtenus**

En ce jour, le roman SONG a déjà trouvé un éditeur. Nous avons signé au mois de mars 2020 avec la maison d'éditions ANKAMA qui a adoré notre projet. SONG fera partie de leur programme "Supers libraires" qui permettra à l'ouvrage à sa sortie de bénéficier d'une attention particulière pour sa mise en librairie, promotion et tournée en festivals. Nous avons commencé à travailler sur une première version du scénario et quelques découpages avec mon illustratrice et l'éditrice. La publication était prévue pour avril 2022 mais a été repoussée à 2023, la pandémie chamboulant notre rythme de travail. Le roman graphique se concrétisera sur trois années à partir de la signature du contrat ce qui est long comparé à d'autres projets de bande dessinée.

## **Moyens à mettre en oeuvre**

Si nous obtenons la bourse, elle sera utilisée pour payer au moins deux séjours Paris-Ho Chi Minh Ville pour la scénariste et l'illustratrice. Avec la pandémie, la scénariste est aujourd'hui coincée au Vietnam, elle y continue ses recherches et ses entretiens. Quant à l'illustratrice, elle est restée à Paris pour finir ses études. En 2021, quand la situation sanitaire le permettra, nous aimerions faire venir l'illustratrice au Vietnam pour qu'elle puisse faire des recherches visuelles et faire revenir la scénariste en France pour travailler en direct avec son illustratrice et la maison d'édition ANKAMA basée à Roubaix.

De plus, notre roman graphique va se faire sur trois années. Prendre le temps pour mener à bien ce projet, exige de notre part de mettre de côté du temps et de l'énergie ce qui prendra le pas sur d'autres projets professionnels rémunérés. Sortant de deux écoles aux frais de scolarité élevés, nous avons toutes les deux des prêts à rembourser à la sortie de nos études. La bourse nous permettrait de courir un peu moins après les projets audiovisuels rémunérés pour prendre du temps pour le roman graphique.



Linh et son père Viet-Tan à son arrivée dans le maquis en 1969

# CONTACTS

**Hai-Anh Tran, scénariste**



**Pauline Guitton, illustratrice**



## Bourse d'aide à l'écriture "Brouillon d'un rêve"

### Résumé

Page 2

### Note d'intention

Page 3

### Parcours professionnel

Page 5

### Bibliographie

Page 6

### Lettre de l'éditeur

Page 8

### Premier chapitre de l'ouvrage

Page 9



## Résumé

### Olympe Audouard, passionaria de la liberté

#### Une féministe entre Second Empire et Troisième République



“Madame Olympe Audouard demeurait il y a un an galerie de la Madeleine n°4 où elle occupait un logement d’un loyer annuel de 900 francs. (...). Elle s’est surtout fait connaître par des conférences qu’elle a données boulevard des Italiens et rue de la Victoire, salle Hertz. Elle professe des opinions républicaines assez avancées. (...) Elle a rédigé le journal “le Papillon” et provoqua en duel un journaliste et à ce propos, le journal “l’Eclipse” l’a représentée en bas blancs, le pistolet à sa ceinture. D’autres renseignements ont établi qu’elle était encore jolie femme mais très collet monté quoi qu’ayant des amants, elle mène une vie simple, d’après ce que l’on assure, elle a un amant, des dettes, et vit en artiste.”

Tel est, à la date du 27 octobre 1871, le portrait d’Olympe Audouard tracé par un fonctionnaire de police dans le registre BB/1 consacré aux rapports de surveillance de la prostitution clandestine à Paris. Voilà donc cette fille de petits hobereaux du Sud de la France associée aux lorettes, cocottes et autres courtisanes, par le simple fait de son célibat et de son indépendance financière. C’est qu’il n’est guère séant pour une femme, à l’aube de la IIIème République, de vivre sans protecteur, officiel ou pas. Le paradoxal Second Empire, partagé entre l’éclat trompeur d’une société tapageuse et faussement libérée que semblait mener la baguette d’Offenbach, posait déjà, sur cette moitié de l’humanité alors emprisonnée dans des crinolines, un regard puritain et infériorisant. Toutes classes sociales confondues, les femmes étaient traitées en mineures incapables. Olympe Audouard combat sa vie durant pour échapper à ce statut et tente de convaincre ses semblables de son iniquité. Elle explique hardiment la prostitution qu’elle relie aux exigences vaines et toujours croissantes de la société de consommation en plein essor. Olympe Audouard bataille d’abord en faveur du divorce, après sa séparation avec le notaire marseillais qu’on lui a donné pour mari, ferraille avec Barbey d’Aurevilly qui la traite de bas-bleu, contredit à grand bruit un sénateur machiste...

Elle trouve un allié en Alexandre Dumas lors d’une éphémère liaison durant laquelle l’écrivain part chercher l’inspiration quelques semaines à Maisons-Laffitte, dans la maison de campagne de la dynamique essayiste. Comme Hugo, l’impératrice Eugénie ou d’autres contemporains, la jeune femme cède à la mode du temps en manifestant un enthousiasme pour le spiritisme qui tourne presque à la manie, brouillant parfois son jugement. Auteure d’une trentaine d’ouvrages, directrice de presse, elle pèrègrine du Caire à New York en passant par la Russie, la Turquie, Jérusalem et Istanbul. Olympe Audouard n’a cessé de questionner le monde et ses habitants des deux sexes à travers un regard insatiablement curieux.



## Note d'intention

### Genèse; une femme indépendante classée comme prostituée

C'est en feuilletant le recueil présenté par Gabrielle Houbre, publié chez Tallandier en 2006, "Le livre des courtisanes, archives secrètes de la police des mœurs" où Olympe Audouard est citée au folio 6 du registre, que m'est venue l'idée de consacrer un ouvrage à cette femme remarquable. Je connaissais cette personnalité du XIXème siècle lors de recherches effectuées, pour mes deux précédents ouvrages, sur les femmes en général et les féministes en particulier. Voyageuse et écrivaine, Olympe Audouard est restée dans l'histoire grâce à son militantisme féministe que caractérise sa "Lettre aux députés" de 1867 où elle demande le droit, pour les femmes, de pouvoir diriger des journaux. L'année suivante, elle lança une pétition en faveur de droits civils et politiques à accorder aux femmes. Quelle ne fut donc pas ma surprise alors, de découvrir le nom d'Olympe Audouard au milieu de dizaines d'autres, multiples femmes de "petite vertu", toutes conditions sociales réunies, qui peuplaient le Paris de la fin du XIXème siècle et si bien incarnées, dans la littérature, par la "Nana" d'Emile Zola. Olympe Audouard, surveillée par la police des mœurs, chacune de ses visites notées par des agents l'espionnant et décortiquant avec suspicion ses sources de revenus... Ce qui valait ce traitement injuste autant que déplacé à cette patronne de presse et femme de plume ? Son statut de "célibattante" comme on la qualifierait aujourd'hui, le fait de vivre sans le soutien matériel d'un homme, un statut forcément équivoque dans la société puritaine et machiste d'alors. On lui reproche de se mêler de politique, de recevoir chez elle des amis hommes – hommes de lettres pour la plupart – enfin de mener une vie amoureuse libre et pourtant fort discrète. Cet abus de pouvoir de l'Etat trahit un gouvernement peu sûr de lui... Je découvris aussi qu'aucune biographie n'avait encore été consacrée à Olympe Audouard et décidai de m'y atteler.

### Une recherche historique sur un "oiseau rare", une féministe sous le Second Empire, pour un sujet toujours d'actualité, le droit des femmes

Encore insuffisamment exploité malgré la richesse des matériaux existants, le thème du féminisme ouvre de vastes perspectives en matière de recherche historique, politique et sociologique. Le XIXème siècle français, après une relative ouverture à l'époque des Lumières puis sous la Révolution (avec, par exemple, l'éphémère autorisation du divorce), confine les femmes à la vie domestique, leur statut de mineures et leur absence d'éducation ne les autorisant à aucune activité publique ni intellectuelle. La forte emprise – morale et sociale quand ils n'avaient pas le pouvoir politique – de l'église catholique associée aux milieux conservateurs, sous la Restauration, le Second Empire et même la Troisième République, ne laisse quasiment aucune place aux revendications féministes. Si le début du siècle a vu quelques marginaux utopistes comme les Saints-Simoniens ou plus tard, une frange libérale de la Commune revendiquer l'égalité hommes-femmes, celle du Second Empire semble déserte en la matière.



De l'époque de Napoléon III, on retient surtout l'image des "grandes horizontales" comme la chanteuse Hortense Schneider et celle des élégantes frivoles dont les jupes de soie bruissaient au son du battement des éventails lors des fêtes de cour aux châteaux des Tuileries, de Compiègne où à Biarritz. Hormis Julie Daubié, la première de son sexe à vouloir passer le baccalauréat, ce qu'elle parvint à faire avec le soutien imprévu de l'impératrice Eugénie, nul nom d'activiste féministe ne reste... Sauf, justement, celui d'Olympe Audouard. Cette pionnière, en créant à deux reprises des journaux, s'instaure patronne de presse avant de donner des conférences où elle conteste l'iniquité du code Napoléon en matière de droit des femmes. Elle s'engage aussi dans un combat sans trêve en faveur du rétablissement du divorce qui libérerait nombre de femmes asservies par des maris qu'elles n'aiment pas ou plus, argue-t-elle... Partout elle se heurte à des difficultés, poursuivie pour délit de réunion, interdite de fonder une revue politique, accusée de "mauvaises mœurs" puisqu'elle vit et voyage seule. Olympe Audouard incarne l'emblème solitaire du féminisme durant les folles années de la "féerie impériale" et poursuit son combat sa vie durant, jusqu'à sa disparition, en 1890. Il m'a semblé intéressant de tracer ce portrait rare. A l'heure où le Ministère des Droits des femmes, en France, crée un "ABC" de l'égalité et où, dans le monde entier, le droit des femmes, toujours bafoué, compte de plus en plus de partisans actifs, le portrait d'une pionnière en la matière me paraît fondé.

### Sur les pas du XIXème siècle

La personne d'Olympe Audouard est singulière, multiple mais bien sûr aussi victime des stéréotypes de son époque. Son regard sur les populations des nombreux pays étrangers qu'elle visite, notamment, est emprunt de colonialisme et d'un conservatisme colonial partagés par la plupart de ses contemporains. Ses avis sur la position des femmes dans la société, forcément marqués par son éducation et le fait qu'elle ait intériorisé les "valeurs" de son époque et de son milieu en dépit de son caractère rebelle, restent très éloignés de celui des féministes actuels. Son engouement pour le spiritisme trahit un penchant certain à céder à la mode. En cela elle n'est pas la seule, nombre d'intellectuels tel Victor Hugo, par exemple, ont fait de même. Enfin Olympe Audouard croise, durant son existence aventureuse, le chemin de nombreuses personnalités du monde des lettres et de la politique, ce qui devrait passionner et divertir des lecteurs.



## Parcours professionnel

### Histoire et écriture

Après des études d'histoire à la **SORBONNE**, Liesel Schiffer rédige le catalogue de l'exposition Van Cleef et Arpels pour **GALLIERA**, le musée de la mode et du costume. Elle intègre ensuite l'équipe de Pierre Marchand chez **GALLIMARD JEUNESSE** qui lui confie notamment la direction du "Paris-Chic" dans le guide de Paris.

Journaliste plusieurs années pour les magazines "**20ANS**" et "**BIBA**", elle se passionne parallèlement pour l'histoire du génocide des Tutsis du **RWANDA** en 1994. Après une enquête sur place et en Afrique du Sud auprès de la diaspora rwandaise, Liesel Schiffer a travaillé au "Piège ethnique" de Benjamin Sehene (éditions Dagorno).

Elle a publié, chez Aubanel en 2007, "Ces immigrés qui ont fait la France" avec Dimitri Casali, "Nos années bac" pour le bicentenaire de l'examen créé par Napoléon, en 2008 ainsi que "Femmes remarquables au XIXème siècle", préfacé par Jean Tulard, chez Vuibert et dont elle prépare une suite.

Elle figure dans la série de documentaires du **CONSEIL GENERAL DES HAUTS DE SEINE**, "**Un lieu un destin**", pour le film de Florence Nicol "Joséphine à la Malmaison".

### La résidence d'écriture de la Bellevilloise

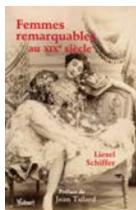
Avec Elodie Scée, de février à juin 2010, dans le cadre d'une résidence d'écriture à la **BELLEVILLOISE** à Paris, lieu de rencontres et de culture né des cendres de la Commune, elle a animé des ateliers d'écriture et des rendez-vous littéraires un samedi par mois. Elle participe depuis 2012 à de nombreuses activités du **THEATRE DE LA NEF de Jean-Louis Heckel à Pantin**.

### Depuis 2008

Liesel Schiffer est aussi formatrice dans le cadre du **CASNAV DE PARIS** (Centre Académique pour les Nouveaux Arrivants et les Enfants du Voyage) et **des Cours Municipaux pour Adultes de la MAIRIE DE PARIS** auprès d'étrangers "primo-arrivants" venus du monde entier pour les initier à la langue et à la culture française. A ce titre, elle organise pour eux des sorties dans des musées, théâtres et concerts.



## Bibliographie



### Femmes remarquables au XIXème siècle

Liesel Schiffer

Vuibert, Paris - 2008

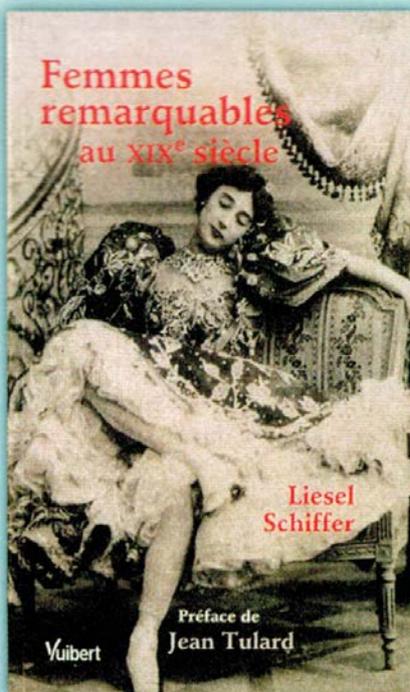
#### En vedette

##### Femmes remarquables au XIX<sup>e</sup> siècle

de Liesel Schiffer

Vuibert, 328 p., 19 €.

Elles sont cinq : Joséphine de Beauharnais, Germaine de Staël, Charlotte Brontë, Victoria d'Angleterre et Caroline Otéro. Une impératrice, une reine, deux écrivains et une demi-mondaine, le choix est arbitraire, mais les textes sont enlevés et fondés sur la lecture de biographies plus fournies. Avec un parti pris féministe et anticlérical, sans éviter



quelques anachronismes, l'auteur retrace leurs vies avec leurs espoirs, leurs joies et leurs épreuves. Le portrait de Charlotte Brontë, tout en nuances, est à saluer : son combat pour épouser, à 38 ans, Arthur, le sacristain de la paroisse, et sa mort, avant même d'avoir donné le jour au bébé qu'elle porte, sont émouvants. Un destin fulgurant pour une personnalité originale, éternelle insatisfaite, au succès littéraire certain mais qu'elle jugeait insuffisant. ■ A. W.

Extrait du magazine Historia n°741, septembre 2008



Liesel Schiffer

[www.lieselschiffer.fr](http://www.lieselschiffer.fr)

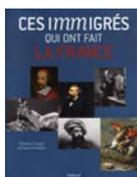
Page 6 / 13



### **Nos années bac**

Liesel Schiffer

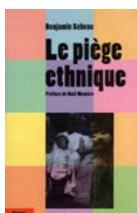
La Martinière, Paris - 2008



### **Ces immigrés qui ont fait la France**

Liesel Schiffer et Dimitri Casali

La Martinière, Paris - 2007



### **Le Piège ethnique**

Liesel Schiffer et Benjamin Sehene

Editions Dagorno, Paris - 1999



### **Van Cleef & Arpels**

Liesel Schiffer

Paris-Musées, Paris - 1992



### **Le livre**

Liesel Schiffer

Editions Fabbri - 1992



### **Les accessoires de mode**

Liesel Schiffer

Editions Fabbri - 1992



## Lettre de l'éditeur



Liesel SCHIFFER

Angoulême, Le samedi 16 décembre 2013

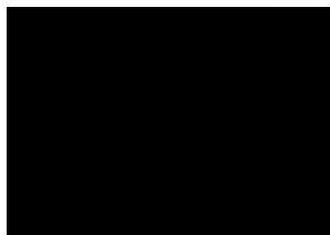
Madame,

Je fais suite à nos récents échanges et vous confirme que les Editions Abeille et Castor seraient très intéressées par la parution dans la collection « castor », tournée vers l'édition de textes historiques, de votre biographie d'Olympe Audouard.

Je reste à votre disposition pour vous accompagner dans la réalisation de ce projet.

Dans l'attente, je vous prie d'apprécier, Madame, l'expression de mes sincères et respectueuses salutations.

Responsable des Editions  
Abeille et Castor



Amélie AVERLAN

Editions Abeille et Castor - 13 rue sinard - 16 000 Angoulême  
Mail : [contact@abeille-castor.com](mailto:contact@abeille-castor.com) / Tél. 09.81.46.55.28 / Portable : 06.64.16.07.78



Liesel Schiffer

[www.lieselschiffer.fr](http://www.lieselschiffer.fr)

Page 8 / 13

## Premier chapitre de l'ouvrage

# **Olympe Audouard, une rebelle sous Napoléon III, (sur les pas d'une féministe du Second Empire)**

Par Liesel Schiffer

## Chapitre I

### **Une femme de mauvaise vie ?**

C'est par hasard que la personne d'Olympe Audouard m'est devenue familière et précieuse. Ma passion pour l'histoire des femmes, particulièrement dans ce XIX<sup>ème</sup> siècle qui fut pourtant un cruel geôlier à l'égard des plus privilégiées d'entre elles et un impitoyable exploiteur des plus pauvres, me porta à croiser plusieurs fois son nom en tant que "féministe française et grande voyageuse." Pas de quoi éveiller mon attention dans l'océan de femmes de qualité et de talents auxquelles l'histoire avec un grand H, jusqu'ici trop exclusivement centrée sur les hommes, n'a pas encore accordé leur juste place.

Malgré son prénom de déesse, madame Audouard se fait voler la vedette par sa célèbre homonyme, celle dont la trajectoire politique fut arrêtée net par la guillotine, en 1793. "Ah oui, Olympe de Gouges !" s'exclamait, un sourire averti aux lèvres, ceux qui m'interrogeaient sur mes recherches tandis que je préparais ce livre. Non, il ne s'agissait pas de cette figure de proue des féministes de la Révolution, l'auteure de la "Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne" dont la silhouette gracieuse aux allures de marquise d'Ancien Régime et surtout la mort tragique, marquent encore les esprits. Mon Olympe à moi est un peu oubliée, sa destinée emportée dans le tourbillon fiévreux de la révolution industrielle et l'embouteillage d'événements politiques et sociaux de la France du Second Empire...

La trentaine d'ouvrages qu'elle a publiés chez son cher Dentu, l'éditeur, est recouverte par la poussière du temps, malgré les élégantes reliures des volumes de maroquin marron, bleu ou rouge, rehaussées des dorures à la mode de l'époque. Comme ses pamphlets, jugés pourtant hardis, voire scandaleux, par nombre de ses



contemporains, minces brochures désormais désarmées, aux pages mangées de rousseurs que plus personne ne tourne. Qui, aujourd'hui, lit les "Mystères de l'Égypte dévoilés", "Voyage au pays des Boyards", les "Nuits russes", des titres à la Loti ou Kessel ? Qui se souvient des "Roses sanglantes" qu'on pourrait confondre avec les récits décadents de Rachilde, la romancière ? "Guerre aux hommes" et "Gynécologie, la femme depuis six mille ans" sonnent clairement féministes sans pour cela laisser guère plus de traces dans les bibliothèques mentales contemporaines... Le nom d'Olympe Audouard n'est presque jamais cité lors des colloques spécialisés et seules quelques courtes lignes rappellent les œuvres et l'action de la rebelle dans les ouvrages de référence. Tous les chercheurs et historiens du féminisme la connaissent pourtant, notamment pour son combat acharné en faveur du divorce. Pourquoi, alors, un tel oubli ?

En matière d'images, l'époque d'Olympe était moins prodigue que celle d'aujourd'hui où chaque humain, célèbre ou inconnu, peut afficher, tout au long de son existence, d'innombrables reproductions de lui-même entre selfies, photos "classiques" et vidéos amateurs. Il reste peu de représentations d'Olympe Audouard. Sans doute l'écrivaine était-elle moins narcissique – et trop occupée par ses voyages et publications – que nombre de femmes du Second Empire telle la duchesse de Castiglione, fugitive maîtresse de l'empereur, Elisabeth d'Autriche mais aussi des mondaines, comédiennes et femmes de lettres qui défilèrent sans retenue devant l'objectif. Car c'est sous le Second Empire que se manifestent les prémices de l'âge d'or de la mise en scène de soi. Après Carjat, Robinson et Le Gray, héritiers de Charles Daguerre, c'est au tour de Disderi et Nadard de tenir le haut du pavé pour immortaliser, dans leurs studios aux allures de loges de théâtre, le gratin parisien d'alors, cette grande bourgeoisie industrielle et ostentatoire, socle du pouvoir napoléonien. Sur des cartons aux formats de cartes à jouer couleur sépia, des hommes vêtus de noirs, aux moustaches triomphantes, barbes cosmétiquées, gilets brodés, cannes à pommeaux et monocles, fixent l'appareil capteur d'images, l'œil clair et la pose guindée. Parfois ils arborent, pendues à leur bras ou assises à leur côté, leurs "prises de guerre", officielles ou pas – épouse ou maîtresses – dont les crinolines alourdies de soieries et velours, les bonnets emplumés ou brodés de perles les corsages surchargés de bijoux, dentelles et falbalas – le biennommé style "tapissier" – participent de l'affichage de la réussite sociale.

Olympe Audouard, elle, pose toujours seule. Point de mari, de fils ou d'amants pour l'accompagner dans le salon du photographe. Le premier, chassé par une séparation précoce autant que douloureuse, le second éliminé par une mort prématurée et les derniers souvent trop célèbres pour accepter de se compromettre officiellement avec ce qu'on appellerait aujourd'hui une "célibattante" aux convictions imprimées sur papier journal, qui mène la barque de sa destinée sans l'aide de quiconque... Un oiseau rare !



D'Olympe, donc, il reste quelques portraits disparates illustrant les premières pages de ses livres et des caricatures. Comme celle d'André Gill, en 1868, dans le journal satirique "l'Eclipse" où l'écrivaine figure, travestie en laide virago, aux côtés de Léonide Leblanc, demi-mondaine rebaptisée "mademoiselle Maximum" pour les sommes astronomiques qu'elle exigeait de ses amants, notamment le duc d'Aumale. Ou cet autre portrait-charge, par Job, en couverture de "l'Eclipse" encore, du 26 septembre 1869; cette fois, Olympe est dessinée en dondon guerrière au regard globuleux de batracien, attaquant à coup de... poudre de riz (!) Barbey d'Aurevilly, suite à la fameuse polémique des Bas Bleus qui les opposa. Le canon qui envoie le "terrible" projectile est gravé de l'inscription "Guerre aux hommes", titre homonyme d'une des publications de la pamphlétaire dont les formes trop généreuses éclatent ici dans un uniforme de pacotille tout droit sorti d'un opéra-bouffe d'Offenbach.

Sur l'édition de 1864 du roman "Comment aiment les hommes", une élégante sanguine présente Olympe, le buste décolleté comme pour un bal à la cour des Tuileries, ses traits fins dégagés par un chignon sur la nuque, de petites mèches en frisottis couronnant son front. Mais l'expression neutre de la pose ne dit rien du caractère de la femme. Plus révélateur est le portrait en pied "exotique" qui ouvre le volume des "Mystères de l'Egypte dévoilés" paru chez Dentu en 1865. Là, Olympe soulève de sa main droite, geste à la fois volontaire et moqueur, une natte de houri qu'elle a manifestement tressée pour ressembler aux recluses des harems qu'elle décrit dans son récit. Les yeux lourdement cernés de khôl, la taille bien prise dans une ceinture à boucle, un voile de tulle couvrant ses épaules, l'aventurière avance avec hardiesse un pied chaussé de babouches sous le pantalon bouffant. Son allure et le regard assuré, presque provocant, qui fixe l'objectif, soulignent la témérité et la détermination de la voyageuse. De cette photographie réalisée par Maujean rue du Faubourg-Saint-Honoré, émane un parfum d'aventure orientale délibérément mis en scène comme les portraits que se fera faire, quelques années plus tard, Pierre Loti, lui aussi amateur de travestissements exotiques glanés aux cours de ses pérégrinations.

Une autre photo, plus classique et qui figure dans le fond René Cousager du musée d'Orsay, présente une Olympe à l'allure réfléchie, sa tête coiffée en bandeaux élargis en deux coques de chaque côté du visage, en partie soutenue par une main à la pose élégante, propice à la méditation, l'autre glissée dans la vaste poche de la jupe en crinoline largement étalée. Avec son col de dentelle et son corsage ajusté strictement fermé d'une rangée de petits boutons, Olympe ressemble à une bourgeoise établie mais sa position un peu alanguie en arrière, contraste. On sent une femme libre et suffisamment maîtresse d'elle-même pour se présenter ainsi détendue.

\*

Olympe Audouard, je l'ai réellement rencontrée alors que je feuilletais le "Livre des courtisanes", dans le cadre d'une recherche sur "les grandes horizontales". Ces femmes entretenues immortalisées par la Nana d'Emile Zola, ces dompteuses (un



lapsus révélateur m'a fait écrire "domptueuses") d'hommes aux comptes en banque bien garnis, affamés de conquêtes féminines qu'ils se disputaient à coups d'hôtels particuliers et d'écrins de bijoux. Des dompteuses souvent domptées à leur tour une fois la vieillesse venue et vaincues lors de fins de vies misérables faute d'avoir été assez prévoyantes. Dans ce gros volume sous-titré "les Archives secrètes de la police des mœurs", qui présente le registre de la Préfecture complété par un intéressant répertoire de la prostitution parisienne sous Napoléon III, je lus donc avec étonnement le nom d'Olympe Audouard. La couverture du livre donne le ton "brigade mondaine" : la photo d'une femme nue et masquée pour illustrer une fiche de police.

Dans un premier temps, j'imaginai une homonymie avec l'écrivaine. Car quel rapport pouvait-il exister, dans ce catalogue de la prostitution, depuis les femmes entretenues forcées de courir après le plus offrant jusqu'aux dames de petite vertu obligées de galvauder leurs charmes sur les trottoirs de la capitale, avec une fille d'aristocrate de province, épouse de notaire devenue patronne de presse et grande voyageuse ? C'est qu'il ne faisait pas bon, sous le Second Empire et la Troisième République, pour une femme et paradoxalement une femme de la bonne société, de vivre seule et indépendante. Voilà ce qui explique qu'Olympe soit fichée au milieu des courtisanes de tous jus, et surveillée de près par les agents de l'Etat. On lui reproche d'abord sa liberté amoureuse. La notice qui la concerne, datée du 27 octobre 1871, le révèle à travers un style étonnamment familier, presque littéraire : "(...) elle est bien connue parmi les gens de lettres, elle en reçoit beaucoup chez elle et malgré ses quarante et quelques années, elle ne manque pas d'adorateurs envers lesquels elle ne se montre pas toujours insensible." Plus loin encore : "On lui donne des amants, c'est d'ailleurs une femme très séduisante ayant beaucoup d'esprit. Elle est âgée de quarante à quarante-deux ans, blonde, très jolie." Et aussi : "elle n'a guère que des relations d'hommes et reçoit rarement des femmes." Ses positions et activités politiques rendent également Olympe suspecte aux yeux du pouvoir : "Elle s'est surtout fait connaître par les conférences qu'elle a données boulevard des Italiens et rue de la Victoire, salle Hertz. Elle professe des convictions républicaines assez avancées. (...) elle a rédigé le journal « le Papillon » et provoqua en duel un journaliste". Enfin, bien sûr, son indépendance financière paraît douteuse, indigne d'une femme de son rang jugée déclassée : "Madame Olympe Audouard s'est mariée fort jeune, de cette union est né un enfant qui est resté à la mère malgré sa séparation d'avec son mari. (...) Elle paraît vivre presque au jour le jour et paie avec peine des fournisseurs avec le fruit de quelques opuscules dont elle est l'auteur. Elle aurait une petite propriété à Maisons-Laffitte qu'elle loue en garni pendant la saison d'été." La conclusion tombe en couperet, véritable condamnation sociale qui jette Olympe dans la catégorie "mauvais genre" : "(...) d'après ce que l'on assure, elle a un amant, des dettes et vit en artiste."

Ces lignes policières implacables, significatives de la place assignée aux femmes de ce temps, m'ont donné envie de découvrir la destinée, bien différente, de la véritable Olympe Audouard. Cette fille du Sud au caractère trempé qui ouvre sa



biographie, "Voyage à travers mes souvenirs", par un coup de vent annonciateur d'orages : "C'était le 11 mars, le mistral, vent endiablé décoiffait les hommes, détroussait les femmes, faisait dégringoler les cheminées. (...) La cloche de l'église de la Palue tinta le premier coup de l'angélus; dans une maison située au coin de la rue des Beaux-Arts et de la place embellie par la fontaine d'Homère, un cri aigu, perçant, désespéré, se mêla au bruit de la cloche. C'était moi qui le poussais; je naissais à la vie humaine, mon esprit tombait des sphères infinies sur cette triste terre et de se voir emprisonné dans ce vilain amas de chairs, il en hurlait d'épouvante et d'angoisse."

